



UNIVERSITÀ  
DEGLI STUDI  
DI PADOVA

## Università degli Studi di Padova

Dipartimento di Studi Linguistici e Letterari

Corso di Laurea Magistrale in  
Lingue e Letterature Europee e Americane  
Classe LM-37

Tesi di Laurea

# *La bienséance dans la société mondaine des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : histoires de respect, histoires de transgression*

Relatore  
Prof. Anna Bettoni

Laureando  
Vanessa Sirigu  
n° matr.1209929 / LMLLA

Anno Accademico 2019 / 2020



# Table des matières

<b>Préface</b> .....	5
<b>1. Les salons, centres de la société mondaine</b> .....	7
1.1 La société mondaine et l'évasion de la réalité .....	7
1.1.1 La crise d'identité de la noblesse .....	8
1.2 Le salon d'Arthénice.....	9
1.3 Le salon dans le couvent .....	10
1.3.1 Madame de Sablé et La Rochefoucauld : le projet des <i>Maximes</i> .....	12
1.4 Mademoiselle de Montpensier : le salon pendant l'exil .....	13
1.4.1 Portraits et autoportraits .....	15
<b>2. L'influence insoupçonnée des favorites du Roi Soleil</b> .....	19
2.1 Le rôle des femmes à la Cour.....	19
2.2 Madame de Montespan.....	20
2.2.1 Madame de Montespan et Louis XIV : la naissance d'un amour .....	20
2.2.2 Le pouvoir d'Athénaïs .....	21
2.2.3 La Cour, lieu de perdition.....	21
2.2.4 Madame de Montespan et « l'affaire des Poisons » .....	22
2.3 Madame de Maintenon.....	24
2.3.1 Françoise d'Aubigné : entre pauvreté, vertu et mondanité .....	24
2.3.2 L'amour entre Louis XIV et Madame de Maintenon .....	25
2.3.3 L'énigme du mariage de conscience .....	26
2.3.4 Ni épouse ni maîtresse : Madame de Maintenon au centre du scandale .....	28
2.3.5 Les lieux du cœur de Madame de Maintenon.....	30
<b>3. Madame de Lambert : respect des bienséances et inégalité entre honnête homme et honnête femme</b> .....	33
3.1 Entre XVII <sup>e</sup> et XVIII <sup>e</sup> siècle : un passage progressif.....	33
3.2 Madame de Lambert : son salon et son ouvrage, fruit d'une époque de transition...37	
3.3 <i>Avis d'une mère à son fils</i> et <i>Avis d'une mère à sa fille</i> .....	40
3.3.1 <i>Avis d'une mère à son fils</i> : le contenu.....	42
3.3.2 <i>Avis d'une mère à sa fille</i> : le contenu .....	45
3.3.3 Les <i>Avis</i> , miroir de l'inégalité entre l'honnête homme et l'honnête femme..51	
3.4 <i>Réflexions nouvelles sur les femmes</i> .....	58

3.5 Conclusions : l'œuvre de Madame de Lambert, miroir d'une période de transition 62

<b>4. Le Maréchal de Richelieu : transgression des bienséances et libertinage</b> .....	63
4.1 Le Maréchal de Richelieu, symbole de l'esprit de société et du libertinage.....	63
4.1.1 Entre libertinage et vie militaire.....	63
4.1.2 Les évènements les plus importants de sa vie.....	66
4.1.3 Le mystère des auteurs de la <i>Vie privée du Maréchal de Richelieu</i> .....	67
4.2 <i>Vie Privée du Maréchal de Richelieu</i> .....	70
4.2.1 Liaisons et intrigues d'un duc débauché .....	71
4.2.2 Réflexions et vision du monde du duc .....	79
4.3 <i>Vie privée</i> , littérature libertine et libertinage .....	83
4.3.1 La littérature libertine.....	84
4.3.2 Libertins versus dévots.....	85
4.4 Des <i>Avis</i> de Madame de Lambert à la <i>Vie Privée</i> : points de vue contradictoires....	87
4.5 Conclusions : le rejet d'une vision préétablie du monde .....	89
<b>Conclusions</b> .....	91
<b>Bibliographie</b> .....	95
<b>Riassunto in italiano</b> .....	97

## Préface

L'objet d'étude de ce mémoire est la règle de bienséance dans la société des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et, en particulier, l'opposition entre le respect et la transgression de cette règle. La société de l'Ancien Régime tournait autour des conventions sociales, et cependant pas tout le monde les suivait de la même manière, et quelqu'un ne les suivait pas du tout. Nous allons approfondir l'opposition entre respect et transgression à travers deux œuvres, à savoir les *Avis d'une mère à son fils et à sa fille* de Madame de Lambert et la *Vie Privée du Maréchal de Richelieu*. Dans les *Avis*, Madame de Lambert donne des conseils à ses enfants pour leur apprendre à être des honnêtes gens et ses conseils coïncident avec le respect de la règle de bienséance. En revanche, la *Vie Privée du Maréchal de Richelieu* est une autobiographie libertine qui raconte l'histoire de la jeunesse du Maréchal de Richelieu, arrière-petit-fils du Cardinal de Richelieu. Ce jeune homme conduisit une vie débauchée et il est devenu le symbole du libertinage, ce qui s'oppose à la conduite de Madame de Lambert.

Madame de Lambert et le Maréchal de Richelieu avaient deux visions du monde opposées, et leurs vies notamment étaient très différentes. Notre objectif est celui de comprendre pourquoi, dans le cadre d'une même classe sociale au XVIII<sup>e</sup> siècle, il y avait des visions du monde si éloignées les unes des autres et comment elles arrivaient à coexister. De plus, nous allons essayer de comprendre les motivations qui poussaient un membre de cette société à choisir la voie du respect plutôt que celle de la transgression, et vice versa, et quelles étaient les conséquences dans les deux cas. En outre, nous allons nous arrêter sur l'inégalité des sexes, qui caractérisait cette époque, et nous allons voir s'il y a un lien entre le sexe et les bienséances.

Avant de commencer l'analyse des *Avis* et de la *Vie Privée*, qui peut être considérée comme le cœur de ce mémoire, nous allons contextualiser ces deux œuvres, en étudiant la société du XVII<sup>e</sup> siècle. Cette étude nous fournira des coordonnées essentielles pour mieux comprendre ces deux œuvres. En outre, la connaissance des événements du XVII<sup>e</sup> est fondamentale pour la compréhension des évolutions de la société et de son esprit au XVIII<sup>e</sup> siècle, car le passage entre ces deux siècles fut progressif. Nous allons nous arrêter à la fois sur la naissance et le développement de la société mondaine et sur les dynamiques de la vie de cour : les deux bénéficiaient de l'influence des femmes, qui y eurent un rôle essentiel.

Dans le premier chapitre nous allons nous occuper de la vie de société ; nous allons approfondir les raisons qui ont mené à sa naissance et les raisons de son succès. Nous allons approfondir le rôle des salons dans la société mondaine, et nous allons nous arrêter sur les salons principaux de cette époque, en accordant une attention particulière aux femmes, qui étaient les vraies protagonistes de la mondanité.

Dans le deuxième chapitre nous allons nous occuper de la vie de cour à l'époque du Roi Soleil, afin d'arriver à souligner une évidence sur le rôle des femmes : et notamment arriver à montrer qu'elles ne jouèrent pas seulement un rôle fondamental dans la société mondaine, mais qu'elles eurent aussi une véritable fonction stratégique à la Cour. Cependant, leur influence peut être considérée comme insoupçonnée car elles n'avaient pas le pouvoir juridique pour prendre des décisions politiques, mais elles étaient capables d'influencer les choix du souverain. En particulier, nous avons approfondi les figures des favorites de Louis XIV, à savoir Madame de Montespan et Madame de Maintenon.

Dans le troisième chapitre, nous allons expliquer brièvement le passage du XVII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ensuite, nous allons analyser la figure de Madame de Lambert et son œuvre. Le cœur de ce chapitre sera l'étude des *Avis d'une mère à son fils et à sa fille*, à savoir les conseils que Madame de Lambert donne à ses enfants puisqu'ils deviennent des honnêtes gens. Madame de Lambert représente le symbole du respect de la règle de bienséance, qui conditionne son mode de vie et qu'elle s'efforce de transmettre aussi à ses enfants. Nous allons aussi comparer les deux *Avis* afin de mettre en évidence que la mère ne donne pas les mêmes conseils à son fils et à sa fille, et que les bienséances sont beaucoup plus strictes pour les femmes, ce qui fait preuve de l'inégalité des sexes. Par conséquent, nous allons réfléchir sur la condition des femmes à cette époque, en nous appuyant aussi sur d'autres œuvres de la marquise afin de mieux comprendre son point de vue et, en particulier, sur les *Réflexions nouvelles sur les femmes*.

Dans le quatrième chapitre, nous allons analyser la figure du Maréchal de Richelieu du point de vue historique et littéraire, en particulier, nous étudierons son autobiographie, la *Vie Privée du Maréchal de Richelieu*, qui raconte les aventures amoureuses qu'il vécut pendant sa jeunesse. Il représente sans aucun doute le symbole de la transgression des bienséances et du libertinage, à la fois dans ses actions et dans sa vision du monde. Sa vie ne fut pas conditionnée par les conventions sociales et il se sentait libre de vivre comme il voulait, ce qui lui causa beaucoup de problèmes. Nous allons dédier une section de ce chapitre à la comparaison des visions du monde de Madame de Lambert et du Maréchal de Richelieu, en nous appuyant sur leurs œuvres, afin de comprendre les raisons de leurs choix de vie.

Ce mémoire va se terminer par des réflexions, qui seront regroupées dans la section des Conclusions, et qui auront le but de répondre aux questions de départ à propos de l'opposition entre le respect et la transgression des bienséances.

# 1<sup>er</sup> Chapitre – Les salons, centres de la société mondaine

## 1.1 La société mondaine et l'évasion de la réalité

L'Ancien Régime a été marqué par la naissance et le succès de la société mondaine. Les femmes y jouèrent un rôle qu'on peut aisément définir comme essentiel, car elles s'occupèrent de gérer la vie de société. Pour les étudier et pour les mettre en valeur, dans notre excursus sur la société mondaine, nous nous sommes notamment inspirés de l'important travail de Benedetta Craveri, *L'âge de la conversation*<sup>1</sup> : c'est un texte qui nous a permis d'apprendre comment la société mondaine est née, ses développements au cours du XVII<sup>e</sup> siècle et ses protagonistes.

Les femmes de la noblesse et de la haute bourgeoisie furent les vraies protagonistes de la vie mondaine, elles organisaient toutes les rencontres de la vie de société en accueillant chez elles d'autres nobles et bourgeois. Les maisons des femmes devenaient un lieu de rencontre habituel pour hommes et femmes qui avaient besoin de s'évader de leur vie quotidienne. À l'époque, le lieu de ces rencontres n'avait pas une dénomination précise, généralement on le nommait « *maison* » ou, plus précisément, « *ruelle* » qui se réfère à l'espace qu'il y a entre le lit et le mur dans la chambre où elles recevaient leurs hôtes. Le terme le plus utilisé à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle est celui de « *salon* » et il sera le terme que nous utiliserons dans ce mémoire.

Les nobles songeaient aux salons comme à des lieux utopiques où l'on pourrait être heureux pour quelques heures, tout en oubliant leur vie au dehors, leurs préoccupations et leurs douleurs. L'activité la plus importante dans les salons était la conversation : on en avait fait un art et, en tant que telle, elle devait suivre des règles très strictes qui visaient à établir et assurer l'égalité des participants et à garder l'harmonie. Les participants devaient être à la hauteur des débats, ils devaient être capable d'écouter leurs partenaires et toujours respecter l'amour-propre et l'opinion des autres. Les sujets de conversation les plus fréquentes concernaient la littérature, l'histoire, la philosophie, la science, mais aussi l'introspection. On passait des thèmes plus légers aux thèmes plus profonds et dans chaque rencontre on participait à un nouveau débat, soit intellectuel soit politique.

En France, la vie mondaine a été inaugurée par Madame de Rambouillet, née Catherine de Vivonne et surnommée Arthénice (anagramme de Catherine) par Malherbe. Même s'il y avait eu d'autres femmes avant elle qui avaient organisé des rencontres mondaines chez elles, la marquise de Rambouillet se distingue par rapport aux autres car elle a su instruire ses hôtes à la valeur de la politesse, elle a ainsi donné naissance à un nouveau style de vie fondé sur le respect des règles de politesse. En 1694, la première édition du Dictionnaire de l'Académie française définit la politesse

---

<sup>1</sup> CRAVERI, Benedetta, *L'âge de la conversation*, trad. par Éliane Deschamps-Pria, Paris : Gallimard, 2005 (original italien : *La civiltà della conversazione*, Milano, Adelphi, 2001).

comme : « *une certaine manière de vivre, d'agir, de parler, civile, honnête et polie acquise par l'usage du monde* »<sup>2</sup>. Cependant, le salon d'Arthénice se détache des salons précédents pour une autre nouveauté : elle décide de se retirer dans sa maison et d'ouvrir son salon à cause de l'aversion qu'elle ressent pour la cour.

Les femmes devinrent les guides de la société mondaine comme conséquence de toutes les contradictions qu'elles durent affronter en tant que femmes. Selon la bienséance, elles devaient être capable d'avoir un rôle dans la société et au même temps elles devaient rester chastes. Elles parvinrent à vivre avec cette contradiction grâce à la politesse qui leur permit de trouver un équilibre car elle est aussi un signe de la présence de Dieu. Les femmes comme étant juridiquement inférieures aux hommes et la politesse et les bienséances étaient tout ce qu'elles avaient pour se défendre et pour consolider leur rôle dans la société. En outre, elles devaient se soumettre à l'art du paraître pour se montrer à la société comme elle les voulait ; elles devaient toujours respecter la valeur de l'honnêteté, qui pour une femme signifiait avoir un rôle passif dans la société et respecter les valeurs religieuses (en revanche, l'honnête homme avait un autre but, celui de plaire à la cour).

Les femmes ne voulaient plus respecter ces règles et elles s'opposèrent en devenant les personnalités les plus importantes de la société mondaine, même si l'Église s'était opposée. Les hommes et les femmes étaient conscients d'avoir des qualités différentes mais ils partageaient la même passion pour la vie mondaine, donc ils combinèrent leurs forces pour s'unir ensemble.

Le goût féminin fut mis au centre de la société mondaine : toute œuvre d'art devait nécessairement le respecter. À partir de Madame de Rambouillet les femmes devinrent les éducatrices de la société : elles enseignaient les valeurs de la politesse, les bonnes manières et les bienséances. À partir de cette période, grâce aux femmes, ces valeurs caractérisent l'identité culturelle française.

### **1.1.1 La crise d'identité de la noblesse**

Les femmes eurent un rôle essentiel dans la formation de la nouvelle identité nobiliaire et dans la création du nouveau style de vie de la noblesse.

Entre 1560 et 1640, la noblesse française vécut une très forte crise identitaire car elle perdit toutes ses certitudes et elle dut traverser une importante phase de transition. Les nobles avaient été exclus de la vie politique et publique de la cour. Ils n'étaient plus chargés d'utiliser la violence ni pour se défendre ni pour défendre le Roi ; de plus, le rôle de la cavalerie dans les guerres n'était plus si important. Dans la vie publique, ils avaient été remplacés par la bourgeoisie. Personne ne tenait plus compte de leurs privilèges, car selon le Roi, le mérite était plus important que les privilèges. Toutefois, la noblesse ne

---

<sup>2</sup> *Ivi*, p. 21.

se rebellait pas contre ces nouvelles dispositions car elle était consciente de ne pas avoir des mérites particuliers et elle ne savait même pas justifier les privilèges qu'elle avait depuis toujours.

Il faut être conscient que le XVII<sup>e</sup> a été un siècle de grande transformation pour la noblesse qui ne savait plus quel était son rôle dans la cour, qui avait besoin de réponses à ses questions et de reconstruire sa nouvelle identité et sa nouvelle idéologie identitaire. Comme la valeur dans les combats n'était plus une marque distinctive de la noblesse, ils décidaient que leur nouvelle marque distinctive devait être la supériorité du sang, donc la pureté du lignage. En outre, ils décidaient de se distinguer des nouveaux riches à travers leur style, en d'autres mots, à travers le respect des bienséances, à savoir « *ce corpus de lois non écrites, mais plus puissantes que toute normes* »<sup>3</sup>. Ils étaient convaincus d'être supérieures aux autres car ils connaissaient les bonnes manières.

Après la mort d'Henri IV et avec la prise de pouvoir du Cardinal de Richelieu, il y eut une autre importante transformation concernant la noblesse. Richelieu décida de rétablir l'ordre à la Cour, il établit que les nobles devaient apprendre à être des véritables courtisans avec le Souverain. Par conséquent, les nobles sentirent le besoin de s'évader des strictes règles de courtoisie du Cardinal, donc ils décidèrent de se retrouver dans un espace dédié au dehors de la cour, où ils avaient la possibilité de s'exprimer librement et de se auto-célébrer. De cette façon, sous le guide des femmes, la société mondaine commença à se développer, en combinant le divertissement à la bienséance.

## 1.2 Le salon d'Arthénice

Le salon de Madame de Rambouillet commença à accueillir ses hôtes à partir de 1618. La marquise s'était occupée personnellement de l'ameublement du salon, qui inspirait harmonie et intimité, c'était un « *locus amoenus* »<sup>4</sup> où l'on pouvait se réfugier de la vie de cour et oublier ses règles pour quelques heures : le seul but était le divertissement. Arthénice accueillait ses hôtes chez elle, rue Saint-Thomas-du-Louvre, à Paris, dans sa chambre à coucher qui devint son salon et qui fut nommé Chambre bleue.

Les hôtes étaient surtout des nobles qui voulait échapper la vie à la cour, ils avaient une double vie : l'une dans la cour et l'une dans le salon, avec un conséquent dédoublement de la personnalité. Ils voyaient le salon comme un compromis entre la cour et le monde extérieur.

Ce n'était pas facile d'être admis au salon et il fallait respecter ses règles, mais, après l'admission, tous les membres étaient considérés égaux et il n'y avait pas de discriminations par rapport à la classe sociale d'appartenance. On choisissait ses amis en se basant sur la sympathie et non sur la classe sociale. La noblesse avait ainsi accepté de partager sa vie de société avec la bourgeoisie, pour cette raison la société mondaine peut être considérée une société mixte.

---

<sup>3</sup> *Ivi*, p. 27.

<sup>4</sup> *Ivi*, p 57.

Parmi les nombreuses activités, comme la lecture, la conversation ou les jeux de société, l'activité préférée par la marquise était le théâtre. Le théâtre fascinait la société mondaine car il était conçu comme le miroir de la vie réelle, et on pensait qu'il suivait les mêmes règles de la vie de société. Les hôtes prenaient part aux spectacles théâtraux organisés par la marquise.

Le salon de la marquise de Rambouillet est entré dans l'histoire de la littérature grâce aux œuvres de Vincent Voiture, surtout grâce à ses poèmes et à ses lettres. Le seul but d'Arthénice était celui de faire divertir ses hôtes, elle voyait dans la littérature un moyen de divertissement mais elle n'avait pas d'ambitions littéraires. En revanche, les artistes et les écrivains voyaient dans la Chambre bleue l'occasion de trouver un nouveau mécène. Voiture avait été très bien accueilli chez la marquise et il devait toute sa fortune à son esprit et sa galanterie. Il devait tout son succès aux femmes qui le protégeaient pour le remercier des attentions qu'il leur donnait. Il avait le rôle d'entretenir les habitués du salon. Comme l'un des sujets les plus appréciés était l'amour, beaucoup de ses œuvres portaient sur ce thème : la femme était toujours au centre de ses poésies (il suivait le modèle de Pétrarque), il la respectait mais il ne la sacralisait pas. Voiture connaissait très bien l'art d'improviser et il en profitait pour entretenir son public. Même si les spectacles étaient oraux, dans le salon commencèrent à circuler aussi des documents écrits, tels que des manuscrits avec des poèmes et des épîtres en prose. En effet, une autre activité de la Chambre bleue consistait à lire les lettres des absents. Le genre épistolaire était essentiel dans la société mondaine parce qu'il permettait à ce qui n'étaient pas présents de participer de la vie de société, sans perdre leur prestige à cause de leur absence. Voiture était capable de transformer la lecture des épîtres en un moment de légèreté et divertissement.

Voiture sera chassé de l'hôtel, en perdant tout son prestige, après un duel avec le prétendant de la fille de la marquise, Julie d'Angennes.

Le prétendant de Julie, Hector de Montausier, la courtisa pour quatorze ans sans succès, car les seules préoccupations de Julie concernaient être aimée par les habitués de la Chambre bleue, avoir une bonne réputation et vivre la vie de société. Elle accepta de se marier avec Montausier à l'âge de quarante ans à cause de la peur d'être considérée vieille et sans un mari.

### **1.3 Le salon dans le couvent**

À partir des années 1650, le salon de la marquise de Sablé, née Madeleine de Souvré, a été l'un des lieux de rencontre les plus importants de la vie de société.

La Fronde eut un rôle décisif dans les sortes de la société mondaine car, à la fin des révoltes, le souverain interdit aux nobles et aux bourgeois de se retrouver dans les salons pour vivre quelques heures d'évasion. En conséquence, la majorité des nobles accepta ces nouvelles dispositions et s'installa à la cour, en revanche, une minorité ne les accepta pas et se réfugia dans la religion. Pendant la Fronde, Madame de Sablé espérait que les adversaires puissent trouver un point de rencontre mais

ses espoirs ne furent pas satisfaits. À la fin de la guerre civile, elle se réfugiait dans le jansénisme et elle joua un rôle fondamental dans la diffusion de cette religion. En effet, les jansénistes avaient compris l'influence des femmes sur la société française et ils en profitaient pour diffuser leur religion. Comme ils avaient compris l'importance de la société mondaine, ils commencèrent à écrire en français, non plus en latin, de sorte que tout le monde puisse comprendre la langue, y compris les femmes qui ne connaissaient pas le latin. Les jansénistes sont différents des jésuites car ils croient que l'homme naît pécheur, corrompu et méchant, et il reste pécheur pour toute sa vie. Il ne peut pas se sauver tout seul, seulement la grâce divine peut le sauver. Ils croient dans la prédestination : si un homme est destiné à être sauvé par Dieu, il aura la gloire éternelle, alors que s'il n'est pas destiné à être sauvé, il aura la damnation éternelle.

À la mort de son mari et de l'un de ses fils, Madame de Sablé vendit sa maison et s'installa à Port-Royal. Elle fut la première dame qui obtint l'autorisation à vivre dans une maison construite à l'intérieur d'un couvent, pour des raisons à la fois économiques et religieuses. Après elle il y aura beaucoup d'autres dames qui feront le même choix.

Elle décida de vivre à l'intérieur d'un couvent car le jansénisme imposait de renoncer à tout divertissement, cependant elle ne renonça pas à la vie de société et elle transforma sa maison dans un salon. Elle était consciente que sa retraite aurait dû être totale mais elle ne voulait pas renoncer aux plaisirs de la conversation dans les dernières années de sa vie.

Les habitués du *salon dans le couvent*<sup>5</sup>, comme il a été appelé par Benedetta Craveri, étaient très diversifiés : jansénistes, jésuites, nobles, bourgeois, médecins, hommes de lettres... Aussi les sujets de conversation étaient très diversifiés, on passait de la science à la théologie, de l'amour à l'amitié. Le sentiment de l'amitié était au centre de la vie de Madame de Sablé, et elle lui donnait une grande valeur. En ce qui concerne l'amour, il était l'un des sujets préférés de Madame de Sablé et de ses hôtes car il permettait à la fois des réflexions profondes et des réflexions plus légères.

Un hôte très estimé du salon était Gabriel de Lavergne, vicomte de Guilleragues, un lettré qui écrivait à propos des questions amoureuses, et il est l'auteur des *Lettres Portugaises* et des *Valentins*. *Lettres Portugaises* est considéré un chef d'œuvre de la littérature française du XVII<sup>e</sup> siècle. L'auteur appartenait à la noblesse de robe mais il avait fait carrière grâce à son talent de plaire, en effet il devint le secrétaire de Louis XIV, mais il avait aussi le talent pour la littérature. Dans les *Lettres Portugaises* et les *Valentins*, il s'était inspiré des questions d'amour traitées dans le salon.

La conception de l'amour de Madame de Sablé avait changé au long de sa vie : quand elle était jeune elle rêvait l'amour chevaleresque, alors que quand elle s'était convertie au jansénisme elle avait commencé à partager la conception janséniste de l'amour. Selon les jansénistes il faut choisir entre

---

<sup>5</sup> *Ivi*, p. 152.

deux types d'amour, celui pour Dieu et celui pour soi-même. Par conséquent, l'amour entre deux personnes est considéré irrationnel et dangereux, et il a été appelé « *amour d'inclination* ». En ce qui concerne la conception non janséniste de l'amour, on croit qu'une personne tombe amoureuse grâce aux mérites de l'autre, cette conception a été appelée « *amour de choix et d'élection* »<sup>6</sup>.

Les habitués du salon dans le couvent débattaient sur ces deux conceptions de l'amour. Madame de Sablé était pour l'amour d'inclination, qui est aussi l'amour auquel on assiste dans les *Lettres Portugaises*, là où l'amour est dangereux pour la protagoniste qui souffre l'abandon de son amant et les peines d'un amour impossible. La protagoniste, Mariane, est une religieuse qui vit dans un couvent, donc il est possible que Guilleragues se soit inspiré du couvent où Madame de Sablé vivait. Cependant, dans l'œuvre de Guilleragues il n'y a pas des références à la foi religieuse, la protagoniste se sente libre d'aimer, de souffrir et de crier ses sentiments au monde entier. Selon la critique, l'auteur voulait donner un enseignement très précis aux femmes, à savoir qu'elles doivent toujours être sincères et se sentir libres d'exprimer leur opinion et leurs sentiments ; elles doivent aussi décider pour elles-mêmes, sans permettre aux autres de conditionner leurs choix.

Les *Lettres Portugaises* sont innovatrices aussi dans le style, il s'agit d'un roman épistolaire qui est bref, dont les thèmes sont contemporains et dont l'introspection du protagoniste est centrale. Ces caractéristiques seront reprises par le roman français du XVIII<sup>e</sup> siècle.

### 1.3.1 Madame de Sablé et La Rochefoucauld : le projet des *Maximes*

Madame de Sablé s'occupait aussi d'un autre projet, pendant qu'elle accueillait les hôtes dans son salon : jusqu'en 1663 elle écrivit des maximes à quatre mains avec La Rochefoucauld et à Jacques Esprit. Chacun d'entre eux écrivait ses maximes en solitude et, après, il se confrontait avec les autres ; même s'ils avaient des idées différentes sur certains sujets, ils respectaient toujours l'opinion de l'autre et se sentaient libres d'exprimer la sienne. Ils réfléchissaient sur beaucoup de thèmes, en particulier sur l'homme et sur sa façon de se conduire dans la vie de société. En général, les maximes conjugaient la provocation à l'introspection : le but n'était pas d'instruire mais de faire réfléchir l'homme sur lui-même, sur sa nature, sur ses attitudes, à partir d'une provocation. Les maximes sont cruelles car elles n'idéalisent pas l'homme mais le représentent tel qu'il est, avec tous ses défauts. Madame de Sablé était consciente de la supériorité des maximes de La Rochefoucauld par rapport aux siennes (qui ont été publiées posthumes), effectivement elle lui rendit hommage en les considérant comme « *un traité des mouvements du cœur de l'homme qu'on peut dire avoir été comme inconnus, avant cette heure, au cœur même qui les produit* »<sup>7</sup>.

---

<sup>6</sup> *Ivi*, p. 189.

<sup>7</sup> *Ivi*, p. 199.

Les *Maximes* de La Rochefoucauld parurent anonymes par suite à la stratégie développée par Madame de Sablé et lui-même, qui visait à obtenir la faveur du public. L'œuvre devait être publiée anonyme de sorte que l'auteur puisse connaître l'opinion du public et modifier l'œuvre en conséquence. La première véritable édition des *Maximes* parut en 1665 avec une préface intitulée « *Discours sur les Réflexions ou Sentences et Maximes morale* », écrite par l'avocat Henri de La Chapelle-Bessé sur commande de l'auteur, dont le but était celui de guider la lecture des *Maximes* dans la direction la plus convenable pour l'auteur, afin d'éviter les mêmes critiques du public à la première édition anonyme. L'œuvre eut du succès car les lecteurs reconnaissaient une adhésion morale très forte entre leurs pensées et celles de l'auteur. Après la publication, la Rochefoucauld demanda à Madame de Sablé d'écrire une recension qui puisse guider le public à une lecture chrétienne. Le texte de Madame de Sablé établit les critères de la recension d'un œuvre littéraire, qui aujourd'hui sont encore valables.

#### **1.4 Mademoiselle de Montpensier : le salon pendant l'exil**

Comme l'expérience de Madame de Sablé nous témoigne, la Fronde eut un rôle décisif dans la vie de la noblesse, mais aussi dans la vie de la famille royale. L'une des expériences les plus remarquables concernant la Fronde est celle de la Grande Mademoiselle, née Anne Marie Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier. Elle était princesse du sang puisqu'elle était la fille du frère de Louis XIII, Gaston d'Orléans, par conséquent elle était la cousine de Louis XIV.

La Grande Mademoiselle était une femme aventurière et qui aspirait à la gloire et à l'héroïsme, elle s'était toujours inspirée des triomphes de ses ancêtres et de la littérature épico-romanesque. Au début de la Fronde, elle prit parti pour la famille royale, mais après peu de temps, en mars 1652, elle changea d'avis et elle se bâtit pour défendre la noblesse. Elle prit cette décision car elle ne pouvait plus supporter la violence de l'armée royale contre la noblesse et elle décida de se ranger du côté des faibles. Le 2 juillet 1652, au cours des combats de la rue Saint-Antoine, à Paris, elle prit la décision la plus importante de son parcours à la Fronde : elle commanda à la noblesse de Condé, qui se trouvait à la Bastille, de tirer au canon sur l'armée royale.

Louis XIV était très déçu par l'attitude de sa cousine et, à la fin de la Fronde, il la chassa du palais royal. Elle ne se repentit pas de ses choix pendant la Fronde car elle était convaincue d'avoir agi pour aider les plus faibles. Cependant, elle n'aurait pas voulu abandonner la famille royale en renonçant à tous ses privilèges.

Mademoiselle de Montpensier alla vivre dans son château de Saint-Fargeau. Au début son exil ne fut pas facile, elle souffrit beaucoup l'isolement et la solitude. Elle essayait d'occuper son temps avec l'équitation et la chasse, mais surtout avec l'architecture, en restaurant et innovant son château. Elle ajouta une galerie, un théâtre et une bibliothèque.

La galerie comprenait les portraits des membres de sa famille et aussi ceux de ses amis, vu qu'à son époque l'amitié avait commencé à être considérée une relation très importante.

Une chambre du palais était dédiée au théâtre. La Grande Mademoiselle devint mécène de plusieurs artistes qui faisaient des véritables spectacles. Le théâtre était surtout une façon de s'évader du monde, mais il était aussi une occasion pour apprendre comment se comporter dans certaines situations de la vie réelle. Une autre façon de s'évader de la réalité était l'art de la musique. Mademoiselle de Montpensier fut le mécène de Gian Battista Lulli, un musicien italien qui deviendra le compositeur de Louis XIV.

Une autre chambre du château était consacrée à la bibliothèque, où la Grande Mademoiselle se réfugiait pour lire ; elle aimait lire des romans. Comme les autres membres de la société mondaine, elle avait découvert tard la passion pour la lecture : d'abord elle avait découvert l'art de la conversation, ensuite le plaisir de l'écriture, et seulement enfin le plaisir de la lecture.

L'écriture occupa un rôle fondamental dans sa vie. Pendant l'exil, elle écrivit ses *Mémoires*, dans lesquels elle raconta les événements de la Fronde de son point de vue et les raisons de ses décisions. Elle aurait voulu se réconcilier avec la famille royale et retourner à la cour, toutefois elle n'a jamais renié ses actions car elle a toujours été convaincue d'avoir bien agi dans le respect de ses principes. En effet, dans ses *Mémoires* elle raconte ses actions à la première personne et elle saisit l'occasion de découvrir qui elle est : à cet égard, les *Mémoires* peuvent aussi être considérés comme une analyse psychologique de la protagoniste.

La Grande Mademoiselle décida d'occuper son temps à Saint-Fargeau en organisant des rencontres sur le modèle des réunions de la Chambre bleue (désormais fermée) dont elle avait été une habituée. Mademoiselle et ses hôtes passaient des journées sous le signe du divertissement et du bonheur. La société mondaine parisienne admirait le salon de Saint-Fargeau qui était considéré un digne héritier du salon de Madame de Rambouillet.

L'habitué le plus important était Jean Regnault de Segrais, un lettré qui n'avait pas eu de succès avant d'être admis à Saint-Fargeau. Il avait été capable d'enrichir la culture humaniste et littéraire de Madame et de lui rendre hommage dans ses œuvres. En ce qui concerne la littérature française, Segrais eut un rôle fondamental dans l'innovation du genre narratif : il comprit qu'on ne devait plus situer les romans dans une époque ancienne ou exotique détachée de la réalité, en revanche, il fallait les situer dans une époque récente, en France, et les trames devaient être vraisemblables. Segrais anticipa les critères du roman français moderne dans son œuvre « *Les Nouvelles françaises ou les divertissements de la princesse Aurélie* », où un groupe de femmes se réunissent autour de la princesse Aurélie, qui a été identifié avec Mademoiselle de Montpensier, pour pratiquer l'art de la conversation dans un *locus amoenus*, qui a été identifié avec le château de Saint-Fargeau.

En 1657 l'exil de la Grande Mademoiselle termina, elle fut pardonnée par la famille royale et autorisée à rentrer à Paris où elle reprit sa vie mondaine.

#### 1.4.1 Portraits et autoportraits

La Grande Mademoiselle fut responsable de l'innovation du jeu des portraits, une mode qui avait été lancée par Mademoiselle de Scudéry dans son roman *Le Grand Cyrus*. Ce roman comprenait un grand nombre de portraits de personnages illustres de la société mondaine. Le public apprécia ce jeu car les descriptions contenues dans les portraits permettaient aux intéressés de connaître l'opinion et le jugement des autres et de s'améliorer. En conséquence, tout le monde aurait voulu être décrit dans un portrait, mais ce n'était pas possible, donc on institua la liste des habitués illustres qui avaient la priorité à être décrits dans les portraits.

L'innovation de Mademoiselle de Montpensier consista à ne plus considérer les portraits comme un œuvre littéraire qui doit forcément être écrit par des écrivains professionnels. Comme, selon Mademoiselle, le but des portraits était celui de divertir, tout membre de la société mondaine pouvait écrire un portrait d'un autre membre, ou un portrait de soi-même, c'est-à-dire un autoportrait. La naissance de l'autoportrait était une innovation importante car elle transgressait la règle de bienséance selon laquelle personne ne peut parler de soi-même.

En outre, Mademoiselle changeait les règles du portrait qui avaient été établies par Mademoiselle de Scudéry. Les portraits de Mademoiselle de Scudéry suivaient un modèle fixe, alors que ceux de la Grande Mademoiselle ne suivaient pas un modèle préétabli : elle adaptait le portrait à la vie et aux expériences du protagoniste. Ses portraits n'étaient pas du tout objectifs, et outre l'expérience du protagoniste, elle parlait aussi d'elle-même. Quand elle parlait de son expérience et de son caractère, elle ne cachait jamais ses défauts, elle se décrivait telle quelle. Parfois elle se servait du portrait pour louer ou remercier quelqu'un, parfois pour se venger de quelqu'un en le discréditant.

Mademoiselle décida de collecter les portraits qu'elle avait écrits et les portraits qui avaient été écrits par son entourage de nobles dans un recueil qu'elle nomma *Divers Portraits*. Ce recueil parut en 1659 et il comprenait cinquante-neuf portraits au total, dont quinze écrits par Mademoiselle, et il comprenait à la fois autant de portraits que d'autoportraits.

Les *Divers Portraits* étaient le sujet de conversation chez Mademoiselle. Même si la conversation était toujours sous le signe du divertissement, il fallait faire attention à ne pas offenser les autres. À ce propos, Mademoiselle de Montpensier parlait de « *belle raillerie* », un terme ambigu que Benedetta Craveri a ainsi expliqué :

railler avec délicatesse pouvait donc être la forme la plus subtile de la louange, car elle concentrait l'attention sur la personne et suscitait un mouvement général de bienveillance et de sympathie à son endroit. Encore fallait-il faire preuve de légèreté, de perspicacité et de tact en choisissant un trait

plaisant, un penchant, une préférence, une faiblesse où l'élément comique fût compatible avec la dignité et l'élégance<sup>8</sup>.

Un autre terme ambigu que nous retrouvons dans les portraits est « *complaisance* »<sup>9</sup>. Au début ce terme signifiait qu'il faut toujours respecter la personnalité des autres et être poli, même quand on n'est pas d'accord avec ses idées. Cependant, dans les portraits, ce mot est utilisé dans un autre sens, il est lié au sens de flatterie : dans une conversation, quand les interlocuteurs sont égaux, ils sont en équilibre entre eux. Si l'un de deux interlocuteurs se montre supérieur à l'autre, cet équilibre se casse, et l'interlocuteur qui se trouve dans une position d'infériorité peut passer de la politesse à la complaisance dans le sens de flatterie.

Malheureusement, le succès des portraits fut le dernier pour la Grande Mademoiselle, peu après son goût commença à être considéré démodé et dans la famille royale il n'y avait plus de place pour elle, étant donné que Louis XIV allait se marier. Dans les années Soixante, elle commença sa retraite mais elle n'abandonna pas la vie de société. Elle se retira en organisant un projet qui consistait à se réunir avec des hommes et des femmes de la société mondaine pour discuter du rôle de la femme, qui était invitée à lutter pour ses droits et à ne pas se laisser soumettre des hommes. La galanterie et l'amour étaient bannis de ces réunions, qui prirent le nom de *Arcadie de Mademoiselle*.

Le point le plus bas du déclin de Mademoiselle fut son mariage avec Antoine Nompar de Caumont, comte de Puyguilhem et duc de Lauzun, un homme qui n'avait pas de mérites. Comme il appartenait à une noblesse médiocre, Mademoiselle renonça à sa dignité et à ses richesses pour l'épouser. Elle mit de côté ses principes de femme forte et contraire à l'amour. Toutefois, son mari ne méritait pas ses sacrifices et ils se séparèrent en 1684.

Nous venons de citer Mademoiselle de Scudéry, elle aussi eut un rôle très important dans la société mondaine grâce à son salon et à ses romans. À partir des années Cinquante, son salon se distinguait des autres car les sujets de discussion ne concernaient que la littérature et les habitués étaient des hommes de lettres, pas des nobles.

Mademoiselle de Scudéry était une écrivaine et elle luttait pour que les femmes puissent être écrivaines sans être discriminées, elle voulait que les femmes aient les mêmes droits que les hommes dans la littérature sans être considérées inférieures. Ses livres sont considérés des romans de formation parce qu'ils mettent en relation la littérature à la réalité, et aussi à l'introspection.

En conclusion, ce bref excursus s'est penché sur la société mondaine du XVII<sup>e</sup> siècle. En particulier, nous nous sommes concentrés sur les raisons qui ont poussé la noblesse à fuir la vie de cour et à se réfugier dans les salons. En outre, nous avons analysé le rôle des femmes dans la vie de

---

<sup>8</sup> *Ivi*, p. 244.

<sup>9</sup> *Ivi*, p. 245.

société et leur aptitude à organiser des réunions chez elles, sous le signe du divertissement, mais aussi de la culture et de la littérature. Nous avons choisi de nous concentrer sur ces aspects car connaître le fonctionnement de la société mondaine du XVII<sup>e</sup> siècle est fondamental pour comprendre son évolution au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle.



## 2<sup>ème</sup> Chapitre – L'influence insoupçonnée des favorites du Roi Soleil

### 2.1 Le rôle des femmes à la Cour

La société mondaine du XVII<sup>e</sup> siècle tournait autour des femmes, comme nous l'avons appris dans notre chapitre précédent. Cependant, en France, au XVII<sup>e</sup> siècle, le rôle des femmes était essentiel non seulement dans la vie de société mais aussi dans la vie de cour. Même si les femmes n'avaient pas le droit officiel de régner à cause de la loi salique et, juridiquement, elles n'étaient considérées que comme les épouses ou les mères des souverains, elles réussirent quand même à influencer leurs décisions politiques, économiques et sociales. Le rôle de fidèles conseillères du roi était réservé aux reines mais aussi aux favorites, à savoir les amants du roi.

Les favorites avaient souvent plus de pouvoir sur le souverain que la reine. La reine et la Cour étaient au courant de la présence des favorites, et parfois l'épouse du roi et les amants entraient en conflit entre elles. En particulier, dans ce chapitre, nous allons nous concentrer sur les favorites de Louis XIV qui, pendant des nombreuses années, influencèrent ses choix et qui furent les protagonistes de plusieurs scandales : Madame de Montespan et Madame de Maintenon.

Nous avons choisi de raconter les aventures de ces deux dames car, à notre avis, elles représentent parfaitement la centralité du rôle des femmes à la Cour de Louis XIV, avec tous les privilèges et les risques qui en dérivait. Il faut tenir compte du caractère autoritaire du souverain, qui était peu enclin à partager son pouvoir : c'était à lui de décider si et quand impliquer aussi les autres courtisans, y compris ses femmes, dans ses affaires. Cependant, ces deux dames réussirent, tôt ou tard, à n'occuper plus seulement la sphère de la vie privée du roi, mais aussi celle publique et, parfois politique, en influençant ses choix.

Pour avoir une connaissance approfondie de Madame de Montespan et de Madame de Maintenon, dans ce chapitre nous nous sommes notamment inspirés de l'important travail de Benedetta Craveri, *Reines et favorites : Le pouvoir des femmes*<sup>10</sup>. Toutefois, nous avons décidé d'approfondir la figure de Madame de Maintenon et à ce propos nous nous sommes une fois de plus aidés de l'autre important travail de Benedetta Craveri, *L'âge de la conversation*<sup>11</sup>, et aussi du magnifique ouvrage illustré de Françoise Chandernagor et Georges Poisson, *Maintenon*<sup>12</sup>.

---

<sup>10</sup> CRAVERI, Benedetta, *Reines et favorites : Le pouvoir des femmes*, trad. par Éliane Deschamps-Pria, Paris : Gallimard, 2007 (original italien : *Amanti e regine: Il potere delle donne*, Milano, Adelphi, 2005).

<sup>11</sup> CRAVERI, Benedetta, *L'âge de la conversation*, cit.

<sup>12</sup> CHANDERNAGOR, Françoise, POISSON, Georges, *Maintenon*, Paris : Norma, 2001 (photographies de Jean de Calan).

## 2.2 Madame de Montespan

### 2.2.1 Madame de Montespan et Louis XIV : la naissance d'un amour

Madame de Montespan fut l'une des femmes les plus influentes à la Cour de Louis XIV. Dès le début son objectif fut celui de devenir la favorite du souverain et elle arriva à l'atteindre pas à pas. Madame de Montespan, née Françoise de Rochechouart-Mortemart et surnommée Athénaïs à son entrée dans la société mondaine, était une femme de bonne famille. À partir du XII<sup>e</sup> siècle, sa famille d'origine avait des titres de noblesse. Son père était le premier gentilhomme de la Chambre de Louis XIII et sa mère était la dame d'honneur d'Anne d'Autriche. Françoise acquit le titre de marquise de Montespan suit à son mariage avec le marquis de Montespan, Louis-Henry de Pardailan de Gondrin. Même s'il ne s'agissait pas d'un « *mariage arrangé* » mais plutôt d'un « *mariage d'inclination* »<sup>13</sup>, il ne fut pas un mariage heureux car le marquis était un mari violent. Par conséquent, la marquise se réfugia à la Cour, où elle avait déjà obtenu, avant de s'épouser, le rôle de demoiselle d'honneur de la Reine Marie-Thérèse.

Athénaïs participait activement de la vie de société sous le modèle de la Chambre bleue et elle avait appris à affronter la vie sous le signe de l'ironie et du jeu. Grâce à elle, les valeurs de la société mondaine arrivèrent à la Cour de Louis XIV et on les accueillit avec enthousiasme : l'art de la conversation devint l'une des activités principales de la vie de cour et Madame de Montespan en était la protagoniste. Louis XIV s'aperçut des qualités de la marquise, de sa beauté, de son intelligence et de son esprit. Cependant, Athénaïs avait aussi une autre qualité, elle était très ambitieuse, elle était fascinée par les attentions du roi et elle visait à avoir un ascendant spirituel, pas charnel sur lui. Comme elle respectait rigoureusement les règles du catholicisme, aussi les plus strictes, elle n'avait pas l'intention de se concéder au roi, mais la situation changea grâce au cours de l'histoire. En effet, la guerre entre la France et l'Espagne eut un rôle clé dans l'affaire entre le roi et la marquise. En 1667, Louis XIV mena l'armée royale contre l'Espagne. La reine le rejoignit avec ses dames de compagnie, y comprise Madame de Montespan, tandis que sa favorite officielle, Mademoiselle de La Vallière, née Louise Françoise La Baume Le Blanc, dut rester à la Cour. Mademoiselle de La Vallière perdit toute estime aux yeux du roi car elle décida de le rejoindre en Espagne, sans autorisation, et elle fit tout pour arriver auprès du roi avant que la reine, sans respecter l'étiquette, ce qui était intolérable. À la suite de cet événement, le rôle de favorite passa de Louise à Françoise, qui se laissa séduire du roi, en mettant définitivement de côté ses principes morales et chrétiens. Ils commencèrent à vivre un amour passionné et totalisant dont Madame de Montespan était prête à tirer les privilèges, dans la mesure de son ambition frénétique.

---

<sup>13</sup> CRAVERI, Benedetta, *Reines et favorites : Le pouvoir des femmes*, cit., p. 222.

### 2.2.2 Le pouvoir d'Athénaïs

Madame de Montespan fut la maîtresse-en-titre de Louis XIV pour douze années et elle eut le pouvoir d'influencer ses choix. Il faut souligner que la marquise ne se sentait pas inférieure à son amant, car elle était consciente de sa valeur, en tant que femme belle et intelligente, donc leur amour reposait sur un rapport d'égalité.

Le Roi Soleil était fasciné par la forte personnalité d'Athénaïs, c'est pour cette raison qu'il décida d'en faire sa fidèle conseillère et de lui donner le rôle de représentante de la Cour – ce rôle aurait dû appartenir à la reine, mais sa personnalité n'était pas appropriée. Le domaine principal dans lequel le roi demandait les avis de la marquise était celui des choix esthétiques, à savoir, les choix architecturaux concernant la construction du château de Versailles, et la gestion du mécénat. Cette période a été appelée « *âge Montespan* »<sup>14</sup>, comme Benedetta Craveri l'a souligné, ce qui montre que le rôle d'Athénaïs à la Cour n'était pas du tout marginal. En ce qui concerne le mécénat, elle s'en occupait toute seule, et elle se distingua des autres mécènes car elle privilégiait ceux qui avaient du talent. Par exemple, elle se préoccupa de Jean de La Fontaine et elle eut une grande influence sur lui, en effet elle fut la dédicataire de son deuxième recueil des Fables.

Le pouvoir d'Athénaïs est témoigné aussi par les lieux luxueux qu'elle avait fait construire à Versailles pour elle. En particulier, elle avait ordonné la construction d'un palais dans le parc, le « *Trianon de porcelaine* » où elle passait son temps avec le roi ; et de « *l'Appartement des bains* »<sup>15</sup>, un appartement situé au-dessous de celui du souverain, et où elle se dédiait aux soins personnels.

### 2.2.3 La Cour, lieu de perdution

Madame de Montespan donna au souverain sept enfants. Le roi avait coutume de légitimer les enfants issus de ses favorites, en effet il avait légitimé les deux fils issus de Louise de La Vallière. Toutefois, Athénaïs se trouvait dans une situation différente car elle était encore mariée avec le marquis de Montespan et, conformément à la loi de l'époque selon laquelle le mari devait légitimer les enfants de son épouse, le roi ne pouvait pas légitimer les premiers enfants issus de la marquise. Louis XIV trouva une solution : il décida de cacher les premières grossesses de la marquise et de lui enlever les enfants, de sorte qu'il puisse les légitimer sans révéler l'identité de la mère. Finalement, en 1674, la marquise se sépara définitivement de son mari, donc le roi put légitimer ses enfants sans se cacher et ils eurent la possibilité d'aller vivre à la Cour.

En 1674, quelques mois après la légitimation des enfants de la favorite, la façon de vivre du Roi Soleil fut jugée immorale par le parti dévot : on condamnait l'adultère et on accusait le roi de ne pas avoir respect pour sa propre famille et, en particulier, on dénonçait la légitimation des enfants

---

<sup>14</sup> *Ivi*, p. 230.

<sup>15</sup> *Ivi*, p. 233.

issues de ses amants. Selon le parti dévot, la seule façon de résoudre le problème était celle de convaincre le roi à quitter Madame de Montespan. Cependant, influencer le roi sur des questions concernant sa vie privée n'était pas du tout facile, seulement son confesseur royal avait une moindre possibilité d'y parvenir. Le confesseur royal était le prêtre qui s'occupait de soigner l'âme du souverain et de le conseiller sur sa vie privée. Après peu de temps, le parti dévot rejoignit son objectif et le roi quitta sa favorite pour se dégager la conscience avant de partir pour combattre la guerre en Flandres.

Le roi resta loin de la Cour pour presque un an et demi, mais quand il y retourna, il se rendit compte d'aimer encore la marquise qui devint à nouveau sa maîtresse-en-titre.

Cependant, l'idylle de leur amour retrouvé n'était pas destiné à durer longtemps, puisque Louis XIV avait besoin de nouvelles expériences, ce que la marquise n'était plus capable de lui donner. Le roi commença une nouvelle saison de sa vie en traversant un important passage, que Benedetta Craveri a exhaustivement résumé par les mots suivants : « *L'âge de l'Éros céda le pas à celui de la Vertu* »<sup>16</sup>. *L'âge de la Vertu* fut dominé par une autre femme, Madame de Maintenon. Athénaïs de Montespan ravala sa fierté et resta à côté du roi, tout en sachant qu'elle ne possédait plus le cœur de son amant.

#### **2.2.4 Madame de Montespan et « l'affaire des Poisons »**

L'important passage qu'il y eut dans la vie du roi – dont nous venons de parler – fut inévitablement conditionné par « *l'affaire des Poisons* »<sup>17</sup>, un scandale où Madame de Montespan fut sans doute impliquée.

« L'affaire des Poisons » commença en 1676 avec l'arrestation de la marquise de Brinvilliers, une dame de quarante-six ans qui avait tué son père et ses deux frères avec du poison. Elle fut accusée aussi d'inceste et d'avoir planifié l'homicide de sa sœur et de sa belle-sœur. Pour ces raisons, elle fut jugée coupable et condamnée à la peine de mort, qui comprenait : d'abord la torture, ensuite, la décapitation et enfin être brûlée dans le bûcher.

L'année suivante on se rendit compte que la marquise de Brinvilliers n'était qu'une des protagonistes d'un réseau criminel. En effet, en 1676 on arrêta une autre femme, Magdeleine La Grange car elle avait empoisonné un avocat, qu'elle avait d'abord faussement épousé, pour s'emparer de son héritage. Après son arrestation, Madame La Grange demanda au ministre de la Guerre des informations sur le complot contre le roi et le dauphin. C'est là que la famille royale réalisa l'existence du réseau criminel et elle décida d'investiguer sur ce cas, puisqu'elle se sentit en danger. On découvrit un tissu criminel organisé autour des voyantes qui produisaient des poisons et des philtres d'amour et qui les vendaient

---

<sup>16</sup> *Ivi*, p. 243.

<sup>17</sup> *Ivi*, p. 249.

aux personnes qui voulaient tuer quelqu'un ou qui avaient peur de perdre l'amour de leur amoureux. Louis XIV décida de garder le secret d'état pour éviter un scandale.

En 1679, l'arrestation de deux voyantes, Marie Bosse et Catherine Monvoisin, surnommée La Voisin, et d'un magicien, Adam Cœuret, fut un moment-clé pour les investigations car ces criminels accusèrent à leur tour d'autres personnes, y compris des personnalités importantes de la Cour. En particulier, en 1680, la fille de La Voisin, Marie-Marguerite Monvoisin, après la condamnation à mort de sa mère, accusa Madame de Montespan d'être une cliente de La Voisin. Elle accusa Athénaïs d'être allée à des messes noires ; d'avoir acheté des philtres d'amour à administrer au roi et des poisons pour tuer le roi et Mademoiselle de Fontanges – la nouvelle maîtresse du souverain, de laquelle il était tombé amoureux après la réconciliation avec Madame de Montespan.

À la suite de ces événements, le roi ordonna aux investigateurs d'archiver le dossier de sa favorite et, quand le chef de police qui s'était occupé de l'enquête mourut, en 1709, Louis XIV détruisit le dossier en le brûlant. Cependant, le souverain ne savait pas que l'investigateur avait retenu les résumés des accusations contre Madame de Montespan. En outre, tous les incarcérés qui avaient accusé la marquise furent condamnés à perpétuité sans même avoir le procès.

Le roi couvrit toute l'affaire pour éviter un grand scandale mais aussi pour préserver sa favorite. Malheureusement, nous n'avons pas des témoignages qui nous disent comment le roi vécut cette expérience, ni s'il en discuta avec l'intéressée.

Au XIXe siècle, les chercheurs ont étudié « l'affaire des Poisons » et ils se sont arrêtés sur la possible culpabilité de Madame de Montespan. La plupart de chercheurs l'ont jugée innocente car ils ont pris en considération la façon dans laquelle on interrogeait les criminels : on les faisait arracher les aveux par la torture, et sans doute ils disaient ce que les investigateurs voulaient qu'on leur dise. De plus, ils disaient peut-être des faussetés pour décentrer l'enquête, en effet, dans les témoignages il y avait beaucoup de contradictions. Cependant, si les chercheurs ont exclu les accusations les plus graves – par exemple l'empoisonnement du roi et de Mademoiselle de Fontanges – ils n'ont pas exclu qu'elle puisse avoir acheté des philtres d'amour à cause de sa peur de perdre l'amour de son amant, ou qu'elle puisse avoir participé à des messes noires pour éloigner du roi d'autres possibles amants, dont elle était très jalouse, en effet elle était effrayée à l'idée de perdre son ascendant sur le roi et ses privilèges en tant que favorite.

Même si le roi décida de cacher la possible implication de sa favorite, il fut très touché par « l'affaire des Poisons » et il se sentit coupable d'avoir été un modèle d'amoralité pour la société française. Par conséquent, il écouta sa conscience et il décida de quitter le style de vie amoral qu'il avait conduit jusqu'à ce moment-là et de commencer une nouvelle vie sous le signe de la vertu et de

la religion. Il fut accompagné dans ce parcours par Madame de Maintenon, qui a été défini par Benedetta Craveri comme « *une maîtresse vertueuse capable de le réconcilier avec Dieu* »<sup>18</sup>.

## 2.3 Madame de Maintenon

### 2.3.1 Françoise d'Aubigné : entre pauvreté, vertu et mondanité

Madame de Maintenon est entrée dans l'Histoire comme étant l'épouse morganatique de Louis XIV et, comme nous venons de le dire, elle a accompagné le souverain dans le passage d'une vie amoralisée à une vie vertueuse.

Madame de Maintenon, née Françoise d'Aubigné, n'eut pas une existence facile avant d'arriver à la Cour et elle devint une femme vertueuse surtout grâce aux difficultés qu'elle rencontra pendant son enfance et son adolescence. Elle appartenait à la petite noblesse en faillite, donc elle avait toujours vécu dans la pauvreté et elle avait affronté beaucoup de difficultés toute seule, mais elle avait été capable d'en tirer des enseignements. Elle tenait toujours en considération l'opinion des autres et elle avait des valeurs très profondes à respecter. Selon Françoise, c'était mieux d'être une femme honnête et pauvre qu'une femme malhonnête et riche, comme elle même déclara :

Je ne voulais point être aimée en particulier de qui que ce soit, je voulais l'être de tout le monde, faire dire du bien de moi ; je me contraignais beaucoup, mais cela ne me coûtait rien, pourvu que j'eusse une belle réputation ; c'était là ma folie ; je ne me souciais point de richesses, j'étais élevée de cent piques au-dessus de l'intérêt, mais je voulais de l'honneur<sup>19</sup>.

Françoise d'Aubigné naquit en 1635 dans la prison où son père était détenu car il avait été accusé de conspiration contre le Cardinal Richelieu, et où sa mère avait choisi de vivre pour rester à côté de son mari. Françoise fut confiée à ses oncles paternels, de religion protestante, quand elle était âgée de trois ans. Ils n'étaient pas riches mais ils s'occupèrent amoureusement de leur nièce jusqu'au moment où ses parents allèrent la reprendre à leur délivrance de prison, quand Françoise était âgée de huit ans. Ses parents décidèrent d'aller vivre aux Antilles, avec leurs enfants, dans l'espoir de s'enrichir. Cependant, le père de Françoise abandonna sa famille et sa mère se retrouva toute seule avec ses enfants. Quand elle retourna en France, elle apprit que son mari était mort et qu'elle était destinée à vivre dans la pauvreté. En conséquence, Françoise retourna chez ses oncles et elle y resta pour un an, jusqu'au moment où elle fut confiée à la comtesse de Neuillan, avec laquelle elle avait un lointain lien de parenté, de façon que ses oncles ne la convertissent pas à la religion protestante. Françoise vécut une période pleine de mortifications et d'avilissements chez la comtesse, comme elle-même raconta ensuite :

---

<sup>18</sup> *Ivi*, p. 258.

<sup>19</sup> CRAVERI, Benedetta, *L'âge de la conversation*, cit., p. 327.

Je n'avais dans la maison que des sabots et on ne me donnait de souliers que lorsqu'il venait compagnie. Je me souviens encore que ma cousine et moi, qui étions à peu près du même âge, nous passions une partie du jour à garder les dindons de ma tante<sup>20</sup>.

La comtesse de Neuillan l'emmena à Paris avec elle et lui fit connaître la société mondaine, qu'elle apprécia tout de suite. Toutefois, Françoise n'était pas heureuse avec sa tante et elle désirait l'indépendance. Comme elle n'avait pas de dot, elle ne pouvait pas aspirer à un bon mariage mais elle ne voulait même pas s'enfermer dans un couvent ; c'est pourquoi, âgée de seize ans, elle décida d'épouser Paul Scarron, un écrivain paralytique qui avait vingt-cinq ans de plus qu'elle.

Paul Scarron était bien connu dans la société mondaine et il avait fait de sa maison un salon qu'il appelait l'hôtel de l'Impécuniosité. Son salon se caractérisait par les habitués les plus divers, mais qui avaient en commun la valeur de la politesse. Madame Scarron était à son aise dans les réunions du salon puisque c'étaient une occasion pour accroître sa vertu. De plus, la période de son mariage, entre 1652 et 1662, coïncida avec la saison mondaine de la galanterie, où l'amour était au centre des débats et des jeux de société et dont Madame Scarron partageait les principes. Benedetta Craveri a ainsi synthétisé les caractéristiques de ce qu'elle appelle le « *modèle galant* » : « *Séduire, plaire, se faire l'interprète des désirs d'autrui, tels étaient les impératifs communs à tous ceux qui se reconnaissaient dans la nouvelle morale mondaine de l'honnêteté* »<sup>21</sup>.

En 1660, Paul Scarron mourut et son épouse se trouva seule et couverte de dettes, c'est pourquoi elle dut renoncer à vivre dans l'hôtel de son mari. La mort de monsieur Scarron signa la fin de la première phase de la vie de Françoise. Après la perte de son mari, elle réussit à entrer dans l'un des salons les plus importants de l'époque, l'hôtel de Richelieu, grâce à cette fréquentation elle eut la possibilité de connaître des personnes importantes de la Cour du Roi Soleil et de la société mondaine.

### **2.3.2 L'amour entre Louis XIV et Madame de Maintenon**

La deuxième phase de la vie de Madame Scarron commença en 1670 quand elle fut nommée gouvernante des fils illégitimes du roi et de Madame de Montespan et elle alla vivre chez eux près de Paris. Françoise et Athénaïs se connaissaient depuis longtemps grâce à leur vie mondaine et elles avaient toujours nourri à la fois estime et rivalité réciproques.

Françoise s'occupait affectueusement des enfants du roi et elle leur dédiait presque tout son temps – même si elle continua sa vie mondaine jusqu'en 1674.

Louis XIV s'aperçut de l'amour que Madame Scarron nourrissait pour ses enfants, de l'attention qu'elle avait pour leur bien-être psychophysique et qu'elle était plus douce et prévenante que leur mère. Le roi la jugea comme différentes de toute femme de son époque et il commença à s'intéresser

---

<sup>20</sup> CRAVERI, Benedetta, *Reines et favorites : Le pouvoir des femmes*, cit., pp. 265-6.

<sup>21</sup> *Ivi*, p. 267.

à elle. Il manifesta ses intentions mais elle n'était pas disposée à se concéder au roi, même si elle en était attirée, car cela était contre les principes du monde galant auquel elle appartenait.

La situation changea en 1674 quand Louis XIV légittima les enfants de Madame Montespan – après sa séparation de son mari – et les enfants furent autorisés à aller vivre à la Cour avec leur institutrice. La cohabitation avec Madame de Montespan n'était pas du tout harmonieuse, car la favorite était jalouse des attentions du roi pour Madame Scarron – que Louis XIV avait nommée marquise de Maintenon, le nom du château qu'elle avait acheté avec de l'argent que le roi lui avait donné, mais nous reviendrons après sur ce point.

De plus, il ne s'agissait pas d'une période facile pour la favorite car, dans cette même année – comme nous l'avons déjà vu – le parti dévot accusa le roi d'immoralité à cause de sa relation adultère avec Athénaïs. Pour sa part, Françoise resta à côtés du roi et l'aida à retrouver son équilibre après « l'affaire des Poisons ».

Cependant, Madame Scarron était terrifiée à l'idée de perdre la réputation d'honnête femme à laquelle elle avait toujours aspiré, en devenant la maîtresse du roi, pour cette raison elle fut très prudente. De plus, elle était consciente de la forte liaison du roi avec Athénaïs, qui était aussi le pilier de la vie de cour. Toutefois, elle céda aux avances du souverain, en se donnant pour norme « *de faire le contraire de ce qu'elle avait vu chez Madame de Montespan* »<sup>22</sup>. En 1680, le roi nomma Madame de Maintenon dame d'atour de la Dauphine, ce choix avait une grande valeur car il lui donna un rang, cela signifiait qu'elle était finalement libre du contrôle de Madame de Montespan.

La situation changea encore en 1683 avec la mort imprévue de la reine. Ce fut une période difficile et d'incertitude pour Madame de Maintenon qui ne voulait pas devenir la maîtresse-en-titre du roi, dans le respect de ses valeurs et de sa foi chrétienne. Le souverain ne pouvait pas l'épouser car elle appartenait à un rang trop bas par rapport à la famille royale, en effet, à la fois l'Église et les ministres s'opposèrent à cette possibilité, comme nous l'apprenons de la correspondance du roi : « *Ah ! sire, Votre Majesté songe-t-elle bien à ce qu'elle me dit ? Le plus grand roi du monde, couvert de gloire, épouser la veuve Scarron ! Voulez-vous vous déshonorer ?* »<sup>23</sup>. La solution pour éviter le scandale et pour sauver l'honneur du roi était le « *mariage de conscience* »<sup>24</sup>.

### 2.3.3 L'énigme du mariage de conscience

Le mariage de conscience était « *parfaitement valide sur le plan religieux, n'avait toutefois aucun effet civil, en vertu d'une ordonnance de 1667 qui prévoyait qu'à défaut d'inscription sur les registres le mariage resterait inopposable aux tiers* »<sup>25</sup>. En effet, le mariage entre Louis XIV et

---

<sup>22</sup> *Ivi*, p. 277.

<sup>23</sup> *Ivi*, p. 278.

<sup>24</sup> *Ibidem*.

<sup>25</sup> CHANDERNAGOR, Françoise, POISSON, Georges, *Maintenon*, cit., p. 47.

Madame de Maintenon fut gardé secret pour l'évidente différence de rang entre la veuve Scarron et le souverain, comme nous venons de l'expliquer.

Malheureusement, nous n'avons pas de documents qui témoignent ce mariage, aussi parce que la marquise brûla la plupart de ses documents avant de mourir, sans doute avec l'intention d'effacer les preuves de sa relation avec le souverain. Les chercheurs n'ont même pas trouvé l'acte de mariage dans les archives du Vatican. En l'absence de preuve, les historiens supposent que ce mariage ait eu lieu en s'appuyant sur une vaste série d'indices. Tout d'abord, l'indice le plus important c'est une lettre, jugée authentique, que le directeur de conscience de la marquise, l'évêque Godet des Marais, avait envoyée à Louis XIV. L'évêque était sans doute l'une des rares personnes au courant de cet énorme secret. Nous indiquons ci-après l'extrait le plus significatif de cette lettre, qui confirme le mariage de conscience :

Vous avez, Sire, *une excellente compagne* [...] dont la tendresse, la sensibilité et la fidélité pour vous sont sans égales. Je serais bien sa caution qu'on ne peut vous aimer plus tendrement ni plus respectueusement qu'elle vous aime [...]. Il paraît bien visiblement que le Ciel vous a voulu donner une aide semblable à vous, au milieu de cette troupe d'hommes intéressés et trompeurs qui vous font la cour, en vous accordant *une femme occupée de la gloire de son époux...* »<sup>26</sup>.

Nous remarquons que l'évêque désigne Madame de Maintenon comme *excellente compagne* du roi, et le roi comme *son époux*, et il bénit leur union : cela est une confirmation évidente du mariage. Il faut aussi tenir compte du fait que ni Godet des Marais, ni les autres autorités religieuses contestèrent cette relation amoureuse. Cela a été considéré comme un indice supplémentaire du mariage car l'Église n'aurait jamais béni une maîtresse du roi, au contraire, elle l'aurait contestée et elle aurait essayé de ramener le roi sur la voie de la morale, comme elle l'avait fait avec Madame de Montespan quelques années auparavant.

Les chercheurs ont repéré des indices de mariage aussi dans les témoignages de l'opinion publique, qui n'en était pas officiellement au courant mais qui était convaincue de l'union secrète. Notamment, les courtisans et, plus en général, le peuple, avaient remarqué que le souverain et la marquise menaient une vie conjugale en privé, mais aussi en public, et qu'ils ne se cachaient pas comme ils le feraient un roi et sa concubine. Les suppositions de la société française à propos du mariage de conscience ont été manifestées dans la correspondance et dans plusieurs chansons. Par exemple, les chercheurs ont remarqué la suivante citation dans une lettre : « *par les airs de reine que se donne Mme de Maintenon, on ne doute pas qu'elle ne le soi, et qu'elle ne veuille se faire déclarer telle* »<sup>27</sup>. Ou encore, dans une chanson parue en 1686, on lit : « *Qu'il soit amant, qu'il soit mari, /*

---

<sup>26</sup> *Ivi*, p. 48.

<sup>27</sup> *Ivi*, p. 36.

*Qu'il soit mourant, qu'il soit guéri / Tout cela m'est indifférent / Qu'elle soit son épouse ou maîtresse / Qu'elle soit Ninon ou Lucrèce, / Tout cela m'est indifférent. »<sup>28</sup>.*

La curiosité du peuple ne fut jamais satisfaite et l'énigme de ce mariage est arrivé jusqu'à nos jours. Comme les chercheurs n'ont jamais retrouvé l'acte de mariage, nous ne savons pas ni le lieu ni la date de la cérémonie. Si on considère la correspondance de la marquise, le mariage a sans doute eu lieu dans la chapelle de Versailles, pendant l'automne du 1683. Les historiens ont supposé cette date car dans cette période la marquise écrivit d'avoir eu un « *changement éclatant* »<sup>29</sup> dans sa vie, en se référant sans doute au mariage, après qu'elle avait vécu un moment d'incertitude et d'inquiétude pour son futur après la mort de la reine. En outre, on suppose que le rite ait été célébré par l'archevêque de Paris, Harlay de Champvallon, en présence de deux témoins, qui étaient sans doute le directeur de conscience du souverain, père La Chaise, et le premier valet de chambre du roi, Bontemps.

En définitive, même si les époux essayèrent de garder leur mariage secret, ils échouèrent et l'opinion publique parlait beaucoup de leur union, sans jamais avoir les confirmations qu'elle aurait voulues.

#### **2.3.4 Ni épouse ni maîtresse : Madame de Maintenon au centre du scandale**

Le mariage de conscience avec le souverain signa le début de la troisième phase de la vie de Françoise d'Aubigné, épouse morganatique de Louis XIV. Aux yeux de ses contemporains, Françoise vivait dans une situation très ambiguë car, officiellement, elle n'était « *ni épouse ni maîtresse déclarée* »<sup>30</sup>. En privé elle vivait ensemble au roi une vie conjugale et, même si dans les cérémonies publiques elle n'avait pas le droit pour se montrer à côté du souverain, le couple violait souvent l'étiquette.

La société française avait toujours respecté et admiré la marquise pour sa conduite vertueuse, cependant, quand on commença à soupçonner son mariage secret, on l'accusa d'hypocrisie. Madame de Maintenon ne pouvait pas supporter une si grande douleur, à savoir, d'avoir perdu l'estime du peuple avec des comportements qui étaient loin d'être vertueux et honnêtes. Ses confesseurs spirituels la convainquirent ainsi qu'elle était en train de faire la Volonté de Dieu, qui consistait à sauver Louis XIV de l'immoralité et que son mariage, et par conséquent sa conduite scandaleuse, faisaient partie du dessein divin. Elle ne devint pas folle à la suite de ce scandale, seulement car elle se convainquit de cette motivation, comme elle-même écrivit : « *Je suis devenue maîtresse du Roi pour le sauver des*

---

<sup>28</sup> *Ivi*, p. 38.

<sup>29</sup> *Ivi*, p. 54.

<sup>30</sup> CRAVERI, Benedetta, *L'âge de la conversation*, cit., p. 331.

*autres femmes et sauver son âme* »<sup>31</sup>. En outre, elle se réfugia dans la religion pour se sentir à la hauteur de sa mission : « *Je ne suis point dévote mais je veux l'être, et je suis persuadée que c'est la source de tout bien pour le présent et l'avenir* »<sup>32</sup>.

En ce qui concerne la religion, Madame de Maintenon était une croyante très rigoureuse avec elle-même et avec les autres. Son autorité a souvent amené ses contemporains à croire qu'elle était la responsable de la révocation de l'Édit de Nantes. Toutefois, selon les chercheurs, elle fut injustement accusée pour plusieurs raisons : en premier lieu, Louis XIV avait commencé sa politique d'oppression des protestants quand il était devenu roi, donc bien avant de la rencontrer ; en second lieu, presque toute la famille de Madame de Maintenon était protestante, à l'exception d'elle, qui avait été convertie, quand elle n'était qu'un enfant, par la comtesse de Neuillan, et de son frère, Charles d'Aubigné. Pour cette raison, la révocation de l'Édit de Nantes représentait un danger pour sa famille d'origine ; en dernier lieu, dans sa correspondance on n'a jamais trouvé des mots qui puissent confirmer qu'elle était favorable. Au contraire, on a trouvé une lettre, précédente à la révocation, et destinée à son frère, qui confirme sa tolérance religieuse : « *Je vous recommande les catholiques, et je vous prie de n'estre pas inhumain aux huguenots ; il faut attirer les gens par la douceur ; Jésus-Christ nous en a montré l'exemple* »<sup>33</sup>. Toutefois, même si on suppose qu'elle soit contre les persécutions des protestantes, elle ne défendit jamais les huguenots, sans doute car elle avait peur qu'on l'accusât d'être encore attachée à sa religion d'origine, et elle ne pouvait pas se permettre de se retrouver au centre d'un autre scandale.

La question de l'Édit de Nantes – que nous venons de traiter – pose une autre question, qui concerne l'influence que Madame de Maintenon avait sur les choix du roi. Louis XIV était un souverain autoritaire et il était jaloux de son pouvoir, donc il était réticent à le partager avec d'autres personnes, y compris ses favorites. Madame de Maintenon assista en silence aux réunions du roi avec ses ministres pour trente-cinq ans, ces réunions avaient lieu dans la chambre de la marquise mais elle n'avait pas le pouvoir d'intervenir. Toutefois, la situation changea pendant les années de la guerre de succession espagnole, quand Louis XIV demanda explicitement l'aide de Madame de Maintenon pour prendre ses décisions politiques. Même si la marquise influença les choix du roi et le soutint psychologiquement dans cette période difficile, le souverain avait toujours le dernier mot sur les décisions.

En somme, la position de Madame de Maintenon était très ambiguë et difficile, elle était considérée comme une femme hypocrite qui était intéressée seulement au pouvoir. Nous avons une ultérieure confirmation de sa condition grâce aux excuses que le roi lui fit sur son lit de mort – il faut

---

<sup>31</sup> CRAVERI, Benedetta, *Reines et favorites : Le pouvoir des femmes*, cit., p. 279.

<sup>32</sup> *Ivi*, p. 280.

<sup>33</sup> *Ivi*, p. 281.

souligner qu'elle a été la seule femme avec laquelle le roi s'est excusé – en lui disant « *de n'avoir pas assez bien vécu avec [elle]* », en se référant « *à la situation fausse, intolérable dans laquelle il l'[avait] enfermée* »<sup>34</sup>.

### 2.3.5 Les lieux du cœur de Madame de Maintenon

La vie de Madame de Maintenon à la Cour de Louis XIV ne fut si heureuse comme elle l'avait imaginé, en conséquence elle chercha des lieux où se réfugier de la vie cour, à la fois avant et après son mariage de conscience avec le Roi Soleil.

Le premier lieu du cœur de la marquise était le château de Maintenon, duquel elle prit son titre. En ce qui concerne le titre, elle n'en avait pas droit car elle avait acheté le palais mais pas le titre, qui appartenait encore à l'ancien propriétaire, Charles François d'Angennes ; donc elle obtint le titre de marquise de Maintenon seulement grâce à Louis XIV.

Elle aurait toujours voulu posséder une maison où aller se réfugier mais elle n'avait pas assez d'argent pour en acheter une. Elle put acheter le château de Maintenon après presque cinq ans qu'elle était gouvernante des enfants illégitimes du roi, grâce à l'argent que le roi lui donna comme gratification pour son travail remarquable avec ses enfants. En 1674, le roi lui donna deux gratifications de 100.000 francs chacune et deux « *commissions* »<sup>35</sup> de 50.000 francs en total et, cette même année, elle acheta Maintenon. Elle aurait voulu y aller vivre mais elle n'avait pas assez d'argent pour vivre toute seule, de plus, ce château avait besoin d'une profonde restructuration. Donc il resta une résidence secondaire où la marquise allait quand elle avait un peu de temps libre et, malheureusement, dans les premières années, elle était toujours occupée avec les enfants du roi. Parfois, Françoise allait à Maintenon en compagnie d'Athénaïs, qui s'était attachée à ce palais et elle en avait aussi financé des travaux de restructuration. De plus, Athénaïs décida de mettre au monde dans ce palais l'un de ses enfants.

Si pendant les premières années, la veuve Scarron aurait voulu quitter la cour et aller vivre une existence tranquille à Maintenon, quand elle devint l'amant du roi, Maintenon devint officiellement une résidence secondaire où elle ne passa que huit ou dix mois en total, tout au long de sa vie. Après qu'elle devint l'épouse morganatique du roi, il finança l'extension du palais de Maintenon de sorte qu'il ait une structure adéquate pour loger le souverain et sa suite.

Françoise d'Aubigné était très affectonnée à Maintenon et elle décida de le donner à la fille de son frère, Françoise-Charlotte d'Aubigné, son unique héritière, mais elle en garda l'usufruit jusqu'à sa mort. Malheureusement, comme sa nièce n'était pas une femme responsable, la famille de son mari,

---

<sup>34</sup> *Ivi*, p. 288.

<sup>35</sup> CHANDERNAGOR, Françoise, POISSON, Georges, *Maintenon*, cit., p. 13.

les Noailles, devint la propriétaire du palais jusqu'en 1983, année de la « *Fondation de Maintenon* »<sup>36</sup>, qui s'occupe du château encore aujourd'hui.

Outre Maintenon, l'autre lieu du cœur de la marquise était l'Institution royale de Saint-Louis à Saint-Cyr. Elle avait fondé cette institution en 1686, avec le soutien du souverain, et elle s'en occupait personnellement. Il s'agissait de « *la première institution d'État destinée à assurer l'éducation des jeunes filles de bonne famille, de l'enfance à l'âge adulte* »<sup>37</sup>, donc la marquise garantissait aux filles qui provenaient de la noblesse une instruction et une éducation. En d'autres mots, elle donnait à ces filles ce qu'elle aurait voulu avoir quand elle s'était trouvée dans leur même situation de détresse pendant sa jeunesse. De plus, en donnant la possibilité à ces filles d'apprendre la politesse et de devenir des femmes dévotes et avec une âme charitable, encore une fois elle manifesta sa vocation pédagogique. En effet, elle écrivit un traité appelé *De l'éducation des filles*, où elle donna naissance à un modèle pédagogique nouveau, précis et bien structuré, qui a été utilisé aussi par la postérité. Son objectif était celui de trouver un équilibre entre les valeurs de l'honnête femme et la vie de société et de cour. C'était un plan très ambitieux, et aussi utopique, et elle parvint à le réaliser seulement pour une période. En particulier, en 1689, les filles du pensionnat furent les protagonistes d'une série de représentations théâtrales qui se déroulaient à Saint-Cyr et que la Cour allait voir, y compris Louis XIV. Ce fut un succès, mais cela ne dura pas longtemps car les filles du pensionnat étaient en train de perdre de vue les vraies motivations de leur permanence au pensionnat, en conséquence, elles commencèrent à se concentrer seulement sur leur succès dans la société mondaine. Surtout l'Église était contrariée par le climat mondain qui s'était diffusé dans le pensionnat donc, en 1692, elle obligea Madame de Maintenon à le réformer radicalement : le but des jeunes filles ne devait être que celui d'apprendre à être des bonnes épouses et des bonnes mères, n'importe quel contact avec la société mondaine devait être supprimé car il mettait en danger l'honneur de ces femmes. Le climat de Saint-Cyr changea totalement : après la réformation, tous les enseignements étaient dominés par la religion, les enseignants n'étaient plus laïques mais religieuses et l'ordre et la rigueur régnaient. Au-delà de ses transformations, aux yeux de sa créatrice, le modèle pédagogique du pensionnat visait à l'émancipation des femmes et c'était un premier pas pour combattre l'ignorance à laquelle les femmes avaient toujours été condamnées : l'instruction commença à être vue comme un instrument qui rend les femmes libres.

En outre, pour Madame de Maintenon, Saint-Cyr était une façon de s'évader de la vie de cour. En 1715, après la mort de son époux, elle décida de quitter Versailles parce que, si elle était restée à

---

<sup>36</sup> *Ivi*, p. 148.

<sup>37</sup> CRAVERI, Benedetta, *Reines et favorites : Le pouvoir des femmes*, cit., p. 286.

la cour, elle aurait été humiliée par le nouveau régent, Philippe d'Orléans, qui la haïssait. Donc elle préféra aller vivre à Saint-Cyr, où elle mourut en 1719.

En conclusion, Madame de Montespan et Madame de Maintenon eurent un rôle majeur dans la Cour de Louis XIV. Dans ce chapitre, nous avons approfondi leur histoire car elles représentent le symbole du pouvoir insoupçonné des femmes dans la vie de cour, même si elles n'avaient pas le droit officiel de gouverner. Elles avaient des caractères très différents, presque opposés, et elles se considéraient l'une la rivale de l'autre, cependant, elles avaient la même ambition : gouverner à côté du roi. Elles parvinrent à influencer ses choix de différentes façons et dans différents moments, en surmontant la réticence du souverain à partager son pouvoir. Ces deux femmes, si différentes l'une de l'autre mais au même temps si proches, l'une le symbole de l'amoralité et l'autre de la vertu, sont devenues le symbole du rôle de la favorite à la Cour. Toutefois, comme nous l'avons remarqué au cours de ce chapitre, leur vie ne fut pas facile et elles durent surmonter plusieurs difficultés et scandales. Elles ont démontré d'être des femmes fortes, audaces et ambitieuses et elles ont été capables d'apporter leur contribution au règne du Roi Soleil, dans différents domaines. La Cour de Louis XIV n'aurait pas été pareille sans l'influence d'Athénaïs et de Françoise.

## 3<sup>ème</sup> chapitre - Madame de Lambert : respect des bienséances et inégalité entre honnête homme et honnête femme

### 3.1 Entre XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle : un passage progressif

Le passage du XVII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle ne fut pas du tout net. S'il est vrai que la vision du monde des protagonistes de ces deux siècles avait graduellement changé, il est également vrai que les règles de la société mondaine restèrent presque identiques. Pendant le XVII<sup>e</sup> siècle, on tenait beaucoup au respect de la tradition, à savoir, les règles de la vie de société qui avaient été instituées dans les salons du siècle précédent. La société mondaine du XVIII<sup>e</sup> était ouverte aux nouveautés, mais elle estimait indispensable de respecter le code de bienséance. De plus, on continuait à considérer la société mondaine comme un lieu utopique qui permettait de s'évader de la vie quotidienne pour quelques heures.

Nous avons analysé, dans les chapitres précédents, le fonctionnement de la vie de société et de la vie de cour au XVII<sup>e</sup> siècle. Ce que nous avons appris précédemment sera indispensable pour comprendre les changements du XVIII<sup>e</sup>, qui sont toujours reliés à ce qui s'était passé dans le siècle précédent. Pour mieux comprendre pourquoi on peut parler d'un passage progressif et pour définir les principales étapes de cette évolution, nous nous sommes inspirés encore une fois de l'important travail de Benedetta Craveri, *L'âge de la conversation*<sup>38</sup>.

De plus, l'analyse que nous allons faire nous permettra de comprendre les illustres personnalités de Madame de Lambert et du Maréchal de Richelieu, et de leurs œuvres respectives, que nous allons ensuite analyser et commenter. Au cœur de notre analyse, Madame de Lambert sera le symbole du respect des bienséances, alors que le Maréchal de Richelieu sera le symbole de la transgression des bienséances : grâce à ces deux personnages nous aurons la possibilité de mieux comprendre la vie de société du XVIII<sup>e</sup> et les différentes façons de s'interfacer avec les règles et la vision du monde de ce siècle.

Quand Madame de Rambouillet inaugura la Chambre bleue, elle ne pouvait pas imaginer que son salon deviendrait le modèle dominant de son siècle et du siècle successif. Cependant, au cours du siècle, la vision de la vie de société avait changé : le terme « société » ne se référait plus à une élite de personnes cultivées qui se réunissait dans les salons, mais au milieu social français. Par conséquent, la vie de société commença à être considéré, aussi à l'étranger, « *comme l'une des spécificités de l'identité française* »<sup>39</sup>. Les valeurs fondamentales de la société française étaient,

---

<sup>38</sup> CRAVERI, Benedetta, *L'âge de la conversation*, cit.

<sup>39</sup> *Ivi*, p. 340.

encore une fois, l'honnêteté, la politesse et le respect de la règle de bienséance. À ce propos, le code de la société mondaine avait été recueilli dans des « *manuels de bonnes manières* »<sup>40</sup> qui avaient sans doute le but d'enseigner aux lecteurs comment se comporter dans la société, aussi en proposant des exemples pratiques. La rhétorique était au centre des règles de politesse car, dans la conversation, elle permettait d'utiliser les mots et les gestes les plus convenables à la situation de communication. La conversation restait le centre de la vie de société, mais il était nécessaire de respecter les bienséances quand on conversait : il fallait avoir un ton de la voix adéquat à l'interlocuteur et faire attention aussi aux expressions faciales et aux gestes. De plus, la conversation changeait selon l'interlocuteur et il fallait toujours l'adapter au contexte où elle avait lieu.

En ce qui concerne la politesse, elle était restée l'une des valeurs les plus importantes de la société mondaine du XVIII<sup>e</sup> siècle. En 1770, on la définissait comme « *une composante de la vie sociale, ou de la société considérée comme le champ principal de la communication* »<sup>41</sup>. En outre, la politesse était utilisée comme une obligeance pour réduire l'écart social par les personnalités les plus fortes de la société avec les plus faibles de façon que les plus faibles ne se sentent pas inférieurs.

Toutefois, au XVIII<sup>e</sup> siècle, on ne donnait pas de l'attention seulement aux plus faibles, mais aussi à sa propre personne, en effet, l'homme était au centre des réflexions sur lui-même et sur sa personnalité, il était intéressé à se connaître et à se découvrir : « *l'activité spirituelle de la bonne société se résumait à ces deux occupations : s'examiner et se décrire* »<sup>42</sup>. De cette façon, l'introspection devint un point cardinal de la sociabilité, conjointement à la politesse, la bienséance, l'art de la communication et la galanterie.

En ce qui concerne la galanterie, son sens avait changé au cours du siècle, passant d'une vision chaste de l'amour à l'amour galant, un amour beaucoup plus libre, qui vit le commencement de sa saison meilleure à partir du 1650. En tout cas, le terme « galanterie » était riche d'ambiguïté et il n'a jamais eu une définition valable dans tous les contextes. Benedetta Craveri a essayé d'en donner une définition la plus complète possible, qu'il nous paraît opportun de rapporter : « *La galanterie connotait la moindre nuance du comportement mondain : elle était synonyme de politesse, d'urbanité, de courtoisie et indiquait ce désir de plaire, de réjouir son prochain d'où naissait l'euphorie joyeuses des échanges sociaux. L'air galant était quelque chose de plus* »<sup>43</sup>.

En outre, pour mieux définir l'air galant, Benedetta Craveri cite la définition qu'en avait donné Madame de Scudéry, selon elle, l'air galant était ce « *je ne sais quoi qui achève les honnêtes gens ;*

---

<sup>40</sup> *Ivi*, p. 345.

<sup>41</sup> *Ivi*, p. 347

<sup>42</sup> *Ivi*, p. 353.

<sup>43</sup> *Ivi*, p. 357.

*ce qui les rend aimables ; et ce qui les fait aimer* »<sup>44</sup>. En d'autres mots, avoir un air galant signifiait avoir un langage et une attitude galants.

De plus, il ne faut pas oublier que la littérature eut un rôle essentiel dans la société mondaine, à la fois au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle. En premier lieu, grâce à son optimisme, la littérature donnait une vision positive du monde et elle permettait aux lecteurs de s'évader de la quotidienneté. En deuxième lieu, elle permettait d'établir une ligne de démarcation entre réalité et idéal, ce qui fut utile aux lecteurs car il leur permit de ne pas trop s'écarter de la réalité. En troisième lieu, la littérature pouvait être utilisée comme une collection des règles de bienséance, qui pouvait être consultée et utilisée si nécessaire.

Le passage d'un siècle à l'autre fut influencé par ce qui s'était passé dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, pendant le règne de Louis XIV. Le souverain avait essayé de recréer à l'intérieur de sa Cour le même climat de mondanité des salons de Paris, sans pourtant y réussir pour plusieurs raisons. Tout d'abord, dans les salons on donnait plus d'importance au mérite qu'à la classe sociale d'appartenance et les hôtes étaient libres de choisir avec qui ils voulaient entretenir des relations. En revanche, les participants de la vie de cour étaient groupés selon leur classe sociale, en conséquence, ils se trouvaient souvent à parler avec des anciens rivaux, et cela leur empêchait de se sentir libres et à leur aise dans la conversation. Ensuite, l'étiquette était très rigide, le souverain était au centre de tous les rituels et les courtisans devaient le servir en renonçant à la liberté qui était typique des salons parisiens. Cependant, le courtisan réussit à surmonter ces difficultés sans renoncer à ses idéals, car *« la morale de l'honnêteté, contrairement à la morale héroïque, enseignait aussi l'art de s'adapter au monde »*<sup>45</sup>. L'honnête homme était capable de *« prendre ses distances, conservant sa liberté intérieure et ne montrant aux autres que son personnage »*<sup>46</sup>, donc il réussit à servir fidèlement le roi sans jamais renoncer à ses valeurs et à son esprit mondain.

Pour les raisons que nous venons d'expliquer, pendant le règne du Roi Soleil la mondanité s'était presque éteinte car il avait concentré toutes les attentions sur lui-même. Toutefois, quand il mourut la société mondaine se ralluma et les salons rouvrirent, la société mondaine retrouva sa liberté et son envie de converser. Nous avons décidé de rapporter un témoignage direct pour rendre l'idée de la renaissance de la mondanité :

Si les mœurs y perdaient, la société y gagnait infiniment. Débarrassée de la gêne et du froid qu'y jette toujours la présence des maris, la liberté y était extrême ; la coquetterie mutuelle des hommes et des femmes en soutenait la vivacité, et fournissait journellement des aventures piquantes. L'attrait du plaisir qui en faisait la base, en bannissait toute espèce de langueur ; et l'exemple continuel des plus grands dérèglements autorisait à braver les principes et la retenue<sup>47</sup>.

---

<sup>44</sup> *Ibidem*.

<sup>45</sup> *Ivi*, p. 367.

<sup>46</sup> *Ibidem*.

<sup>47</sup> *Ivi*, p. 377.

Après l'euphorie initiale due à la liberté retrouvée, la société recommença à respecter la règle de bienséance qui était son signe distinctif depuis un siècle.

Même si grâce à la Cour de Louis XIV la France était devenue le symbole de la civilisation mondaine et des bienséances dans toute l'Europe, à partir du règne de Louis XV et pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, la Cour ne sera plus le symbole de la mondanité, mais elle cédera son rôle à la société. Comme au début, les courtisans revinrent à avoir une double vie entre la cour et les salons parisiens.

En conclusion, nous désirons souligner encore une fois l'importance de connaître les événements du XVII<sup>e</sup> siècle pour comprendre combien le XVIII<sup>e</sup> siècle a été influencé par le siècle précédent. Le passage entre ces deux siècles fut progressif, cependant il y eut des changements importants, en particulier dans la vision du monde et dans la perception de sa propre intériorité. Le style de la civilisation mondaine resta presque inchangé, mais il commença à reposer sur une vision du monde tout à fait différente par rapport à celle qui avait accompagné sa naissance au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Les valeurs du XVIII<sup>e</sup> siècle étaient celles du siècle des Lumières, à savoir, « *le refus des dogmes, la haine de la transcendance, la foi dans le progrès et dans la science, la certitude d'une morale universelle, la défense des droits de l'homme, l'esprit de tolérance* »<sup>48</sup>.

---

<sup>48</sup> *Ivi*, p. 381.

### 3.2 Madame de Lambert : son salon et son ouvrage, fruit d'une époque de transition

La Marquise de Lambert, née Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, fut une figure de pointe de la vie de société du XVIII<sup>e</sup> siècle grâce au rôle puissant de son salon et aussi grâce au succès de ses œuvres au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Pour présenter la figure et les œuvres de Madame de Lambert nous nous sommes notamment inspirés encore une fois de *L'âge de la conversation*<sup>49</sup> de Benedetta Craveri, mais aussi de la collection des œuvres de la marquise, *Madame de Lambert : Œuvres*, dans l'édition qu'a procurée Robert Granderoute<sup>50</sup> et de l'essai critique *De « L'Éducation des filles » aux « Avis d'une mère à sa fille » : Fénelon et Madame de Lambert*<sup>51</sup> de Robert Granderoute.

Anne-Thérèse naquit en 1647 à Paris, dans une famille de la riche bourgeoisie. En 1666 elle épousa Henri de Lambert, marquis de Saint-Bris en Auxerrois, baron de Chitry et Augy, dont elle eut quatre enfants. Grâce à ce mariage, elle entra dans une famille noble. La marquise passa une bonne partie de sa vie en conflit avec sa mère qui l'avait privée de tout l'héritage de son père en le donnant à son deuxième mari.

Comme le marquis de Lambert était le capitaine de la première Compagnie du Régiment royal de cavalerie, en 1684, il fut nommé gouverneur de la ville et duché de Luxembourg, où il s'installa avec sa femme. Cependant, en 1686, il mourut subitement, laissant sa femme seule avec ses enfants. Après une période difficile, en 1698, la marquise gagna la querelle contre sa mère et elle hérita la fortune de son père. En conséquence, elle acheta une partie de l'Hôtel de Nevers et elle y alla vivre jusqu'à sa mort. Ici, sans doute à partir de 1698, elle ouvrit son salon qui devint le plus important de Paris durant les trente années suivantes. En 1733 elle mourut après une longue maladie.

Madame de Lambert avait donné naissance à son salon de rue de Richelieu en s'inspirant des modèles du XVII<sup>e</sup> siècle, en particulier de la Chambre bleue. Elle avait en commun avec Madame de Rambouillet l'idée du salon comme lieu utopique qui donne la possibilité de s'évader de la réalité. En outre, en ouvrant son salon, elle voulait donner une nouvelle vie à la mondanité qui, comme nous venons de l'expliquer, s'était presque éteinte pendant le règne du Roi Soleil : elle atteignit son objectif car elle permit à la société mondaine de réaffirmer ses principes dans le passage d'un siècle à l'autre. De plus, Madame de Lambert s'était inspirée du salon de Madame de La Sablière, dont elle avait repris le même modèle d'organisation des réunions : elle réunissait à la fois des hommes de lettres et

---

<sup>49</sup> *Ivi.*

<sup>50</sup> MADAME DE LAMBERT : *Œuvres*. Texte établi et présenté par ROBERT GRANDEROUTE. Paris : Champion, 1990.

<sup>51</sup> GRANDEROUTE, Robert, *De « L'Éducation des filles » aux « Avis d'une mère à sa fille » : Fénelon et Madame de Lambert*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France* 87, no. 1, 1987.

des gens du monde. Un autre modèle du salon de l'Hôtel de Nevers fut celui du salon de Ninon de Lenclos, duquel elle essaya de reproduire l'élégance.

Toutefois, dans le salon de Madame de Lambert il y eut aussi des changements par rapport aux salons du siècle précédent dont elle s'était inspirée. Le changement le plus important concernait la position des lettrés dans les réunions des habitués du salon, en effet, ils n'avaient plus le rôle de divertir les hôtes du salon avec leurs œuvres littéraires, mais ils devinrent de véritables guides et des points de référence. Ce nouveau rôle était confirmé par l'organisation des réunions chez Madame de Lambert. Elle accueillait ses hôtes deux fois par semaine et elle réservait un jour de la semaine, le mardi, aux hommes des lettres, et un autre jour, le mercredi, aux gens du monde. Il faut souligner que cette division n'était pas rigide et plusieurs habitués participaient aux deux réunions. Le mardi on discutait de littérature et les participants présentaient leurs œuvres. Les sujets principaux concernaient « *l'amour, l'amitié, le devoir, la réputation, la vertu, le goût* »<sup>52</sup>. On discutait aussi de la Querelle des Anciens et de Modernes, à savoir une querelle entre l'importance de la tradition et celle de la nouveauté : Madame de Lambert se rangea du côté des Modernes. En revanche, le mercredi était dédié à la discussion du respect des valeurs de la mondanité qui avaient été mises en danger pendant le règne de Louis XIV, à savoir la galanterie et l'honnêteté.

La marquise avait des valeurs très précises et elle les transmettait aux habitués de son salon. Tout d'abord, elle pensait que les femmes devaient être éduquées et faire partie de la société. Elles devaient être des honnêtes femmes, et leurs valeurs devaient être la modestie, la pudeur et la pureté, mais cela ne suffisait pas vu que, selon elle, « *pour être honnête femme il fallait posséder les qualités de l'honnête homme* »<sup>53</sup>. Même si cette affirmation peut sembler offensive, nous ne pouvons pas la considérer telle, car elle ne se réfère pas à une faiblesse des femmes, mais elle signifie que la valeur de l'honnêteté a les mêmes traits à la fois dans les hommes et dans les femmes. Ensuite, chez Madame de Lambert « *l'être se trouvait coïncider avec le paraître* »<sup>54</sup>, c'est-à-dire que ce que l'on montrait aux autres devait nécessairement coïncider avec sa dimension intérieure. En effet, Madame de Lambert innova aussi le jeu des portraits qui ne consistaient plus à décrire le *paraître* du protagoniste, mais le but était celui de saisir son *être*, donc sa vraie essence ; elle écrivit : « *Je n'aime pas à peindre par les yeux, mais seulement par l'esprit* »<sup>55</sup>. En outre, la religion passa en deuxième plan car elle et ses hôtes ne se préoccupèrent plus d'être heureux après la mort mais ils se préoccupèrent seulement d'être heureux pendant leur vie, ils commencèrent « *la recherche du bonheur sur terre* »<sup>56</sup>. Selon Madame de Lambert, le bonheur dépendait de l'altruisme : on ne pouvait pas être heureux sans aider

---

<sup>52</sup> CRAVERI, Benedetta, *L'âge de la conversation*, cit., p. 400.

<sup>53</sup> *Ivi*, p. 398.

<sup>54</sup> *Ivi*, p. 399.

<sup>55</sup> *Ivi*, p. 403.

<sup>56</sup> *Ivi*, p. 399

les autres. Le concept de bonheur est donc relié à celui de bienfaisance, à savoir, le bonheur provient de l'action d'apporter de l'aide à ceux qui en ont besoins, mais cela ne signifie pas qu'ils sont inférieurs à nous. C'est pour cette raison que la bienfaisance, un nouveau concept du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'oppose à la charité chrétienne du siècle précédent qui impliquait l'inégalité. À ce propos, Madame de Lambert déclara : « *le plus grand bonheur dont notre nature soit susceptible, est sans doute de le placer dans le bonheur d'autrui* »<sup>57</sup>.

Enfin, la marquise se préoccupait beaucoup de l'opinion des autres et elle était terrorisée de sombrer dans le ridicule, mais c'est un type de peur qui était commune à tous ses contemporaines. Le ridicule était pire que le déshonneur et il pouvait être évité seulement grâce à la connaissance et au respect des bienséances. Par conséquent, elle ne voulait pas publier ses œuvres pour ne pas s'exposer au jugement du public. Quand, à partir de 1726, elle découvrit que certaines de ses œuvres qu'elle avait lu à ses hôtes avaient été imprimées et publiées sans son approbation, elle « *se croit déshonorée* »<sup>58</sup>.

Le salon de Madame de Lambert était très apprécié et respecté par ses contemporaines. Quand elle mourut ce fut une grande perte pour la société mondaine, comme le témoigne l'un des habitués du salon, le marquis d'Argenson :

J'ai perdu, le mois passé, la marquise de Lambert qui, quoique âgée de quatre-vingt-six ans, était mon amie depuis longtemps. Les savants et les honnêtes gens se souviendront longtemps d'elle [...] ; sa maison faisait honneur à tous ceux qui y étaient admis. J'allais régulièrement dîner chez elle les mercredis qui étaient un de ses jours ; on y raisonnait sans qu'il fût question de cartes, comme au fameux hôtel de Rambouillet, si célébré par Voiture et Balzac<sup>59</sup>.

Anne-Thérèse ne fut pas seulement la propriétaire de l'un des salons les plus importants du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle fut aussi l'autrice de plusieurs œuvres littéraires qui eurent beaucoup de succès au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle, mais qui malheureusement, de nos jours, ont été presque oubliées.

Ses œuvres sont le miroir de ses valeurs, avant tout, l'honnêteté, et on y retrouve presque les mêmes sujets qu'elle traitait avec ses hôtes dans son salon, à ce propos elle écrivit : « *Je ne suis que l'écho de ce que j'entends* »<sup>60</sup>. Madame de Lambert n'a jamais caché que ses œuvres ne sont pas une création originale, en effet elle s'est inspirée de plusieurs auteurs ses contemporains ou du passé, en français ou en traduction française, par exemple elle avoue beaucoup des citations des Anciens. Cependant, elle était capable de donner aux thèmes qu'elle traitait des significations nouvelles, en combinant les pensées des autres auteurs avec son expérience de vie, ses valeurs et ses réflexions. En effet, son expérience personnelle est très importante du moment que certaines de ses œuvres ont un destinataire réel et proche de l'autrice, donc on ne peut pas les considérer des fictions. Nous nous référons aux

---

<sup>57</sup> *Ivi*, p. 402.

<sup>58</sup> Madame de LAMBERT : *Œuvres*. Texte établi et présenté par ROBERT GRANDEROUTE, cit., p. 19.

<sup>59</sup> CRAVERI, Benedetta, *L'âge de la conversation*, cit., p. 389.

<sup>60</sup> Madame de LAMBERT : *Œuvres*. Texte établi et présenté par ROBERT GRANDEROUTE, cit., p. 9.

*Avis d'une mère à son fils* et aux *Avis d'une mère à sa fille*, que nous allons analyser prochainement, et qui s'adressent respectivement au fils et à la fille de la marquise.

En outre, les chercheurs supposent que l'œuvre de Madame de Lambert ne soit pas destinée à la publication mais plutôt à un usage personnel, comme elle-même confirma, en disant qu'elle écrivait pour : « *(sa) propre instruction, (sa) propre réformation* »<sup>61</sup>. En effet dans ses œuvres elle utilise fréquemment la première personne du singulier pour faire allusion à son état d'âme et à ses souffrances. Il faut souligner que dans ses œuvres elle s'est occupée plus de la condition des femmes que de celle des hommes, probablement car c'était un sujet qui la concernait personnellement. Elle soulignait toujours la condition d'infériorité où la femme se trouvait et sa soumission permanente et injuste aux hommes.

Madame de Lambert est considérée comme l'une des précurseurs du mouvement philosophique des Lumières car son ouvrage « *appartient à une époque de transition* »<sup>62</sup> et il est tourné vers le futur, vu qu'il traite des questions telles que la bienfaisance, l'humanité et le mérite. En réalité, même si elle est considérée comme un précurseur des Lumières, son ouvrage ne put pas influencer réellement ses lecteurs car la majorité de ses œuvres ont été publiées posthumes.

Nous concluons ici notre excursus théorique sur le passage progressif du XVII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle et sur la figure de Madame de Lambert. Maintenant nous allons approfondir les *Avis d'une mère à son fils* et les *Avis d'une mère à sa fille* et, ensuite, les *Réflexions nouvelles sur les femmes*. Nous avons choisi les deux Avis car ils sont un exemple parfait de la règle de bienséance qu'il fallait suivre dans la vie de société, à laquelle Madame de Lambert tenait beaucoup et elle voulait que ses enfants la respectassent. De plus, elle montre les différences entre les bienséances qui devaient être respectées par les femmes et celle qui devaient être respectées par les hommes, en soulignant encore une fois la position différente des hommes et des femmes dans la société : ce qu'on attendait d'une honnête femme était tout à fait différent de ce qu'on attendait d'un homme. C'est pour cette raison que nous avons choisi de nous arrêter aussi sur les *Réflexions nouvelles sur les femmes*, car elles nous donnent la possibilité d'approfondir à la fois la condition de la femme au XVIII<sup>e</sup> siècle et la pensée de Madame de Lambert sur ce sujet.

### **3.3 *Avis d'une mère à son fils et Avis d'une mère à sa fille***

Les Avis sont un ensemble de conseils et d'avertissements que Madame de Lambert donne à son fils et à sa fille avant qu'ils entrent dans la société mondaine, où elle leur explique comment se comporter, ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas faire dans la vie de société. Nous ne connaissons pas la date exacte de la composition des Avis, mais quelques indices nous laissent supposer qu'ils ont été

---

<sup>61</sup> *Ivi*, p. 11.

<sup>62</sup> *Ivi*, p. 13.

écrits avant 1698, quand sa fille Monique-Thérèse, née en 1669, avait encore vingt-huit ans, et son fils Henri-François, née en 1677, avait encore vingt ans.

Madame de Lambert lisait habituellement ses œuvres à ses hôtes sous forme de manuscrit, y compris les Avis, dans les réunions qu'elle tenait dans son salon. Cependant, comme nous venons de le dire, elle ne voulait pas les publier et elle se sentit déshonorée quand les Avis furent publiés en 1726 sans son consensus. De plus, ni la publication du 1726, ni celles du 1728 et 1729 étaient fidèles au manuscrit original. Les Avis et le reste de sa production continuèrent d'être publiés après sa mort. En particulier, les Avis eurent beaucoup de succès et ils sont considérés comme les « *pièces les plus estimées* »<sup>63</sup> de toute la production de Madame de Lambert. On les a définis comme « *les instructions très utiles [données] avec autant de sagesse que de dignité* », comme des avis « *sensées, solides, raisonnables* », ils ont été loués grâce à leur « *élégance* » et « *politesse* »<sup>64</sup>. Au cours de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle ils jouirent du prestige pas seulement en France mais aussi en Italie, en Allemagne et en Espagne, où ils furent traduits dans les langues cibles. Ils furent aussi imités par d'autres auteurs. Enfin, jusqu'à la fin du siècle ils ont été une lecture conseillée aux jeunes, pour cette raison ils font partie de la réflexion pédagogique du siècle. En effet, Madame de Lambert s'est occupée de l'éducation des jeunes, et en particulier de l'éducation des filles. La marquise ne cache pas qu'elle s'est inspirée d'autres auteurs et, en particulier, de Fénelon, un célèbre pédagogue et écrivain, qui est l'auteur du roman *Les Aventures de Télémaque* et du traité *L'éducation des filles*. Madame de Lambert avoue dans une lettre destinée à Fénelon que « *J'ai trouvé dans Télémaque les préceptes que j'ai donnés à mon fils ; et dans l'Education des filles les conseils que j'ai donnés à la mienne. Je n'ai de mérite que d'avoir su choisir mon maître et mes modèles* »<sup>65</sup>. En considérant quand *Les Aventures de Télémaque* ont été rédigées (entre 1694 et 1696) et quand elles ont paru (1699), les chercheurs se sont rendu compte qu'il est difficile que Madame de Lambert se soit inspirée de ce roman pour écrire ses *Avis d'une mère à son fils*. En revanche, il est fort probable qu'elle s'est inspirée de *L'Education des filles*, paru en 1687, pour écrire ses *Avis d'une mère à sa fille*. Les chercheurs ont remarqué que plusieurs passages de ses Avis ont sans doute été tiré du traité de Fénelon. En tous cas, il faut souligner que ces deux œuvres sont inscrites dans deux perspectives différentes, celle de Fénelon s'inscrit dans une perspective générale et elle est adressé à un enfant ; tandis que celle de Madame de Lambert s'inscrit dans une perspective plus spécifique car elle est adressée à sa fille, et ne se réfère pas à l'enfance mais au moment dans lequel la jeune fille entre dans la société. Même si les destinataires et les contextes de ces deux œuvres sont différents, elles suivent le même modèle pédagogique, que Madame de Lambert a emprunté à Fénelon et qu'elle a utilisé dans les deux Avis.

---

<sup>63</sup> *Ivi*, p. 39.

<sup>64</sup> *Ivi*, p. 38.

<sup>65</sup> GRANDEROUTE, Robert, *De « L'Éducation des filles » aux « Avis d'une mère à sa fille » : Fénelon et Madame de Lambert*, cit., p. 15.

Dans ce modèle pédagogique, le maître, dans ce cas la mère, se présente à son élève, dans ce cas le fils ou la fille, comme un ami qui est prêt à comprendre tous ses problèmes, à l'aider et le conseiller tendrement. Donc, le maître n'est pas une figure autoritaire car « *Madame de Lambert sait que l'autorité n'est que le tyran de l'extérieur* »<sup>66</sup>. De plus, dans cette méthode, on souligne l'importance de l'exemple, on est conscient : « *qu'il ne suffit pas de prescrire une conduite, mais qu'on doit en montrer les raisons, qu'il ne suffit pas d'obliger au devoir, mais qu'on doit le faire aimer* »<sup>67</sup>. En somme, le lien de filiation entre *l'Education des filles* et *Avis d'une mère à sa fille* est évident, cependant, Madame de Lambert a été capable de remodeler et d'interpréter les concepts de l'œuvre de Fénelon à travers sa propre vision du monde, ses croyances, ses expériences personnelles et ses études. Selon cette perspective, « *Fénelon est moins un maître que l'interlocuteur à qui l'on donne la réplique, l'Education des filles est moins un modèle qu'un pré-texte qui donne naissance à un autre texte* »<sup>68</sup>.

Dans les pages suivantes nous allons reporter le contenu des Avis car il nous sera utile lors de l'analyse comparative des deux Avis. Ensuite, nous allons étudier en parallèle les conseils que Madame de Lambert donne à ses enfants, afin de souligner leurs affinités et leurs différences. À savoir, nous étudierons comment la règle de bienséance de l'honnête homme diffère de celle de l'honnête femme, et s'ils ont des points en commun. Cette étude nous aidera à comprendre l'importance des bienséances au XVIII<sup>e</sup> siècle à la fois pour les hommes et pour les femmes.

### 3.3.1 *Avis d'une mère à son fils : le contenu*

Les *Avis d'une mère à son fils* sont un recueil des conseils que Madame de Lambert donne à son fils Henri-François avant qu'il entre dans le monde et afin qu'il devienne un honnête homme : « *Voici, mon fils, quelques préceptes qui regardent les mœurs : lisez-les sans peine. Ce ne sont point des leçons sèches, qui sentent l'autorité d'une mère ; ce sont des avis que vous donne une amie, et qui partent du cœur* »<sup>69</sup>. Henri-François était mousquetaire depuis 1693 et il avait combattu pendant la guerre de Succession d'Espagne en participant aux premières opérations en Italie, à partir du 1701. Nous avons spécifié la profession du destinataire car elle nous permet de mieux comprendre les conseils de sa mère.

Selon Madame de Lambert, son fils doit se fixer un objectif puisqu'il n'est pas convenable de vivre à l'aventure, il doit aspirer à la gloire. Cependant, elle se réfère à une gloire très précise, qui est liée à sa profession : « *chaque profession a la sienne : dans la vôtre, mon fils, on entend la gloire qui*

---

<sup>66</sup> *Ivi*, p. 17.

<sup>67</sup> *Ivi*, p. 18.

<sup>68</sup> *Ivi*, p. 30.

<sup>69</sup> LAMBERT, Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, *Avis d'une mère à son fils*, dans Madame de LAMBERT : *Œuvres*. Texte établi et présenté par Robert Grandroute, cit., p. 43.

suit la valeur. C'est la gloire des héros, elle est la plus brillante ; les véritables marques d'honneur et les récompenses y sont attachées »<sup>70</sup>. Quand on arrive à la gloire, on arrive aussi à la fortune, mais il faut être ambitieux, car la modestie empêche de rejoindre la gloire. De plus, il doit se rappeler qu'il doit avoir aussi d'autres valeurs pour arriver à la gloire, à savoir l'honnêteté. Il doit aussi être patient car il faut du temps pour consolider une bonne réputation : « *Les grands noms ne se font pas en un jour* »<sup>71</sup>. La religion est un point de référence, en effet les vertus morales doivent toujours être accompagnées des vertus chrétiennes et il faut respecter les règles que la religion impose car Dieu a le pouvoir de guider l'honnête homme dans le droit chemin.

Pour devenir un honnête homme, il faut prendre en compte l'exemple des modèles, qu'il trouve dans la famille paternelle. Cependant, il ne doit pas oublier que « *La naissance fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne, et vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui* »<sup>72</sup>, c'est-à-dire qu'il faut s'inspirer de sa propre famille mais il faut aussi essayer de dépasser ses modèles. Il doit honorer son grand-père paternel et son père, avec son comportement, mais aussi sa mère qui s'est occupée des affaires familiales après la mort de son mari : maintenant, c'est à Henri-François de s'en occuper. Il est temps de devenir adulte et d'apprendre à vivre dans le monde :

L'ordre des devoirs est de savoir vivre avec ses supérieurs, ses égaux, ses inférieurs, et avec soi-même. Avec ses supérieurs, savoir plaire sans bassesse ; montrer de l'estime et de l'amitié à ses égaux ; ne point faire sentir le poids de la supériorité à ses inférieurs ; conserver de la dignité avec soi-même<sup>73</sup>.

En ce qui concerne les *supérieurs*, il faut les distinguer en deux catégories : ceux qui sont importants grâce à l'argent et ceux qui sont importants grâce au mérite, qui doivent être estimés davantage, car « *Le titre d'honnête homme est bien au-dessus des titres de la fortune* »<sup>74</sup>, et aussi parce que « *Les richesses n'ont jamais donné la vertu ; mais la vertu a souvent donné les richesses* »<sup>75</sup>. En outre, il ne faut jamais être envieux de ses supérieurs, mais plutôt reconnaître leur valeur. Il est mieux d'être amis de ses supérieurs car ce type d'amitié aide à apprendre la politesse et le respect qu'on tend, en revanche, à négliger avec ses égaux. Madame de Lambert souligne l'importance de l'amitié étant donné qu'un honnête homme ne peut pas être heureux tout seul, mais il est heureux seulement avec les autres : « *Vous ne sauriez être un homme aimable, que vous ne sachiez être ami, que vous ne connaissiez l'amitié : c'est elle qui corrige les vices de la société* »<sup>76</sup>, en effet « *L'amour-propre est une préférence de soi aux autres, et l'honnêteté est une préférence des autres au soi* »<sup>77</sup>.

---

<sup>70</sup> *Ivi*, p. 44.

<sup>71</sup> *Ivi*, p. 46.

<sup>72</sup> *Ibidem*.

<sup>73</sup> *Ivi*, p. 51-2.

<sup>74</sup> *Ivi*, p. 54.

<sup>75</sup> *Ivi*, p. 55.

<sup>76</sup> *Ivi*, p. 60.

<sup>77</sup> *Ivi*, p. 61.

La mère souligne aussi l'importance de la réputation et de l'estime, qui dépendent du jugement des autres, il faut exploiter l'opinion des autres pour mieux connaître sa propre personnalité. À ce propos, il faut faire attention aux compliments car ils sont l'expression de la politesse et qui dans la plupart des cas ne sont pas sincères mais ils servent seulement pour gagner l'estime de l'autre. Donc, la politesse peut être définie comme « *une imitation de l'honnêteté* »<sup>78</sup>. Il convient aussi de rappeler que l'honnête homme n'est jamais menteur, ni dans ses mots, ni dans ses actions.

En ce qui concerne la relation de l'honnête homme avec une femme, il ne doit jamais la déshonorer et toujours la respecter car « *C'est à elles qu'on doit la douceur des mœurs, la délicatesse des sentiments, et cette fine galanterie de l'esprit des manières* »<sup>79</sup>.

La mère met en garde son fils contre la vengeance, il ne faut jamais se venger, en effet « *La meilleure manière de se venger d'une injure, c'est de n'imiter pas celui qui vous l'a faite* »<sup>80</sup>. Ensuite, elle l'avertit des dangers liés à la volupté, à l'argent et au jeu, qui est « *un renversement de toutes les bienséances : le Prince y oublie sa dignité, et la femme sa pudeur* »<sup>81</sup>. Par conséquent, « *la plus nécessaire disposition pour goûter les plaisirs, c'est de savoir s'en passer* »<sup>82</sup>. L'argent met en danger l'honnêteté : « *L'amour des richesses est le commencement de tous les vices, comme le désintéressement est le principe de toutes le vertus* »<sup>83</sup>. Il faut utiliser l'argent seulement pour aider ceux qui ont besoin, il ne faut pas forcément être riches pour aider les pauvres, chacun contribue selon ses possibilités. Il ne faut pas oublier que les riches ont beaucoup d'argent seulement grâce à la fortune, mais l'argent ne compte rien sans le mérite. Il n'est pas juste de faire sentir les autres inférieurs mais il faut les traiter comme nous aimerions être traités nous-mêmes.

L'honnête homme doit être aussi cultivé et il doit connaître l'histoire, car elle permet de comprendre les fautes des hommes du passé et ne plus les faire. La connaissance de l'histoire doit toujours être associée à la réflexion. On a aussi la tendance à nous reconnaître dans les grands de l'histoire : « *regardez l'histoire comme le témoin des temps et le tableau des mœurs ; vous pourrez y reconnaître, sans que votre vanité en soit blessée* »<sup>84</sup>.

En ce qui concerne le bonheur, pour être heureux il faut rechercher son bonheur dans son cœur et en même temps être capable de vivre dans le monde :

Le fondement du bonheur est dans la paix de l'âme et dans le témoignage secret de la conscience. Par le mot de conscience, j'entends ce sentiment intérieur d'un honneur délicat, qui vous assure que vous n'avez rien à vous reprocher. [...] quand on sait vivre avec soi-même et avec le monde, ce sont deux plaisirs qui se soutiennent<sup>85</sup>.

---

<sup>78</sup> *Ivi*, p. 62.

<sup>79</sup> *Ivi*, p. 63.

<sup>80</sup> *Ivi*, p. 66.

<sup>81</sup> *Ibidem*.

<sup>82</sup> *Ivi*, p. 67.

<sup>83</sup> *Ivi*, p. 68.

<sup>84</sup> *Ivi*, p. 72.

<sup>85</sup> *Ivi*, p. 74.

Il arrive souvent de rechercher les causes à l'origine de nos problèmes dans le monde, sans nous rendre compte qu'elles sont en nous-mêmes, et il faut les résoudre avec patience et sagesse. Parfois, le temps résout les problèmes : « *songez que le temps emporte et vos peines et vos plaisirs ; que chaque instant, quelque jeune que vous soyez, vous enlève une partie de vous-même ; que toutes choses entrent continuellement dans l'abîme du passé, dont elles ne sortent jamais* »<sup>86</sup>.

Il faut être heureux des avantages qu'on a grâce à notre condition et souffrir pour les désavantages. Il ne faut pas confondre la gloire avec la vanité, car la gloire se trouve dans notre âme, alors que la vanité requiert l'approbation des autres.

Madame de Lambert conclut ses Avis avec une réflexion sur le bonheur : « *Enfin, souvenez-vous que le bonheur dépend des mœurs et de la conduite ; mais que le comble de la félicité est de la chercher dans l'innocence : on ne manque jamais de l'y trouver* »<sup>87</sup>.

### 3.3.2 Avis d'une mère à sa fille : le contenu

Les *Avis d'une mère à sa fille* sont un recueil des conseils que Madame de Lambert donne à sa fille Monique-Thérèse avant qu'elle entre dans la société mondaine afin qu'elle devienne une honnête femme. Ces Avis ont sans aucun doute été écrits avant le mariage de Monique-Thérèse qui eut lieu en 1704.

Dès le début du texte Madame de Lambert dénonce les différences entre l'éducation des hommes et celle des femmes : « *On a dans tous les temps négligé l'éducation des filles ; l'on n'a d'attention que pour les hommes ; et comme si les femmes étaient une espèce à part, on les abandonne à elles-mêmes sans secours* »<sup>88</sup>. Elle souligne que cette négligence n'a pas seulement endommagé les femmes, mais aussi leurs enfants : les femmes parce que personne ne leur a enseigné la valeur de la vertu, des gouvernantes sans instruction étaient responsables de leur éducation ; leurs enfants parce que ces femmes s'occupent à leur tour de leur éducation et elles ne sont pas capables de leur transmettre les valeurs qu'il faut connaître pour devenir des honnêtes gens.

Ensuite, la mère rappelle à sa fille qu'on ne doit pas respecter passivement les bienséances, il faut les comprendre et en partager les normes : « *Il ne suffit pas, ma fille, pour être estimable, de s'assujettir extérieurement aux bienséances ; ce sont les sentiments qui forment le caractère, qui conduisent l'esprit, qui gouvernent la volonté, qui répondent de la réalité et de la durée de toutes nos vertus* »<sup>89</sup>. Si on comprend le sens des normes, il sera beaucoup plus facile de les respecter : on obtient une approbation majeure de la règle de bienséance si on l'explique, plutôt qu'en obligeant à la

---

<sup>86</sup> *Ivi*, p. 76.

<sup>87</sup> *Ivi*, p. 77.

<sup>88</sup> LAMBERT, Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, *Avis d'une mère à sa fille*, dans Madame de LAMBERT : *Œuvres*. Texte établi et présenté par Robert Grandroute, cit., p. 95.

<sup>89</sup> *Ivi*, p. 95-6.

respecter. Dans ce processus la religion joue un rôle essentiel. La religion est présentée comme une guide capable d'aider ceux qui sont en difficulté en leur permettant de se réconcilier avec Dieu et avec le monde. La religion aide à surmonter les obstacles pendant la jeunesse et on y trouve abri pendant la vieillesse. Il faut toujours respecter ses principes.

En ce qui concerne le bonheur, il faut le chercher dans son âme, et pas dans les biens matériels qui ne produisent qu'un bonheur éphémère et provisoire.

Madame de Lambert souligne l'importance de l'honneur pour l'honnête femme : l'honneur est le sentiment qui règle la vie et qui permet de trouver un équilibre entre nos pensées et nos actions, qui doivent toujours être cohérents. En effet, c'est à la fois au monde et à notre conscience de juger si on est honnêtes. Si le monde pense que la femme n'est pas honnête, elle perd sa réputation, qui dépend du jugement des autres. La femme craint le déshonneur donc elle respecte les valeurs de l'honnêteté afin d'éviter la honte du déshonneur. En conséquence, il arrive que beaucoup de femmes sont vertueuse seulement à cause de la honte et pas grâce à la vertu : « *Si vous êtes sensible et délicate sur la réputation, si vous craignez d'être attaquée sur les vertus essentielles, il y a un moyen sûr pour calmer vos craintes et pour contenter votre délicatesse ; c'est d'être vertueuse* »<sup>90</sup>. Ensuite, Madame de Lambert précise ce qu'on entend par « vertu » quand ce terme se réfère aux femmes : « *Vivre chez soi ; ne régler que soi et sa famille ; être simple, juste et modeste* »<sup>91</sup>. En d'autres mots, l'honnête femme doit garder une bonne réputation en restant chez elle et loin de la vie publique, elle ne doit jamais faire parler d'elle, sinon elle perdra sa valeur : « *L'âme se repose dans l'approbation publique, et la vraie gloire consiste à s'en passer* »<sup>92</sup>.

L'une des vertus les plus importantes pour une honnête femme est la pudeur qui doit dominer toutes ses actions. Une autre vertu que l'honnête femme doit avoir c'est la modestie.

L'apparence joue un rôle important dans l'opinion qu'on se fait d'une femme, si elle est belle on a tendance à rechercher ses vertus au-delà de son apparence, alors que si elle est laide on ne se préoccupe pas de comprendre son âme. Indépendamment de la beauté, l'honnête femme doit fonder son honneur sur son mérite, car la beauté est passagère tandis que les mérites restent : « *Rien n'est plus court que le règne de la beauté ; rien n'est plus triste que la suite de la vie des femmes qui n'ont su qu'être belles* »<sup>93</sup>. Les femmes ont toujours un vif désir de plaire, mais elles doivent comprendre que le mérite est plus important que la beauté. Elles doivent se concentrer sur un vaste nombre des vertus : honnêteté, pudeur, amitié, loyauté. Malheureusement, il arrive que les hommes n'apprécient pas les vertus des femmes car ils sont attirés par les nouveautés, qui deviennent rapidement des choses communes.

---

<sup>90</sup> *Ivi*, p. 100.

<sup>91</sup> *Ibidem*.

<sup>92</sup> *Ivi*, p. 101.

<sup>93</sup> *Ivi*, p. 103.

Madame de Lambert met en garde sa fille des dangers de l'ennui, qui porte souvent à rechercher des plaisirs vifs, qui sont très dangereux : « *Les joies excessives ne sont point à la suite des vertus : tout ce qui s'appelle plaisir vif est danger* »<sup>94</sup>. Ensuite, elle le conseille de pas se montrer aux spectacles sinon elle risque de perdre sa dignité : « *Soyez retenue sur les spectacles. Il n'y a point de dignité à se montrer toujours* »<sup>95</sup>.

Selon la marquise, sa fille doit sauvegarder ses fortunes économiques, car une femme qui n'a pas de richesses ne compte rien aux yeux de la société. La corruption des mœurs est une conséquence de la perte des richesses. Cependant, il ne faut pas être avares, il faut être généreux avec les autres : « *Songez que l'avarice profite peu et déshonore beaucoup* »<sup>96</sup>. L'honnête femme ne doit jamais être envieuse des autres car « *la pauvreté de l'âme est pire que celle de la fortune* »<sup>97</sup>, elle doit être heureuse de ce qu'elle possède.

Madame de Lambert souligne plusieurs fois le rôle de la beauté de la femme dans la réputation, la beauté est vue comme un point de départ pour avoir une bonne réputation et il faut l'exploiter avant qu'elle s'estompe avec l'âge :

Pendant que vous êtes jeunes, formez votre réputation, augmentez votre crédit, arrangez vos affaires ; dans un autre âge vous auriez plus de peine. [...] Dans un âge plus avancé, vous n'êtes secourue de rien : vous n'avez plus en vous ce charme séduisant qui se répand sur tout ; vous n'avez plus pour vous que la raison et la vérité, qui ordinairement ne gouvernent pas le monde<sup>98</sup>.

En ce qui concerne les modèles auxquels elle doit s'inspirer pour être une honnête femme, il est mieux de s'inspirer aux modèles de l'Antiquité plutôt qu'à ceux de la Modernité, qui ne sont pas fiables.

Il est nécessaire de faire bon usage du temps qui passe et de savoir en profiter.

La mère souligne aussi l'importance d'étudier les « *sciences solides* »<sup>99</sup>, à savoir la philosophie qui enseigne l'art du bien penser, et en particulier la philosophie nouvelle (elle se réfère à la philosophie cartésienne), et l'histoire, en particulier celle grecque et romaine car elles proposent des exemples à suivre, mais aussi celle française, car il est important de connaître ses propres origines. Les femmes devraient apprendre le latin car il leur donnerait la possibilité d'étudier beaucoup de documents en langue originale. En revanche, elles doivent faire attention aux « *sciences extraordinaires* »<sup>100</sup>, à savoir, l'italien, qui est la langue de l'amour ; la poésie, qui peut les amener à suivre la voie du vice ; et surtout les romans car en les lisant, les femmes s'y font des illusions sur l'amour, et il peut arriver qu'elles perdent leur pudeur. L'imagination est dangereuse et elle peut nous éloigner du bonheur. En

---

<sup>94</sup> *Ivi*, p. 105.

<sup>95</sup> *Ibidem*.

<sup>96</sup> *Ivi*, p. 107.

<sup>97</sup> *Ibidem*.

<sup>98</sup> *Ivi*, p. 108.

<sup>99</sup> *Ivi*, p. 111.

<sup>100</sup> *Ivi*, p. 112.

conséquence, Madame de Lambert conseille à sa fille de douter de tout ce qu'elle voit ou de tout ce qu'elle lit, mais surtout, elle doit avoir peu de confiance en elle-même, et elle doit se laisser guider seulement par la raison et par l'évidence. Toutefois, il faut avoir confiance en la religion et suivre toutes les règles qu'elle nous propose. Pour être heureux, il faut vivre une vie très tranquille, sans donner trop d'importance à l'argent et à la carrière, et se rappeler que la capacité la plus importante est celle de se sentir bien dans sa peau et de ne pas avoir besoin du monde pour être heureux. Dans ce sens, la solitude est fondamentale parce qu'elle donne la possibilité de réfléchir sur sa propre existence : « *Je vous l'ai déjà dit, ma fille, le bonheur est dans la paix de l'âme. Vous ne pourrez jouir des plaisirs de l'esprit sans la santé de l'esprit : tout est presque plaisir pour un esprit sain* »<sup>101</sup>. La femme doit s'isoler du monde car il est le lieu du vice, du dérèglement et des passions, en d'autres mots, il est le lieu de tout ce qu'il faut fuir. De plus, il ne faut pas désirer ce que nous ne possédons pas car « *celui qui désire le plus est le plus pauvre* »<sup>102</sup>, il peut arriver de « *laisser échapper ce qu'on possède, en attendant ce qu'on désire* »<sup>103</sup>.

Il faut être capable de connaître ses propres défauts et essayer de les transformer en quelque chose de positif à travers les vertus. Par exemple, si on a la tendance à gaspiller l'argent, on peut l'utiliser pour aider les autres mais il faut toujours donner sans rien avoir en retour : « *donner à ceux qui ne peuvent rendre* »<sup>104</sup>. Quand les autres mettent en évidence nos défauts, nous ne devons pas douter de leur jugement mais en profiter pour nous améliorer, en effet le jugement des autres est plus objectif que ce que nous avons de nous-mêmes : « *vous ne devez avoir de mérite à vos yeux que celui que vous avez aux yeux des autres. L'on a trop de penchant à se flatter, et les hommes sont trop près d'eux-mêmes pour se juger* »<sup>105</sup>.

En ce qui concerne les passions, Madame de Lambert souligne l'importance du cœur qui est le responsable de toutes les émotions. Cependant, les passions sont dangereuses et il faut les combattre avec la raison, pas avec le cœur qui en a une vision distorse, et pas avec l'imagination qui ne nous permet de voir que les aspects idylliques. La passion la plus dangereuse est l'amour, en principe il se montre comme quelque chose de merveilleux, en cachant tous ses défauts, qu'il montre seulement après qu'il a atteint son but, donc il faut le fuir : « *dès qu'il vous a surpris, tout est pour lui contre vous, et rien ne peut vous servir contre l'amour. C'est la plus cruelle situation où une personne raisonnable puisse se trouver* »<sup>106</sup>. Ensuite, la marquise donne à sa fille la liste des dommages de l'amour :

---

<sup>101</sup> *Ivi*, p. 116.

<sup>102</sup> *Ivi*, p. 118.

<sup>103</sup> *Ibidem*.

<sup>104</sup> *Ivi*, p. 119.

<sup>105</sup> *Ibidem*.

<sup>106</sup> *Ivi*, p. 121.

Supputez, s'il est possible, les maux que l'amour sait faire ; il surprend la raison ; il jette le trouble dans l'âme et dans les sens ; il enlève la fleur de l'innocence ; il étonne la vertu ; il ternit la réputation, la honte étant presque toujours à la suite de l'amour. Rien ne vous avilit tant, et ne vous met tant au-dessous de vous-même, que les passions, elles vous dégradent<sup>107</sup>.

Seulement la raison peut aider à fuir les passions, c'est pourquoi elle doit être fortifiée. Il faut aussi fuir la volupté : « *fuyez les spectacles, les représentations passionnées, il ne faut point voir ce qu'on ne veut point sentir ; la musique, la poésie, tout cela est du train de la volupté* »<sup>108</sup>. Malheureusement, il peut arriver qu'une femme se trompe en risquant de perdre son honneur, dans ce cas, la femme doit s'humilier devant le public afin d'être pardonnée :

Les femmes qui ont eu le malheur de se dérober à leur devoir, de blesser la bienséance, de révolter la vertu et la pudeur, doivent ce respect à l'usage et à l'honnêteté violée de paraître avec un air humilié ; c'est une espèce de réparation que le public demande ; il se souvient de vos fautes, dès que vous les oubliez. Le repentir assure le changement<sup>109</sup>.

Madame de Lambert illustre aussi les principes que l'honnête femme doit respecter quand elle entre dans la société. Tout d'abord, il faut s'occuper des autres et renoncer à son amour-propre : « *ceux qui ne vivent que pour eux tombent dans le mépris et dans l'abandon. [...] en songeant au bonheur des autres, vous assurez le vôtre* »<sup>110</sup>. Ensuite, elle rappelle à sa fille qu'il faut toujours compter sur ses mérites et jamais sur les défauts des autres : « *Il faut fonder votre réputation sur vos vertus, et non sur le démérite des autres* »<sup>111</sup>. Enfin, elle l'invite à ne pas s'arrêter aux apparences et à ne pas juger les autres, si nous ne jugeons pas les autres, ils ne nous jugeront non plus : « *Voulez-vous qu'on pense et qu'on dise du bien de vous ? Ne dite jamais du mal de personne* »<sup>112</sup>. La vertu dominante de la société est l'honnêteté, qui se pratique au détriment de l'amour-propre. Dans la vie de société, dominer les autres n'est ni juste ni vertueux ; pour s'élever il faut accomplir des actions désintéressées. Deux autres vertus de la société sont l'humilité et l'amitié : il ne faut pas dominer nos amis et il faut toujours mettre en question nos faiblesses. En ce qui concerne les rapports de supériorité ou d'infériorité entre les personnes, personne ne doit se sentir mal à l'aise, il faut toujours respecter les autres et les admirer selon leur mérite, pas selon leur classe sociale : « *Accoutumez-vous à voir sans étonnement et sans envie ce qui est au-dessus de vous, et sans mépris ce qui est au-dessous de vous* »<sup>113</sup>. En outre, l'honnête femme ne doit jamais se venger puisque « *rien n'est si bas que se venger. Si on vous a offensée, vous ne devez que du mépris [...] Si on ne vous a manqué qu'en choses*

---

<sup>107</sup> *Ibidem.*

<sup>108</sup> *Ivi*, p. 121-2.

<sup>109</sup> *Ivi*, p. 123.

<sup>110</sup> *Ibidem.*

<sup>111</sup> *Ivi*, p. 124.

<sup>112</sup> *Ivi*, p. 125.

<sup>113</sup> *Ivi*, p. 127.

*légères, vous devez de l'indulgence* »<sup>114</sup>. On doit combattre la haine avec la vertu, sans se venger et sans s'irriter. On doit répondre aux torts qu'on subit en pardonnant et en faisant du bien à notre ennemi.

En ce qui concerne la politesse, Madame de Lambert en donne une définition ambiguë, qui est à la fois positive et négative, pour résoudre cette énigme, la marquise donne à sa fille aussi son opinion personnelle, qui est plutôt positive :

La politesse est une envie de plaire. [...] elle est venue avec la volupté : elle est la fille du luxe et de la délicatesse ; on a douté si elle tenait plus du vice que de la vertu. [...] Je crois qu'elle est un des plus grands liens de la société, puisqu'elle contribue le plus à la paix ; elle est une préparation à la charité, une imitation même de l'humilité. La vraie politesse est modeste ; et comme elle cherche à plaire, elle sait que les moyens pour y réussir sont de faire sentir qu'on ne se préfère point aux autres ; qu'on leur donne le premier rang de notre estime. [...] La politesse est l'art de concilier avec agrément ce qu'on doit aux autres et ce qu'on doit à soi-même [...] elle entre dans toutes vos manières, dans vos discours, dans votre silence même. [...] Enfin la politesse coûte peu et rend beaucoup<sup>115</sup>.

Dans la vie de société, il est aussi important de savoir quand il faut se taire et quand il faut parler, dans la mesure où le silence a un rôle important. Le silence est vu comme une marque de modestie et de dignité, donc il est toujours apprécié, au moins qu'il ne soit un signe de supériorité. En revanche, quand on parle il faut bien parler et « *il faut savoir que la première règle pour bien parler, c'est de bien penser* »<sup>116</sup>, avant de parler il faut avoir les idées claires et nos discours doivent être « *remplis de pudeur et de bienséance. Respectez dans vos discours les préjugés et les coutumes* »<sup>117</sup>. Quand on parle il faut : « *éviter le caractère plaisant [...] rarement en faisant rire se fait on estimer* »<sup>118</sup> ; écouter son interlocuteur et jamais se distraire ; traiter des sujets qui soient nouveaux. En tout cas, l'honnête femme doit parler le moins possible afin d'améliorer sa réputation et de gagner l'estime des autres.

En écrivant sa conclusion, Madame de Lambert avoue que les avis qu'elle vient de donner à sa fille ne sont pas seulement utiles à sa fille, mais aussi à elle-même, car ils lui rappellent comment être une femme vertueuse : « *Si par malheur, ma fille, vous ne suivez pas mes conseils, s'ils sont perdus pour vous, ils seront utiles pour moi* »<sup>119</sup>. Elle souligne aussi l'importance de l'exemple à l'appui des conseils « *car les conseils sont sans autorité, dès qu'ils ne sont pas soutenus par l'exemple* »<sup>120</sup>, et elle autorise sa fille à la réprimander si « *vous voyez que j'ai les vices opposés aux vertus que je vous recommande* »<sup>121</sup>.

---

<sup>114</sup> *Ivi*, p. 127-8.

<sup>115</sup> *Ivi*, p. 130-1.

<sup>116</sup> *Ivi*, p. 131.

<sup>117</sup> *Ibidem*.

<sup>118</sup> *Ivi*, p. 131-2.

<sup>119</sup> *Ivi*, p. 133.

<sup>120</sup> *Ivi*, p. 134.

<sup>121</sup> *Ibidem*.

### 3.3.3 Les *Avis*, miroir de l'inégalité entre l'honnête homme et l'honnête femme

L'idéal de l'honnêteté était au centre de la société mondaine du XVIII<sup>e</sup> siècle et il concernait à la fois les hommes et les femmes. Pour être honnête, il fallait respecter des normes et avoir des valeurs qui étaient communes aux deux sexes. Cependant, outre les valeurs de l'honnête homme, tels que la modestie, l'honneur, la générosité, la charité, la sincérité, l'honnête femme devait avoir aussi d'autres valeurs et respecter des normes plus rigides. Les *Avis* témoignent cet aspect de la société, en effet, en les comparant, nous nous sommes rendu compte que la règle de bienséance qu'il fallait respecter pour être une honnête femme était beaucoup plus stricte que celle pour être un honnête homme, et aussi les aspirations des hommes et des femmes étaient très différentes, parfois opposées. Maintenant, nous allons comparer les deux *Avis* afin de mettre en évidence les affinités et les divergences entre les conseils que Madame de Lambert donne respectivement à son fils Henri-François et à sa fille Monique-Thérèse avant qu'ils entrent dans la société. Nous nous pencherons de près sur le statut inégal des femmes par rapport aux hommes au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui est sans doute la cause de cette disparité. Pour une meilleure compréhension de la condition des femmes dans cette période historique nous nous sommes notamment inspirés du travail de Karen Offen, *The woman question in France, 1400-1870*<sup>122</sup>, qui nous a permis de comprendre la raison des conseils que Madame de Lambert donne à sa fille.

L'analyse comparative que nous avons menée entre les *Avis d'une mère à son fils* et les *Avis d'une mère à sa fille* a mis en évidence des points en commun. Certains de conseils que Madame de Lambert donne à ses enfants sont les mêmes, à savoir, ceux qui concernent la conduite et les valeurs qu'il faut avoir pour être considérés honnêtes. En ce qui concerne les valeurs, la mère recommande à ses enfants d'être toujours modestes et de ne pas avoir une trop haute considération d'eux-mêmes, car la vanité est un vice à éviter. En effet, il faut mettre de côté son amour-propre, qui est un sentiment qui va contre l'honnêteté, et il faut se concentrer sur l'amour pour les autres, cela ne signifie pas qu'on doit arrêter de s'aimer, il serait impossible, mais qu'on doit exploiter notre amour-propre pour aimer et aider les autres. Il faut aider les autres de façon désintéressée, être généreux sans prétendre une récompense, donc il ne faut pas être avare mais savoir bien utiliser son argent pour aider ceux qui ont besoin. L'envie est un autre sentiment qui éloigne de l'honnêteté, il ne faut jamais être envieux des autres, il faut plutôt être heureux de ce que l'on possède. Il faut devenir des honnêtes gens en exploitant ses propres qualités, et non par la discrimination des défauts des autres. En effet, le vrai bonheur ne dépend pas des autres, mais seulement de nous-mêmes, de notre cœur et de notre âme : nous pouvons être heureux seulement si notre esprit est en paix. Pour rejoindre la paix intérieure, il est nécessaire de prendre le temps de réfléchir sur soi-même en solitude : nous pouvons être à l'aise

---

<sup>122</sup> OFFEN, Karen, *The woman question in France, 1400-1870*, Cambridge: Cambridge University Press, 2017.

avec les autres seulement si nous sommes à l'aise avec nous-mêmes, et nous comprendrons l'importance de l'amitié seulement après avoir compris celle de la solitude. En outre, il faut toujours être sincère dans n'importe quelle situation, car le mensonge s'oppose aux principes de l'honnêteté. La vengeance s'oppose également à l'honnêteté, il ne faut jamais se venger : la patience est la meilleure arme que nous avons. Pour être honnêtes, nous avons un bon allié en la religion, dont il faut suivre les règles. La culture est un autre bon allié des honnêtes gens, et en particulier l'étude de l'histoire. Dans la société mondaine, avoir une bonne réputation est fondamentale à la fois pour les hommes et pour les femmes, et elle dépend du jugement que les autres donnent de nous ; il faut beaucoup de temps pour bâtir sa réputation et gagner l'estime de la société, toutefois, la réputation peut être détruite en un rien de temps. Comme notre réputation dépend du jugement des autres membres de la société, à notre tour, nous sommes responsables de bâtir leur réputation. Donc Madame de Lambert conseil à ses enfants de juger les autres le moins possible, car ceux qui ne jugent pas, ne seront pas jugés. En outre, elle souligne l'importance de juger en connaissance de cause et de ne pas se fier aux apparences. En ce sens, la politesse doit dominer les rapports entre les personnes, hommes et femmes, car elle permet de trouver le juste équilibre entre soi-même et les autres, entre son amour-propre, l'envie de plaire et l'amour ou l'amitié qu'on ressent pour les autres.

Une valeur très importante pour la réputation, c'est l'honneur, car il est le sentiment qui régit la vie, et qu'on risque de perdre si on ne respecte pas les principes de l'honnêteté. Par exemple, si on s'abandonne au plaisir et au désir, il faut fuir la volupté qui est une passion très dangereuse. Toutefois, il est plus probable qu'une femme perde son honneur car il ne dépend pas seulement de sa conduite mais aussi de la conduite que les hommes ont avec elle, donc l'honnête homme doit toujours être attentif à ne pas déshonorer une femme, sinon il sera déshonoré à son tour. En outre, les honnêtes gens doivent être capables de gérer la relation avec leurs supérieurs, leurs égaux et leurs inférieurs de façon que personne ne soit mal à l'aise. Elle souligne l'importance de ne pas traiter ceux qui ont un rang plus bas comme s'ils étaient inférieurs. Madame de Lambert donne le même conseil à son fils et à sa fille, mais avec des exemples différents. L'exemple qu'elle donne à son fils concerne le domaine militaire, elle lui dit qu'un général ne doit jamais mettre mal à la l'aise et maltraiter ses soldats. Elle explique le même concept à sa fille mais en lui donnant un exemple qui concerne le domaine domestique, où la maîtresse de maison n'a pas le droit de maltraiter ses domestiques, pour les mêmes raisons que nous venons d'expliquer.

Nous venons d'analyser la règle de bienséance qu'il fallait respecter pour être des honnêtes gens dans la société du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cependant, les principes que nous venons d'illustrer n'étaient pas suffisants et il y en avait d'autres qui différaient de manière considérable entre les deux sexes. En particulier, nous avons remarqué que les règles de bienséance qu'il fallait respecter pour être une

honnête femme étaient beaucoup plus strictes que celles pour être un honnête homme. Cette divergence, qui ressort des *Avis d'une mère à sa fille*, peut être attribuée à la condition de la femme du XVIII<sup>e</sup>. Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, en France, les femmes avaient commencé à avoir un rôle dans la société, grâce aux salons, et à la Cour, grâce à l'influence qu'elles exerçaient sur le souverain, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle. Cependant, mêmes si elles avaient acquis une position dans la société, l'égalité entre hommes et femmes était encore bien loin, comme les conseils de Madame de Lambert à sa fille nous témoignent. Karen Offen a traité la condition de la femme, « *woman question* »<sup>123</sup>, en France, en la définissant comme un déséquilibre sociopolitique entre les deux sexes. Ce déséquilibre plonge ses racines dans une querelle hors du temps entre les hommes et les femmes, et dont l'objet du désir était le pouvoir. Les hommes ont toujours lutté pour ne pas le partager avec les femmes, vu que, pour eux, le partage aurait signifié une perte. Paradoxalement, quand les hommes se sont rendu compte, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, que les femmes commençaient à avoir une grande influence dans la société mondaine et dans la Cour, ils les ont exclues encore plus du pouvoir car ils ont compris leur potentiel et ils ont craint de perdre le pouvoir.

À la lumière de ces considérations, nous allons comparer encore une fois les deux Avis afin de comprendre en quoi la règle de bienséance de l'honnête femme diffère de celle de l'honnête homme.

Madame de Lambert commence les deux Avis en soulignant l'importance de l'éducation mais sur un ton différent. Dans les *Avis d'une mère à son fils*, elle remarque que les hommes reçoivent une bonne éducation dès l'enfance, mais qu'elle n'est jamais suffisante : « *Quelques soins que l'on prenne de l'éducation des enfants, elle est toujours très imparfaite* »<sup>124</sup>. En revanche, dans les *Avis d'une mère à sa fille*, elle remarque que les femmes ne reçoivent aucune éducation et que personne ne s'occupe d'elles :

On dans tous les temps négligé l'éducation des filles ; l'on n'a d'attention que pour les hommes ; et comme si les femmes étaient une espèce à part, on les abandonne à elles-mêmes sans secours [...] dès l'enfance on les abandonne elles-mêmes à des gouvernantes, qui, étant prises ordinairement du peuple, leur inspirent des sentiments bas [...] Rien n'est donc si mal entendu que l'éducation qu'on donne aux jeunes personnes : on les destine à plaire ; on ne leur donne des leçons que pour les agréments ; on fortifie leur amour-propre ; on les livre à la mollesse, au monde et aux fausses opinions ; on ne leur donne jamais des leçons de vertu ni de force. Il y a une injustice, ou plutôt une folie, à croire qu'une pareille éducation ne tourne pas contre elles<sup>125</sup>.

L'éducation des femmes était une thématique centrale dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet, on avait commencé à s'interroger sur la cause de la condition d'infériorité des femmes et on était arrivé à la conclusion que la femme n'était pas inférieure par nature, comme l'on tendait à croire, mais elle

---

<sup>123</sup> *Ivi*, p. 1.

<sup>124</sup> LAMBERT, Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, *Avis d'une mère à son fils*, dans Madame de LAMBERT : *Œuvres*. Texte établi et présenté par Robert Grandroute, cit., p. 43.

<sup>125</sup> LAMBERT, Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, *Avis d'une mère à sa fille*, dans Madame de LAMBERT : *Œuvres*. Texte établi et présenté par Robert Grandroute, cit., p. 95.

avait moins de connaissances par rapport à l'homme tout simplement parce qu'elle n'avait pas reçu sa même éducation : « *constantly attributes to nature what we have obviously acquired from education and institutions* »<sup>126</sup>. Ceci devint un sujet très cher pour les écrivains des Lumières, dont nous rappelons que Madame de Lambert fut un précurseur. Quelques années plus tard, aussi Madame de Staël prit à cœur ce thème, en soulignant que l'éducation de femmes est fondamentale afin qu'elles aient un rôle dans la société. Elle comprit aussi que les rôles de genre étaient une construction sociale qui ne pouvait absolument pas être attribuée à la nature : « *nature had to be shaped, to make it acceptable to culture* »<sup>127</sup>.

En outre, Madame de Lambert montre sa préoccupation pour les enfants, qui sont éduqués par des mères qui n'ont pas eu une instruction, et elle écrit : « *l'éducation des enfants leur est confiée dans la première jeunesse, temps où les impressions se font plus vives et plus profondes. Que veut-on qu'elles leur inspirent [...] ?* »<sup>128</sup>. Quand elle exprime ce concept, elle se réfère sans doute au modèle de la « *mère éducatrice* »<sup>129</sup>, qui s'était répandu en France à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, selon lequel la mère est une figure à respecter car elle donne la vie et elle a le devoir d'éduquer son enfant. Cependant, Madame de Lambert ne voit pas la mère comme une source de connaissance à laquelle l'enfant est exposé, mais plutôt comme une source d'ignorance. Pour conséquent, la seule solution pour résoudre ce problème était celle de commencer à éduquer les femmes, de façon qu'elles puissent avoir un rôle dans la société et transmettre leurs connaissances à leurs enfants. Au XVIII<sup>e</sup> l'éducation des femmes devint le sujet de plusieurs traités d'éducation dans toute l'Europe, on insistait sur l'importance de l'éducation des femmes qui devait être au même niveau que celle des hommes, égale en tout. En effet, la différence d'éducation entre les deux sexes avait conduit à un déséquilibre, qui était la cause de l'inégalité des sexes. En outre, l'un des sujets les plus traités concernait l'étude du latin, selon certains auteurs les femmes devaient l'étudier, selon d'autres auteurs elles ne devaient pas l'étudier. Dans les *Avis d'une mère à sa fille*, Madame de Lambert se prononce en faveur de l'étude du latin : « *je ne m'opposerais pas à l'inclination que l'on pourrait avoir pour le latin ; c'est la langue de l'Eglise ; elle vous ouvre la porte à toutes les sciences ; elle vous met en société avec ce qu'il y a de meilleur dans tous les siècles* »<sup>130</sup>. En revanche, elle s'oppose à l'étude de l'italien et elle met en garde sa fille de la lecture des romans, qui pourrait mettre en danger son honnêteté en éveillant son imagination et elle pourrait perdre sa pudeur en conséquence. Nous avons remarqué que Madame de Lambert ne donne pas de conseils de ce type à son fils, elle ne le met pas en garde sur les inconvénients

---

<sup>126</sup> OFFEN, Karen, *The woman question in France, 1400-1870*, cit., p. 40.

<sup>127</sup> *Ibidem*.

<sup>128</sup> LAMBERT, Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, *Avis d'une mère à sa fille*, dans Madame de LAMBERT : *Œuvres*. Texte établi et présenté par Robert Grandroute, cit., p. 95.

<sup>129</sup> OFFEN, Karen, *The woman question in France, 1400-1870*, cit., p. 43.

<sup>130</sup> LAMBERT, Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, *Avis d'une mère à sa fille*, dans Madame de LAMBERT : *Œuvres*. Texte établi et présenté par Robert Grandroute, cit., p. 111.

des lectures et sur la perte de la pudeur, ce qui prouve que la pudeur était une vertu des femmes et qu'elles devaient prêter plus d'attention à la règle de bienséance par rapport aux hommes.

La prise de conscience de l'importance d'instruire les femmes alla de pair avec leur influence croissante dans la vie de société. Les hommes et les femmes n'avaient pas le même rôle dans la société et ils en étaient conscients, en effet : « *Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs* »<sup>131</sup>, en d'autres mots, les hommes avaient le pouvoir et les femmes s'occupaient de la morale. De plus, à partir de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, le débat vieux de plusieurs siècles autour des capacités des cerveaux de l'homme et de la femme s'intensifia. L'objet d'étude était le cerveau des femmes et l'objectif était celui de comprendre si hommes et femmes peuvent être considérés comme étant égaux. On étudiait les actions de la vie quotidienne des femmes mais aussi leur façon de s'exprimer et leur approche avec l'instruction. Les études menèrent à un conflit entre des points de vue opposés, qui ne pouvaient être conciliés qu'en acceptant que, même si les cerveaux des hommes et des femmes présentent des différences, cela n'impliquait pas que les femmes devaient être traitées comme des êtres inférieurs et qu'elles devaient être soumises aux hommes.

Dans cette même période, on commençait à reconnaître l'importance du rôle de la femme dans la société et à la considérer sur la base de sa culture et de ses mérites, non plus sur la base de sa nature et donc de son sexe, les femmes étaient vues « *as the bridge between nature and culture* »<sup>132</sup>. Toutefois, leur nature continuait à être importante, en particulier, leur aspect physique. En effet, dans les *Avis d'une mère à sa fille*, Madame de Lambert admet l'importance de la beauté, car elle attire l'attention des autres : d'abord on est attiré par la beauté d'une femme, et ensuite on recherche son mérite au-delà de l'apparence. Mais, selon Madame de Lambert, la beauté doit toujours être accompagnée du mérite car l'honneur d'une femme se fonde sur le mérite et pas sur la beauté. L'idée que le pouvoir des femmes puisse être associée à l'union de la beauté et du mérite c'était une idée répandue du temps de Madame de Lambert, en effet, on pensait que le point de départ de la capacité des femmes d'influencer les autres était leur beauté et leur sensualité, et seulement après, la femme pouvait faire preuve de son mérite et de ses capacités. Dans son ouvrage, Karen Offen a mis en évidence l'importance du caractère des femmes dans leur tentative d'accéder au pouvoir, qu'elle a défini « *emotional intelligence* » ou « *instinctive intelligence* »<sup>133</sup>, mais au même temps « *rational intelligence* »<sup>134</sup>. Cette combinaison de beauté et d'intelligence représentait une source d'insécurité pour les hommes dont le pouvoir absolu était mis en danger par les femmes. En ce qui concerne, les *Avis d'une mère à son fils*, Madame de Lambert ne donne pas aucune importance à la beauté, mais elle souligne l'importance du mérite et du respect des valeurs de l'honnêteté.

---

<sup>131</sup> OFFEN, Karen, *The woman question in France, 1400-1870*, cit., p. 23.

<sup>132</sup> *Ibidem*.

<sup>133</sup> *Ivi*, p. 33.

<sup>134</sup> *Ivi*, p. 34.

Dans les deux Avis, Madame de Lambert met en garde ses enfants de l'avarice et elle leur suggère d'utiliser l'argent pour aider les personnes dans le besoin. Toutefois, elle suggère à sa fille de ne pas gaspiller son argent car l'argent est une source de sécurité pour les femmes, et quand elles n'ont plus d'argent elles sont ruinées et elles risquent aussi d'être déshonorées : « *soyez retenue sur la dépense : si vous n'y apportez de la modération, vous verrez bientôt le désordre dans vos affaires ; dès que vous n'avez plus d'économie, vous ne pouvez répondre de rien. Le faste entraîne la ruine ; la ruine est presque toujours suivie de la corruption des mœurs* »<sup>135</sup>.

La religion est une thématique commune aux deux avis, mais elle traitée de façon différente. Dans les *Avis d'une mère à son fils*, la religion est conçue comme un ensemble de normes à respecter pour être un honnête homme. Le respect de ces normes ne dépend pas de la foi, il faut les respecter car elles nous permettent d'être vertueux. En revanche, dans les *Avis d'une mère à sa fille*, la religion a un rôle plus important, elle est conçue comme une guide qui nous aide dans les moments difficiles de la vie. La religion est strictement liée à la conduite morale que la femme doit avoir.

En ce qui concerne la conduite morale, la femme doit respecter des normes plus strictes par rapport à l'homme. En effet, Madame de Lambert met en garde sa fille sur les passions, en particulier l'amour, car elles peuvent faire perdre la raison et l'honneur d'une manière irréparable. En revanche, elle ne met pas en garde son fils sur ce sujet, elle lui dit seulement de ne jamais déshonorer une femme. Évidemment, la mère ne ressent pas le besoin d'alerter son fils sur les passions, ce qui prouve que la femme était conçue comme un sujet plus faible, et donc à risque, et qu'elle seule devait s'occuper de préserver son honneur, qui était plus fragile que celui de l'homme ; en d'autres mots, la femme doit respecter une règle de bienséance plus stricte que celle des hommes.

Un autre aspect qu'il faut mettre en évidence concerne la participation à la vie de société. L'homme doit être capable de vivre sa quotidienneté dans la société. En revanche, la femme doit fuir le monde car il est le lieu du vice et des passions : « *Fuyez le grand monde, il n'y a point de sûreté* »<sup>136</sup>. La mère conseille à sa fille de ne pas participer trop souvent aux événements mondains puisqu'il serait un signe de manque de dignité, et aussi parce qu'elle mettrait en danger son pudeur et sa réputation : « *Soyez retenue sur les spectacles. Il n'y a point de dignité à se montrer toujours ; il est, de plus, difficile que l'exacte pudeur se conserve avec l'extrême dissipation : ce n'est pas connaître ses intérêts* »<sup>137</sup>. Madame de Lambert souligne à plusieurs reprises l'importance de la réputation, qui dépend toujours du jugement des autres. Cependant, les aspects qui contribuent à une bonne, ou à une mauvaise, réputation sont différents pour les hommes et pour les femmes. La réputation de l'homme dépend de sa gloire et de son humeur. En particulier, la gloire du fils de Madame de Lambert est celle

---

<sup>135</sup> LAMBERT, Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, *Avis d'une mère à sa fille*, dans Madame de LAMBERT : *Œuvres*. Texte établi et présenté par Robert Grandroute, cit., p. 107.

<sup>136</sup> *Ivi*, p. 117.

<sup>137</sup> *Ivi*, p. 105.

« *qui suit la valeur* » et qu'il a obtenu grâce à sa carrière militaire : « *C'est la gloire des héros, elle est la plus brillante ; les véritables marques d'honneur y sont attachées* »<sup>138</sup>. Madame de Lambert fait l'éloge de la gloire et de la carrière de son fils. L'humeur est également importante, « *L'humeur est la disposition avec laquelle l'âme reçoit l'impression des objets* », « *les humeurs sombres et chagrines [...] déplaisent* », alors que « *les humeurs douces* »<sup>139</sup>plaisent. L'honnête homme doit toujours travailler sur lui-même pour s'améliorer. En ce qui concerne la réputation de la femme, elle est déterminée par le respect de la règle de bienséance et des valeurs de l'honnêteté, donc par son mérite, mais la femme doit aussi être capable de profiter de son « *charme séduisante* » lorsqu'elle est jeune : « *Pendant que vous êtes jeunes, formez votre réputation, augmentez votre crédit, arrangez vos affaires ; dans un autre âge vous auriez plus de peine* »<sup>140</sup>. En somme, l'homme doit s'occuper de d'accroître sa gloire et de faire carrière, alors que la femme doit respecter les bienséances et ne pas faire parler d'elle, car si on parle d'une femme cela signifie qu'elle a enfreint la règle de bienséance. De plus, la femme doit parler peu parce que les personnes qui parlent peu sont dignes de confiance : « *La principale prudence consiste à parler peu, et à se défier plus de soi-même que des autres* »<sup>141</sup>.

Pour avoir une bonne réputation, on peut aussi s'inspirer de certains modèles. Madame de Lambert propose des modèles différents à ses enfants : son fils devait s'inspirer de ses parents paternels, en particulier de son père et de son grand-père, qui était un général de guerre. Au contraire, elle suggère à sa fille de s'inspirer de modèles de l'Antiquité, car ceux de la Modernité ont trop de défauts et on risque de se tromper en les imitant.

En conclusion, les Avis reflètent la vision du monde du XVIII<sup>e</sup> siècle en mettant en évidence l'importance de la règle de bienséance que les enfants de l'autrice sont invités à suivre. En outre, il ressort de la comparaison des deux Avis que les règles à respecter pour être considérés des honnêtes gens n'étaient pas les mêmes pour les deux sexes. En effet, les normes que les femmes devaient respecter étaient plus strictes par rapport à celles des hommes, et pour les femmes il était plus difficile de ne pas être déshonorées. La raison de cette disparité est à rechercher dans l'inégalité de sexes, donc à la perception des femmes comme êtres inférieurs. Au XVIII<sup>e</sup> siècle cette question causait encore beaucoup de problèmes mais on était en train de faire de progrès pour la résoudre, et les femmes étaient en train de commencer à avoir un rôle et une influence dans la société.

---

<sup>138</sup> LAMBERT, Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, *Avis d'une mère à son fils*, dans Madame de LAMBERT : *Œuvres*. Texte établi et présenté par Robert Grandroute, cit., p. 44.

<sup>139</sup> *Ivi*, p. 59.

<sup>140</sup> LAMBERT, Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, *Avis d'une mère à sa fille*, dans Madame de LAMBERT : *Œuvres*. Texte établi et présenté par Robert Grandroute, cit., p. 108.

<sup>141</sup> *Ivi*, p. 132.

### 3.4 *Réflexions nouvelles sur les femmes*

Madame de Lambert s'occupa de la condition de la femme aussi dans d'autres traités, outre les *Avis d'une mère à sa fille* que nous venons d'analyser, en particulier, dans les *Réflexions nouvelles sur les femmes* qui parurent anonymes en 1727, à Paris. On avait identifié en Madame de Lambert l'auteur de ce traité mais elle continuait à ne pas vouloir imprimer ses œuvres, en effet, dans une lettre elle écrivit : « *Depuis longtemps j'ai fait l'impossible pour n'être pas imprimée* »<sup>142</sup>. Cependant, ses manuscrits passaient d'une main à l'autre jusqu'à arriver dans les maisons d'édition, mais les premières publications n'étaient pas fidèles à l'original et elles présentaient beaucoup d'erreurs. Les *Réflexions* posent un problème de datation, selon les chercheurs elles ont été écrites au moins trois ans avant leur première publication. Quand elles parurent, elles connurent un succès immédiat.

Le sujet des *Réflexions* est, une fois de plus, la condition de la femme et, en particulier, le débat entre ceux qui la considéraient « *objet de simples agréments physiques (« femme spectacle »)* » et ceux qui la voyaient comme « *susceptible d'allier l'innocence et le plaisir et de satisfaire aux forces de la sensibilité comme aux exigences de la raison* »<sup>143</sup>. Ce débat avait lieu aussi dans le salon de Madame de Lambert, qui se rangeait toujours du côté des femmes. En effet, les *Réflexions* sont considérées comme l'œuvre la plus personnelle de la marquise et elles constituent un « *acte de vengeance* » au service du sexe féminin, comme elle-même écrivit dans une lettre « *Il y a longtemps que je dois une vengeance à notre sexe contre vous autres savants* »<sup>144</sup>. Afin de mieux comprendre cet ouvrage et les raisons qui ont motivé les affirmations de l'auteur nous sommes notamment inspirés de l'essai critique de Katharine J. Hamerton, *A feminist voice in the enlightenment salon : Madame de Lambert on taste, sensibility, and the feminine mind*<sup>145</sup>. Grâce à cet essai, nous avons eu la possibilité de connaître l'orientation philosophique de Madame de Lambert, qui est essentiel pour comprendre ce traité.

Madame de Lambert a été capable de donner vie à une nouvelle forme de pensée, en combinant les principes de la philosophie cartésienne et ceux de l'honnêteté, dans le but d'améliorer la condition de la femme dans la vie de société. En outre, elle a lutté pour l'égalité des sexes et pour améliorer la condition de la femme en combinant les règles de l'honnêteté et la sensibilité psychologique. Nous avons la preuve de l'orientation cartésienne de Madame de Lambert aussi dans les *Avis d'une mère à sa fille*, où elle conseillait à sa fille d'étudier la philosophie nouvelle, en se référant à celle cartésienne. En effet, elle était une femme cartésienne et une dame malebranchiste. Nicolas Malebranche était un disciple de la philosophie de Descartes, un membre honoraire de l'Académie des sciences et un prêtre

---

<sup>142</sup> Madame de LAMBERT : *Œuvres*. Texte établi et présenté par ROBERT GRANDEROUTE, cit., p. 205.

<sup>143</sup> *Ivi*, p. 210.

<sup>144</sup> *Ivi*, p. 211.

<sup>145</sup> HAMERTON, Katharine J., *A feminist voice in the enlightenment salon: Madame de Lambert on taste, sensibility, and the feminine mind*, *Modern Intellectual History* 7, n°2, août 2010.

oratorien. L'intérêt pour Descartes, et donc pour Malebranche, était très répandu à l'époque de Madame de Lambert car Descartes s'était occupé d'expliquer les premiers principes concernant la morale et il avait été capable d'adapter la philosophie aux exigences de son époque. En outre, dans les salons parisiens, y compris celui de la marquise, on se confrontait sur la pensée de Malebranche, et les habitués se divisaient entre ceux qui étaient d'accord avec lui et qui ne l'étaient pas du tout.

En ce qui concerne Malebranche, Madame de Lambert partageait certaines de ses valeurs, mais elle reniait totalement l'opinion misogyne qu'il avait des femmes. Tout en reconnaissant l'influence des femmes dans les salons et dans la société mondaine, il pensait qu'elles étaient cognitivement inférieures. En effet, l'une des raisons pour lesquelles Madame de Lambert décida d'écrire ses *Réflexions nouvelles sur les femmes* était celle de contredire Malebranche, mais aussi celle de répondre à ceux qui l'avaient accusée d'être d'accord avec la pensée de Malebranche. Donc, elle écrivit les *Réflexions* aussi pour donner son point de vue sur cette question.

En outre, les *Réflexions nouvelles sur les femmes* reprennent certains des contenus que l'auteur avait déjà traité dans les *Avis d'une mère à sa fille*. Cependant, les *Avis* étaient un ensemble de conseils donnés à sa fille pour l'aider à devenir une honnête femme, et il y avait des références à l'inégalité des sexes, en revanche, dans les *Réflexions*, Madame de Lambert dénonce ouvertement la condition d'inégalité de la femme. Dès le début, elle dénonce l'injustice de cette disparité : « *Les hommes, par la force plutôt que par le droit naturel, ont usurpé l'autorité sur les femmes : elles ne rentrent dans leur domination que par la beauté et par la vertu* »<sup>146</sup>. En réponse à cette situation, les femmes doivent être capables de gagner une place dans la société en combinant la beauté et la vertu, qui se complètent car la beauté est passagère alors que la vertu doit nous accompagner jusqu'à la fin de nos jours. On récolte les fruits d'une jeunesse fondée sur une conduite vertueuse dans la vieillesse : « *Il ne faut pas qu'elles espèrent allier une jeunesse voluptueuse et une vieillesse honorable* »<sup>147</sup>. Cependant, la femme doit aussi être capable d'exploiter les avantages de la beauté, tout en respectant la valeur de la pudeur. Dans les *Réflexions*, l'importance que l'auteur donne à la pudeur est mineure par rapport à celle qu'elle lui donnait dans les *Avis*. Des deux avis, elle reprend aussi l'importance de la solitude pour réfléchir sur sa propre âme, et des « *bonnes lectures* »<sup>148</sup> qui fournissent des exemples de bonne conduite.

Dans les *Réflexions*, Madame de Lambert dénonce la tyrannie de l'homme, qui ne permet pas aux femmes d'être libres et qui ne reconnaît pas leur intelligence : « *Quelle est la tyrannie des hommes ! Ils veulent que nous ne fassions aucun usage de notre esprit ni de nos sentiments. Ne doit-il pas leur suffire de régler tout le mouvement de notre cœur, sans se saisir encore de notre*

---

<sup>146</sup> LAMBERT, Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, *Réflexions nouvelles sur les femmes*, dans Madame de LAMBERT : *Œuvres*. Texte établi et présenté par Robert Grandroute, cit., p. 215.

<sup>147</sup> *Ivi*, p. 216.

<sup>148</sup> *Ivi*, p. 217.

*intelligence ?* »<sup>149</sup>. Outre l'intelligence et les sentiments, la marquise considère l'imagination comme un trait dominant des femmes, qui leur permet de vivre leurs passions, et elle en fait un éloge « *L'imagination est la source et la gardienne de nos plaisirs. Ce n'est qu'à elle qu'on doit l'agréable illusion des passions [...] toute l'âme est en elle, et dès qu'elle se refroidit, tous les charmes de la vie disparaissent* »<sup>150</sup>, ce qui contraste avec ce qu'elle avait écrit dans les *Avis d'une mère à sa fille*, où elle mettait en garde sa fille des dangers de l'imagination et des passions. À notre avis, cette incohérence s'explique par le fait que la marquise considérait sans doute l'imagination comme une épée à double tranchant, avec laquelle il convient d'être prudent car elle peut déshonorer la femme si on n'en fait pas un bon usage, il faut donc être capable d'en exploiter le potentiel sans mettre en danger son honneur.

De plus, elle éloge le goût que les femmes ont pour juger ce qui est beau. C'est grâce au goût que les femmes ont développé leur pensée critique et elles sont devenues les guides de la vie mondaine dans les salons. Elle essaye de donner une définition du goût, elle explique que :

[Le goût] vient de la disposition des organes et du rapport qui se trouve entre eux et les objets [...] La justesse de goût juge ce qui s'appelle agrément, sentiment, bienséance, délicatesse, ou fleur d'esprit [...] qui fait sentir dans chaque chose la mesure qu'il faut garder. Mais, comme on ne peut donner de règle assurée, on ne peut convaincre ceux qui y font des fautes. Dès que leur sentiment ne les avertit pas, vous ne pouvez les instruire. De plus, le goût a pour objet des choses si délicates, si imperceptibles, qu'il échappe aux règles. C'est la nature qui le donne ; il ne s'acquiert pas<sup>151</sup>.

Elle avait déjà souligné l'importance du goût pour rejoindre le bonheur aussi dans les *Avis d'une mère à sa fille*, où elle écrivait : « *Il faut donc ménager ses goûts ; nous ne tenons à la vie que par eux : c'est l'innocence qui les conserve ; c'est le dérèglement qui les corrompt* »<sup>152</sup>. Elle dédia aussi un traité au goût, les *Réflexions sur le goût*, publié à partir de 1747, qui n'est en réalité qu'une « *Répétition partielle d'un des paragraphes des Réflexions nouvelles sur les femmes* »<sup>153</sup> et qui souligne encore une fois l'importance du goût dans la vie de société.

L'éloge du goût a été vu par la critique comme une réponse à la pensée misogyne de Malebranche. En effet, l'imagination, le goût et la sensibilité des femmes sont, selon la marquise, les caractéristiques qui ont permis aux femmes de gagner une place importante dans la vie de société et d'influencer les hommes. C'est au sentiment et à l'imagination que les femmes doivent leur supériorité cognitive, communicative et du goût. Cependant, ces caractéristiques ne sont pas suffisantes et elles doivent être accompagnées d'une bonne éducation. Ces mêmes caractéristiques avaient été reniées par Malebranche, qui considérait les femmes comme des êtres inférieurs et moins intelligents que les

---

<sup>149</sup> *Ibidem*.

<sup>150</sup> *Ivi*, p. 219.

<sup>151</sup> *Ivi*, p. 220.

<sup>152</sup> LAMBERT, Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, *Avis d'une mère à sa fille*, dans Madame de LAMBERT : *Œuvres*. Texte établi et présenté par Robert Grandroute, cit., p. 106.

<sup>153</sup> Madame de LAMBERT : *Œuvres*. Texte établi et présenté par Robert Grandroute, cit., p. 211.

hommes. En revanche, pour la marquise la sensibilité était même plus importante que la raison, en effet, dans une lettre, elle modifia le cogito des Descartes selon sa conviction : « *I am, however, a sensitive being. I feel, therefore I am there you have the demonstration of my existence* »<sup>154</sup>. Selon la marquise, il est plus facile et plus rapide d'arriver à la vérité à travers la sensibilité qu'à travers la raison. En effet, les femmes prennent leurs décisions à travers les sentiments plutôt qu'à travers la raison et la réflexion, mais cela ne signifie pas qu'elles ne sont pas capables de décider. Cette pensée contraste avec celle de Malebranche, selon lui les sentiments et l'imagination distraient les femmes au point de leur empêcher de prendre des décisions. Donc, il ne considérait pas les femmes comme des êtres raisonnables. Madame de Lambert contredit la pensée de Malebranche avec les mots qui suivent :

Ceux qui attaquent les femmes ont prétendu que l'action de l'esprit, qui consiste à considérer un objet, était bien moins parfaite dans les femmes, parce que le sentiment qui les domine les distraits et les entraîne [...] mais chez les femmes les idées s'offrent d'elles-mêmes, et s'arrangent plutôt par sentiment que par réflexion [...] Je ne crois donc pas que les sentiments nuise à l'entendement : il fournit de nouveaux esprits, qui illuminent de manière que les idées se présentent plus vives, plus nettes et plus démêlées [...] La persuasion du cœur est au-dessus de celle de l'esprit [...] c'est à notre imagination et à notre cœur que la nature a remis la conduite de nos actions et de ses mouvements [...] La sensibilité est une disposition de l'âme qu'il est avantageux de trouver dans les autres. Vous ne pouvez avoir ni humanité ni générosité sans sensibilité<sup>155</sup>.

À propos de la sensibilité, il faut souligner qu'à partir de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, elle n'était plus considérée comme une caractéristique des femmes, mais elle avait commencé à être considérée une valeur indispensable pour les honnêtes gens, hommes et femmes, sans laquelle on ne pouvait pas prendre part à la vie de société, car il s'agit d'un sentiment pur et vertueux et qui guide les personnes à aider les autres de façon désintéressée.

En somme, Madame de Lambert écrit les *Réflexions nouvelles sur les femmes* pour défendre les femmes des accusations d'infériorité, en particulier de celles de Malebranche, qui ont été le point de départ pour exposer sa pensée et pour faire l'éloge des femmes. Avec ses raisonnements, elle démontra que leur âme se fonde sur la sensibilité, sur l'imagination et sur le goût. Les femmes sont gouvernées par le cœur et par la sensibilité, grâce auxquels elles prennent leurs décisions, sans rester prisonnières de la raison et sans trop d'efforts. Madame de Lambert a été capable de répondre aux accusations de Malebranche en démontrant que les femmes ne sont pas inférieures, au contraire, elles ont des qualités que les hommes ne possèdent pas.

---

<sup>154</sup> HAMERTON, Katharine J., *A feminist voice in the enlightenment salon: Madame de Lambert on taste, sensibility, and the feminine mind*, cit., p. 226.

<sup>155</sup> LAMBERT, Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, *Réflexions nouvelles sur les femmes*, dans Madame de LAMBERT : *Œuvres*. Texte établi et présenté par Robert Grandroute, cit., p. 221.

### 3.5 Conclusions : l'œuvre de Madame de Lambert, miroir d'une période de transition

L'œuvre de Madame de Lambert se place dans la période de transition entre le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle et elle est le miroir de la nouvelle vision du monde qui était en train de se former au début du nouveau siècle. Les valeurs de l'honnêteté, de la politesse, de la bienséance, de la générosité et de la modestie étaient restées inchangées par rapport au siècle précédent, toutefois, la vision du monde avait changé. L'introspection acquit une valeur considérable car on commençait à chercher le bonheur et la sérénité en soi, et non au dehors, on pouvait atteindre la paix intérieure seulement en réfléchissant sur soi-même dans la solitude. En outre, la réputation acquit une importance croissante du moment que la conduite de chacun des membres de la société devait toujours être approuvée par le jugement des autres ; toutefois, paraître des honnêtes gens ne suffisait pas, il fallait l'être vraiment. Outre ces valeurs, aussi celles des Lumières, dont la marquise a été un précurseur, commencèrent à jouer un rôle important.

Madame de Lambert nous donne l'exemple parfait de l'importance de ces valeurs dans la société mondaine du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les thèmes que nous retrouvons dans ses œuvres étaient aussi les sujets de discussion dans son salon. En particulier, elle tenait beaucoup au respect de la règle de bienséance, ce qui était indispensable pour être considérée des honnêtes gens. Toutefois, cette règle n'était pas la même pour les deux sexes, l'honnête femme devait respecter des normes beaucoup plus strictes et elle devait avoir des valeurs de plus par rapport à celles de l'honnête homme, à savoir la pudeur. Cette disparité est évidente si on compare les *Avis d'une mère à son fils* avec les *Avis d'une mère à sa fille*, qui sont considérées les œuvres les plus célèbres de la marquise, mais aussi si on lit les *Réflexions nouvelles sur les femmes*. D'un côté, Madame de Lambert invite sa fille à respecter les règles de bienséance que la société impose aux femmes, de l'autre côté, elle dénonce la condition d'infériorité des femmes. La marquise devint le porte-parole des femmes et elle lutta contre l'inégalité des sexes, à la fois dans ses œuvres et dans son salon. L'inégalité des sexes était un sujet de discussion très fréquente à son époque et elle fut capable de contrer les attaques aux femmes et de répondre en faisant valoir sa pensée. Elle chercha aussi les causes et proposa de solutions pour sortir de ce problème, en particulier, elle pensait que l'éducation des femmes était fondamentale pour améliorer leur condition dans la société et pour démontrer qu'elles n'étaient pas cognitivement inférieures mais qu'elles n'avaient pas eu accès aux mêmes outils éducatifs des hommes.

En conclusion, Madame de Lambert a vécu dans une société où les femmes étaient en train de commencer à avoir un rôle, et elle a été capable de donner sa propre contribution, en combinant les valeurs types de la société mondaine, en donnant beaucoup d'importance au respect de la règle de bienséance, et en démontrant la force et l'intelligence des femmes.

## 4<sup>ème</sup> chapitre – Le Maréchal de Richelieu : transgression des bienséances et libertinage

### 4.1 Le Maréchal de Richelieu, symbole de l'esprit de société et du libertinage

#### 4.1.1 Entre libertinage et vie militaire

Le Maréchal de Richelieu est devenu le symbole du XVIII<sup>e</sup> siècle à cause de sa vie privée libertine. Au contraire de Madame de Lambert, il est entré dans l'histoire à cause de son évidente transgression des bienséances et de son libertinage. Il avait une vision du monde opposée à celle de la marquise et il en fit preuve tout au long de sa vie. Avant d'analyser son œuvre, la *Vie Privée Du Maréchal de Richelieu*, nous allons nous attarder sur la description de ce personnage, sur ses aspirations, sur ses idées, sur ses succès et ses échecs, afin de mieux comprendre sa pensée et son œuvre. Pour réaliser cet excursus, nous nous sommes inspirés surtout du travail de Benedetta Craveri, qui a préfacé et annoté la *Vie Privée Du Maréchal De Richelieu*<sup>156</sup>, c'est-à-dire l'autobiographie du maréchal que nous allons analyser ; mais nous nous sommes inspirés aussi de l'essai critique de Jeffrey Merrick, *Louis XV's Deathbed Apology*<sup>157</sup>; du travail de Marie-Laure Legay et Roger Baurly, *L'invention de la décentralisation : noblesse et pouvoirs intermédiaires en France et en Europe, XVIIe-XIXe siècle*<sup>158</sup> et du travail de Michel Figeac, *La place du gouverneur dans la ville au XVIII<sup>e</sup> siècle : l'exemple du Maréchal de Richelieu*<sup>159</sup>.

Le Maréchal de Richelieu, né Louis-François Armand du Plessis de Richelieu, duc de Fronsac naquit à Paris en 1696. Il était l'arrière-petit fils de la sœur du Cardinal de Richelieu, étant donné que son grand-père était le fils de la sœur du Cardinal. Sa famille était riche et son grand-père avait hérité les richesses de son oncle, il était fier d'être parent du Cardinal et il était conscient de jouir de la faveur royale. Cependant, il avait un complexe d'infériorité car sa famille n'avait pas autant de prestige que la noblesse, en effet « *À la Cour, trois générations de pouvoir, de richesse, d'offices et d'honneurs sont peu de chose en regard d'une noblesse qui s'enorgueillit d'être la plus ancienne d'Europe* »<sup>160</sup>. Son complexe d'infériorité fut l'une des raisons principales de son libertinage car il était convaincu qu'il devait créer lui-même son propre prestige, par tous les moyens possibles,

---

<sup>156</sup> *Vie Privée Du Maréchal De Richelieu*. Édition préfacée et annotée par Benedetta Craveri, trad. par Pietro Mondolfo, Paris : Desjonquères, 1993 (original italien de la préface : Adelphi Edizioni, 1989).

<sup>157</sup> MERRICK, Jeffrey, *Louis XV's Deathbed Apology*, *European History Quarterly* 38, no. 2, 2008.

<sup>158</sup> LEGAY, Marie-Laure, BAURLY, Roger, *L'invention de la décentralisation : noblesse et pouvoirs intermédiaires en France et en Europe, XVIIe-XIXe siècle*, Histoire et civilisations, v. 87. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2009.

<sup>159</sup> FIGEAC, Michel, *La place du gouverneur dans la ville au XVIII<sup>e</sup> siècle : l'exemple du Maréchal de Richelieu*, dans *Des hommes et des pouvoirs dans la ville : XIV<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècles*, textes réunis par PONTET, Josette, et Centre d'études des espaces urbains, Talence : Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3, 1999.

<sup>160</sup> *Vie Privée Du Maréchal De Richelieu*. Édition préfacée et annotée par Benedetta Craveri, cit., p. 10.

puisqu'« *Le cynisme et l'immoralité peuvent également devenir un élément de distinction sociale et faire fonction de titre de noblesse* »<sup>161</sup>.

Le début du libertinage de Louis-François coïncida avec son entrée à la Cour du Roi Soleil, cependant, il devint de plus en plus libertin après la mort du souverain. Il s'agissait d'une période particulière pour la société mondaine car – comme nous avons déjà expliqué dans le chapitre précédent – pendant le règne de Louis XIV la vie de société s'était presque éteinte et elle ne reprit à vivre qu'après sa mort. L'enthousiasme suscité par la renaissance de la mondanité avait donné à la vie de société une nouvelle saveur, plus piquante qu'auparavant, où on donnait la priorité à la liberté plutôt qu'au respect des bienséances. En tout cas, après cette période de ferveur, on recommença à respecter la règle de bienséance. Louis-François profita de cette période pour étaler devant l'opinion publique son libertinage, sans besoin de le dissimuler et, quand le reste de la société revint à l'ordre, il n'avait pas l'intention de respecter les bienséances : « *Aux yeux de ses contemporains, Richelieu est précisément le protagoniste par excellence de cette métamorphose des mœurs, l'auteur inégalé de cette transformation du libertinage en spectacle mondaine* »<sup>162</sup>. Il se caractérisait par « *l'insolence, l'ambition, la vanité, l'ostentation du vice [...] le désir de briller, la nécessité de plaire de l'homme du monde, l'amabilité, le brio* »<sup>163</sup>, mais aussi par le narcissisme. En effet, il donnait beaucoup d'importance à l'apparence, il s'occupait de son image dans les moindres détails, en particulier de son habillement et de son parfum, dont il abusait. Il craignait de se démoder, donc il était toujours à la recherche d'idées nouvelles dans le but de faire scandale et de ne pas tomber dans l'oubli. Grâce à ses caractéristiques, il est devenu « *le symbole de l'esprit de société de la nation* »<sup>164</sup>. Il est intéressant de remarquer qu'à cette époque, le mot « *libertin fut privé de son sens philosophique pour ne garder que celui de débauché et de dissolu* »<sup>165</sup>. S'il eut autant de fortune, il le doit en bonne partie à ses relations avec les femmes, en effet il a été défini comme « *le Don Juan privé de toute angoisse du XVIII siècle français* »<sup>166</sup> et il a été capable d'offrir à ses contemporains « *un véritable répertoire de la casuistique amoureuse* »<sup>167</sup>.

Outre les soins que Louis-François consacrait à lui-même et à ses histoires d'amour, il consacrait beaucoup de son temps aux devoirs qui lui étaient imposés par sa classe sociale. Quand il était âgé de vingt-quatre ans, à cause de sa naissance, il avait été élu membre de l'Académie française, fondée par le Cardinal Richelieu, mais cela n'a jamais été l'une de ses priorités. Son amitié avec

---

<sup>161</sup> *Ibidem.*

<sup>162</sup> *Ibidem.*

<sup>163</sup> *Ivi*, pp. 10-11.

<sup>164</sup> *Ivi*, p. 11.

<sup>165</sup> *Ivi*, p. 8.

<sup>166</sup> *Ivi*, p. 7.

<sup>167</sup> *Ivi*, p. 8.

Voltaire avait changé le sort de l'Académie, car il avait soutenu la candidature de son ami qui, à son tour, avait influencé les autres membres avec les idéals des Lumières.

En ce qui concerne sa carrière militaire, il avait démontré qu'il était digne d'être maréchal de France, grâce à ses victoires pendant les guerres, il aimait l'aventure et le risque, mais son impatience lui empêchait de se concentrer sur la stratégie. Il était aussi autoritaire et il était capable de faire respecter les ordres du souverain.

Toutefois, Louis XV préférait donner plus de confiance à la personnalité libertine de Louis-François plutôt qu'à son côté responsable et vaillant. Le souverain avait trouvé en Richelieu quelqu'un en qui il pouvait se projeter, car ils avaient les mêmes aspirations et le même caractère égoïste et cynique, même si le roi était envieux de la liberté de son ami. De plus, à la fois le souverain et le maréchal avait en commun une mauvaise conduite sexuelle, dont tout le monde était au courant et qui mettait en danger leurs réputations. Louis XV avait beaucoup de maîtresses et il était conscient de vivre dans le péché, en effet, il refusa la confession et la communion pendant de nombreuses années. Merrick a défini son règne comme un « *pattern of sexual and political disorder* »<sup>168</sup>, et Richelieu comme l'un des courtisans qui incarnaient les mêmes vices du souverain, étant donné qu'il conduisait une vie débauchée. Cependant, Richelieu fut toujours déçu par le choix du roi de ne pas lui donner de confiance à la Cour mais seulement dans ses appartements, il aurait voulu devenir ministre du Conseil en remerciement pour ses victoires militaires et pour sa foi aveugle dans la monarchie absolue, mais celui resta un rêve non réalisé, car le roi le tenait en très haute considération seulement pour sa conduite dissipée, et non pour ses valeurs.

Toutefois, il n'eut pas seulement des succès mais aussi des échecs militaires. En 1757, à cause de sa légèreté, il fut le responsable d'un désastre militaire pendant la guerre de Sept Ans. Il signa un accord de paix avec son ennemi, la Grande-Bretagne, en l'autorisant à garder ses armes. Par conséquent, les ennemis recommencèrent à combattre et ils battirent la France. Cela fut une grande défaite à la fois pour la France et pour l'honneur du maréchal.

Le prestige a toujours été sa priorité, mais il avait aussi d'autres intérêts. Il était passionné de théâtre, il pensait que la vie et l'histoire étaient strictement liées aux valeurs de la monarchie absolue et de la noblesse. En outre, selon lui, elles n'étaient qu'un théâtre où les protagonistes des spectacles changeaient mais les rôles étaient toujours les mêmes. À son avis, on obtenait un rôle grâce à la discipline et à la volonté, mais on devait être capable de le garder grâce au talent. Il avait obtenu plusieurs rôles à la Cour de Louis XV, à savoir : « *premier gentilhomme de la Chambre du Roi, favori de Louis XV, ambassadeur, maréchal de France, lieutenant général, gouverneur* »<sup>169</sup>.

---

<sup>168</sup> MERRICK, Jeffrey, *Louis XV's Deathbed Apology*, cit., p. 206.

<sup>169</sup> *Vie Privée Du Maréchal De Richelieu*. Édition préfacée et annotée par Benedetta Craveri, cit., pp. 5-6.

Il était aussi un collectionneur d'art, il était très affectionné aux œuvres qu'il avait héritées du Cardinal, mais il en avait aussi accumulé d'autres. En particulier, la plupart de livres qu'il collectionnait dans sa bibliothèque étaient des livres d'histoire, mais aussi de littérature, de jurisprudence et de théologie, en revanche, il ne possédait presque aucun ouvrage concernant les Lumières, sauf les ouvrages de Voltaire qui était son ami. La typologie de livres qu'il possédait fait preuve de son classicisme. En revanche, son classicisme s'oppose à son esprit d'ouverture et à son libertinage, qui est témoigné par son intérêt ésotérique et pour la franc-maçonnerie. Ces deux aspects de sa personnalité sont opposés et contradictoires, c'est pour cette raison que Richelieu peut être considéré comme l'un des symboles des contradictions du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Pendant la vieillesse il ne quitta pas sa passion pour la magnificence, il continua à prendre soin de son corps, même s'il souffrait des graves affections cutanées. Cependant, à la mort de Louis XV, quand Richelieu avait soixante-dix-huit ans, il eut l'impression qu'il n'y avait plus de place pour lui à la Cour, car Louis XVI et Marie-Antoinette le considéraient « *l'une des reliques les plus gênantes d'un passé discrédité que le nouveau règne s'efforce d'effacer* »<sup>170</sup>. Richelieu souffrait beaucoup à cause de cette situation et il était mal à l'aise car il ne reconnaissait plus l'État qu'il avait servi tout au long de sa vie, mais il accepta sa nouvelle condition et il ne soucia pas de gagner l'estime du nouveau souverain, il préféra rester tel qu'il était plutôt que changer sa pensée et son attitude pour plaire aux nouveaux venus. Quand on lui demanda les différences entre les règnes de Louis XIV, XV et XVI, dont il avait été témoin, il répondit : « *J'ai vu trois règnes : sous le premier il fallait nous taire, sous le second parler tout bas ; mais aujourd'hui l'on parle tout haut* »<sup>171</sup>.

#### **4.1.2 Les événements les plus importants de sa vie**

Afin de mieux comprendre la figure du Maréchal de Richelieu, nous allons retracer les principales étapes de sa vie. Louis-François Armand du Plessis de Richelieu, duc de Fronsac naquit à Paris le 13 mars 1696, il était le fils du duc de Richelieu et l'arrière-petit-fils de la sœur du célèbre Cardinal de Richelieu. Après que son père l'avait présenté à la Cour, en 1711 il épousa contre sa volonté Anne-Catherine de Noailles. Quelque mois plus tard, il fut le protagoniste d'un scandale à cause de sa supposée liaison avec la duchesse de Bourgogne, en conséquence Louis XIV, avec le soutien de son père, décida de l'emprisonner à la Bastille, où il resta jusqu'à l'année suivante. Après sa libération, il commença sa carrière militaire dans l'armée des Flandres. En 1716, il fut embastillé pour la deuxième fois à cause d'un duel, et en 1719 pour la troisième fois, ce qui prouve son esprit rebelle. En 1717 sa femme mourut prématurément, mais il ne se remaria qu'en 1734 avec Elisabeth-Sophie de Guise, dont il eut deux enfants, un fils et une fille. Aussi sa deuxième femme mourut

---

<sup>170</sup> *Ivi*, p. 21.

<sup>171</sup> *Ivi*, p. 23.

prématurément. Comme il jouissait de la faveur royale, Richelieu contribua aussi au processus de décentralisation. En effet, en 1738, il fut nommé Maréchal de Camp et Lieutenant général du Languedoc, qui était la province la plus vaste du royaume, il s'occupait de la défendre en temps de guerre et d'en administrer la politique. En 1743, il fut nommé Premier gentilhomme de la Chambre du Roi, ce rôle reflétait sa passion pour la mondanité, en effet, il s'occupait d'organiser les fêtes, les banquets, les spectacles de la Cour, et il aspirait toujours à la magnificence. Il ne faut pas oublier que sa passion pour le luxe et pour les fêtes s'accompagnait d'un énorme prestige militaire, en effet, en 1748, il fut nommé Maréchal de France. Les années suivantes furent couronnées de victoires mais aussi de défaites. En 1755, il fut nommé Gouverneur de Guyenne, mais il commença à gouverner seulement en 1758 après son entrée triomphale dans la province, qui faisait preuve de sa magnificence et qui le distinguait de tous les gouverneurs qui l'avaient précédé. En Guyenne, il était chargé du maintien de l'ordre, et il s'occupait d'arrêter ce qui mettaient en danger l'ordre public. Il s'occupait aussi de la question des protestants mais, comme il était tolérant avec la religion, il décida de laisser tranquilles les protestants, aussi parce qu'ils étaient très nombreux. Richelieu exerçait aussi d'autres fonctions plus humbles dans la province, en général, il s'occupait de toutes les questions concernant la vie en Guyenne. Par exemple, il s'occupait de l'amélioration du système d'éclairage de la ville, ou encore, il s'occupait de l'éducation de la noblesse en décadence, en instituant aussi une école d'équitation ; il fut aussi capable de projeter sa passion pour la culture et pour la magnificence dans les initiatives de la province dont il s'occupait, en effet, il devint le protecteur d'une école de physique expérimentale et de mathématiques ; mais la réalisation du théâtre à Bordeaux fut le plus grand succès du gouverneur, il réalisa son projet entre 1758 et 1760 et il donna aussi des règles strictes mais efficaces aux comédiens.

En somme, d'abord en Languedoc, puis en Guyenne, il fut capable de jouer le rôle d'intermédiaire entre le souverain et ces deux provinces, faisant preuve de son esprit autoritaire, et il se mit à la complète disposition de Louis XV et de la province. Il était tenu en très haute estime par les habitants des provinces qu'il administrait, aussi parce qu'il donna à certains d'entre eux la possibilité de se créer des positions à la Cour ou à Paris sous sa protection. En 1780, il se remaria pour la troisième fois, avec Mme de Rothe. Même s'il épousa trois femmes, il eut aussi beaucoup d'amants et il fut le protagoniste de plusieurs scandales. Il mourut à Paris le 8 août 1788.

#### **4.1.3 Le mystère des auteurs de la *Vie privée du Maréchal de Richelieu***

Le Maréchal de Richelieu est le protagoniste de plusieurs biographies qui racontent son histoire. Certaines d'entre elles ont été rédigées par d'autres auteurs, d'autres ont été attribuées à Richelieu en personne, mais il n'y a pas de certitude de savoir s'il en est véritablement l'auteur.

Louis-François avait chargé l'historien Jean-Louis Soulavie de rédiger sa biographie. Cet historien raconta la vie de Richelieu de façon relativement fidèle à la réalité, puisqu'il s'était appuyé sur des documents authentiques qui étaient conservés chez le maréchal, mais il avait aussi inventé des parties de l'histoire. Il commença à écrire son œuvre trois ans avant la mort du protagoniste et il la publia entre 1790 et 1793, en lui donnant le titre de *Mémoires du Maréchal de Richelieu*. Il s'agit de « un véhément acte d'accusation contre la corruption et les abus du règne de Louis XV »<sup>172</sup> où Richelieu est présenté comme un « grand pécheur repent »<sup>173</sup>.

En 1791, le *Moniteur*, à savoir le même journal qui était en train de publier les volumes de l'œuvre de Soulavie, publia une autre biographie du Maréchal, la *Vie privée du Maréchal de Richelieu*, qui parut anonyme et divisés en trois volumes. Cette biographie avait été approuvée par la famille du Maréchal, qui avait consenti au mystérieux auteur d'avoir accès aux mêmes documents qui avaient été consultés par Soulavie. La famille de Richelieu préférait cette biographie à celle de Soulavie car elle était moins dangereuse pour l'honneur de la famille : « Entre la légende noire de Soulavie et la vision libertine de la *Vie privée*, ils ont évidemment préféré la seconde »<sup>174</sup>. De plus, la *Vie privée* était aussi plus proche des idéaux du protagoniste : « si le Maréchal de Richelieu avait pris lui-même la plume, aurait-il pu donner autre chose que cet aimable roman d'allure licencieuse, dans le plus pur style de son temps, imbriqué dans un reportage extrêmement vif sur les affaires politiques et militaires dans lesquelles il a joué un rôle ? »<sup>175</sup>. Cet ouvrage a effectivement été écrit de façon très fidèle aux documents que la famille avait fourni à l'auteur, qui a décidé de faire preuve de sa fidélité en ajoutant une « appendice de pièces justificatives »<sup>176</sup> où il a annexé les documents authentiques auxquels il s'était inspiré, probablement dans le but d'augmenter la crédibilité de la biographie. En effet, en comparant l'histoire avec les pièces jointes, on se rend compte que l'histoire est très fidèle aux documents authentiques, cela a poussé les chercheurs à « compter parmi les faits réels [...] la plupart des aventures qui constituent le fond galant de la *Vie privée* »<sup>177</sup>.

Le mystère de l'auteur de la *Vie privée du Maréchal de Richelieu* demeure. Quand Soulavie avait mentionné dans sa correspondance la *Vie privée*, en 1788, lorsqu'elle n'était qu'un projet, il l'avait attribuée à « M. de la B. »<sup>178</sup>, qui sont sans doute les initiales de Jean-Benjamin de La Borde, qui était le premier chambellan du roi, et il était ami de Richelieu. Selon Benedetta Craveri « Nul mieux que lui, témoin complice des ébats érotiques des petits appartements, ne pouvait, dans ces années de convulsions révolutionnaires, évoquer avec cette indulgente sympathie les aventures du

---

<sup>172</sup> *Vie Privée Du Maréchal De Richelieu*. Édition préfacée et annotée par Benedetta Craveri, cit., p. 28.

<sup>173</sup> *Ibidem*.

<sup>174</sup> *Ivi*, p. 29.

<sup>175</sup> *Ibidem*.

<sup>176</sup> *Ibidem*.

<sup>177</sup> *Ivi*, p. 30.

<sup>178</sup> *Ibidem*.

*maréchal* »<sup>179</sup>. Cependant, les chercheurs lui ont attribué les deux premiers volumes de l'œuvre, qui sont à la troisième personne, mais pas le troisième volume, qui est à la première personne. En ce qui concerne le troisième volume, les choses deviennent plus compliquées, et il y a deux hypothèses contradictoires sur la paternité de l'ouvrage :

- Selon la première hypothèse, il s'agit d'un fragment autobiographique que Richelieu a dicté à quelqu'un de confiance, pendant sa vieillesse, et qui a été corrigé et publié après sa mort, en tant que « *pièce justificative supplémentaire de la Vie privée* »<sup>180</sup>. Il est aussi possible que le Maréchal ait écrit lui-même son mémoire mais, en ce cas, le texte a forcément dû être corrigé par un écrivain professionnel, car, selon Voltaire, Richelieu « *écrit comme un chat* »<sup>181</sup>.

Cette hypothèse est soutenue par le fait que Voltaire avait conseillé à son ami d'écrire des mémoires, qui aurait eu le pouvoir de louer à la fois le nom de sa famille et de lui-même, donc de satisfaire son narcissisme. Cependant, Richelieu aurait pu être poussé à écrire des Mémoires aussi pour une autre raison : « *la littérature s'est emparée du personnage qu'il s'est appliqué à construire pièce à pièce, pour le transformer finalement en masque : il serait temps de rétablir la vérité* »<sup>182</sup>.

- Selon la deuxième hypothèse, il s'agit d'un « *morceau inventé de toutes pièces, utilisant la forme traditionnelle des mémoires, où la première personne est d'usage, et prétendant à l'authenticité par son voisinage avec les pièces justificatives* »<sup>183</sup>. Dans ce cas, l'auteur pourrait être Louis-François Faur, un auteur dramatique qui avait été le secrétaire du fils de Richelieu, en conséquence, il connaissait personnellement le maréchal et il avait sans doute eu accès à ses documents. En effet, Richelieu avait l'habitude de conserver toute la documentation concernant à la fois sa vie publique et privée, y compris les lettres d'amour qui témoignent son libertinage amoureux.

Cette hypothèse est soutenue par l'explosion du phénomène éditorial à la mort de Richelieu, qui a peut-être encouragé les auteurs à écrire sur lui : « *Même le faux, l'imposture historique et l'apocryphe donnent une dernière fois la mesure de la fascination que Richelieu a su exercer sur les mœurs de son siècle* »<sup>184</sup>.

Outre les ouvrages dont nous venons de débattre, Richelieu écrivit aussi une autre mémoire, qui est la seule qui lui peut certainement être attribuée. Il l'écrivit en 1783 dans le but de légitimer la demande à Louis XVI d'une pension pour la troisième duchesse de Richelieu. Ce texte resta sous forme d'un fragment de 160 pages, qu'il dicta à son secrétaire.

---

<sup>179</sup> *Ibidem*.

<sup>180</sup> *Ibidem*.

<sup>181</sup> *Ivi*, p. 26.

<sup>182</sup> *Ivi*, p. 25.

<sup>183</sup> *Ivi*, p. 30.

<sup>184</sup> *Ivi*, p. 26.

En conclusion, si d'un côté nous avons la certitude que les *Mémoires du Maréchal de Richelieu* ont été écrits par Jean-Louis Soulavie, de l'autre côté, la question qui reste encore est de savoir qui est l'auteur, ou qui sont les auteurs, de la *Vie Privée du Maréchal de Richelieu* et, en particulier, si le troisième volume a été écrit par Richelieu. Dans les pages suivantes nous allons nous occuper seulement de celui-ci, en mettant en évidence le libertinage et la transgression des bienséances du protagoniste, mais aussi sa vision du monde.

## 4.2 *Vie Privée du Maréchal de Richelieu*

Le troisième volume de la *Vie Privée du Maréchal de Richelieu* raconte à la première personne les aventures amoureuses de Louis-François de Richelieu. Grâce à l'en-tête du récit, qui est à la troisième personne, nous apprenons que le but de l'auteur est celui de raconter ses premières aventures amoureuses à l'une de ses amies, dont il censure le nom. Il s'agit sans doute de Cécile Thérèse de Cursay, marquise de Monconseil. Il ajoute aussi qu'il a écrit ce récit pendant qu'il était lieutenant général en Languedoc, donc pendant la période allant d'avril 1739 à octobre 1755 et, au début du récit il dira d'être âgé de près de cinquante ans. Nous avons décidé de reprendre le texte intégral de l'en-tête afin de rendre notre explication la plus exhaustive possible :

Détails des premières aventures de M. le maréchal de Richelieu, faits et écrits par lui-même, pendant son séjour en Languedoc, à madame la marquise de M\*\*\*, qui lui avait promis de le traiter favorablement à son retour s'il lui faisait le récit de ce qui lui était arrivé jusqu'alors<sup>185</sup>.

La première partie du récit est consacrée à la première période qu'il passa à la Cour du Roi Soleil, après sa présentation officielle, y compris son emprisonnement à la Bastille à cause de sa supposée liaison avec la duchesse de Bourgogne. Le reste du récit est consacré aux aventures amoureuses les plus significatives de la jeunesse du maréchal, et à ses réflexions sur plusieurs sujets, de la politique du Roi Soleil aux bienséances, de l'amour-propre à sa conception de la femme.

Le récit s'ouvre avec des précisions que le maréchal donne à son destinataire, madame la marquise de M\*\*\*, avant de commencer à lui raconter son histoire, comme elle le lui a demandé : « *Il y a longtemps que vous me demandez, ma chère amie, le récit fidèle de mes aventures depuis ma présentation à la cour de Louis XIV, jusqu'au moment où je vous ai connue ; vous ne savez pas que ce sont des volumes que vous exigez que j'écrive* »<sup>186</sup>. Il lui donne sa parole de lui raconter son histoire, en s'appuyant sur ses propres documents : « *Je conserve scrupuleusement tous les matériaux nécessaires pour l'écrire* »<sup>187</sup>, ce qui confirme son âme de collectionneur. Il admet aussi qu'il y a une autre raison pour laquelle il est en train de raconter sa vie, à savoir, il est conscient que son histoire a été faussement racontée par d'autres personnes, donc c'est une occasion pour rétablir la vérité sur sa

---

<sup>185</sup> *Ivi*, p. 45.

<sup>186</sup> *Ibidem*.

<sup>187</sup> *Ibidem*.

figure : « *J'ai sur moi des relations qui sont entièrement fausses. Tous les jours nous voyons qu'un événement, dont nous avons été témoin, est raconté diversement, exagéré, diminué ou falsifié, selon le talent de ceux qui en parlent* »<sup>188</sup>. Il souligne aussi qu'il n'aime pas écrire, mais qu'il est en train de le faire pour faire plaisir à son destinataire, en effet il écrit : « *je suis trop dissipé pour m'assujettir à faire le métier d'écrivain. Je préfère le plaisir, toujours neuf pour moi de faire ma cour à une jolie femme, à l'ennui de m'enfermer dans un cabinet pour m'occuper du passé. Il m'intéresse bien moins que le présent* »<sup>189</sup>. Cependant, il souligne qu'il préfère écrire ses aventures plutôt que combattre contre les protestants qui, comme nous venons de l'expliquer, était l'un de ses rôles en tant que gouverneur : « *j'aime bien mieux me rappeler les anecdotes de ma jeunesse que de faire ici la guerre aux protestants* »<sup>190</sup>, ce qui confirme sa tolérance religieuse, qu'il-même attribue à l'influence de son ami Voltaire :

Depuis longtemps Voltaire m'a convaincu que presque tous les cultes des religions n'étaient que grimaces, et que la vraie était tolérante, douce et consolante. Je m'en prends aux ministres qui ont fait de la nôtre une religion sanguinaire, et je m'embarrasse fort peu que des hommes prient Dieu à leur manière, pourvu qu'ils ne troublent pas l'ordre publique<sup>191</sup>.

Les événements historiques – comme Benedetta Craveri remarque dans les notes de cette édition – confirment la politique de médiation du maréchal envers les protestants. En effet, il assumait une position qui allait contre celle du roi et de l'Église, qui lui ordonnaient d'être plus sévère.

#### 4.2.1 Liaisons et intrigues d'un duc débauché

Les précisions et les petites réflexions initiales que nous venons de commenter sont suivies par le récit de la présentation du maréchal à la Cour de Louis XIV, quand il n'avait que quatorze ans, et le roi soixante-douze ans. Il resta pétrifié dans sa stupeur : « *Je fus presque anéanti par la majesté de sa personne, et par l'éclat de sa représentation* »<sup>192</sup>, et encore :

Remis de ma première timidité, je jetai les yeux sur ce grand roi que je trouvai encore au-dessus de tout ce qu'on m'avait dit. Rien d'aussi majestueux m'avait frappé les yeux ; et de tous les hommes que j'avais vu il me paraît le plus digne de commander [...] Il conservait avec ses courtisans toujours l'air d'un roi ; rarement l'homme paraissait. Il avait accoutumé tout ce qui l'entouraient à une espèce d'adoration, et il paraissait naturel d'être à ses pieds<sup>193</sup>.

Comme nous l'avons dit, le maréchal avait une foi aveugle dans la monarchie absolue, donc son admiration pour le Roi Soleil fut sans doute conditionnée par ses croyances.

---

<sup>188</sup> *Ivi*, p. 46.

<sup>189</sup> *Ivi*, pp. 46-7.

<sup>190</sup> *Ivi*, p. 47.

<sup>191</sup> *Ibidem*.

<sup>192</sup> *Ivi*, p. 48.

<sup>193</sup> *Ivi*, p. 49.

Toutefois, même si le souverain était au-dessus de tout le monde, il tenait en très haute considération la famille de Richelieu, en signe de remerciement pour le Cardinal de Richelieu qui était considéré comme le père de la monarchie absolue : « *Le cardinal avait mis le pouvoir absolu entre les mains du roi, et Louis XIV était trop jaloux de sa puissance pour ne pas reconnaître dans les descendants de ce ministre ce qu'il avait fait pour lui* »<sup>194</sup>.

Après sa présentation officielle, Louis-François commença à être attiré par les plaisirs de Versailles, même s'il était très jeune : « *et vous devez bien penser qu'un enfant de mon âge se trouvait trop heureux d'être admis à ces plaisirs [...] je ne songeais qu'aux amusements de Versailles et aux moyens de me les procurer souvent* »<sup>195</sup>. En outre, sa vivacité était très appréciée par le roi, par Madame de Maintenon et par Madame la duchesse de Bourgogne. Après peu de temps qu'il était à la cour, il se fit une réputation de séducteur, et la rumeur disait qu'il avait une liaison avec la duchesse de Bourgogne. Même s'il savait que ce n'était pas vrai, il était orgueilleux de sa réputation. Il séduisait plusieurs femmes en même temps et, quand il se retrouvait dans des situations difficiles il feignit de pleurer pour donner aux femmes une bonne impression de soi : « *J'ai réfléchi depuis combien le don des larmes était persuasif en amour. Je me sus bon gré de l'avoir provoqué en moi, et j'ai eu bon soin d'en faire usage dans plus d'une occasion* »<sup>196</sup>. Toutefois, il y avait une femme à laquelle il était plus intéressé qu'aux autres, la duchesse\*\*, dont il ne révèle jamais le nom. L'auteur ne révèle jamais les noms de ses maîtresses si elles sont nobles, sauf rares exceptions, alors qu'il révèle les noms de ses amantes bourgeoises, et donc pas renommées dans la société mondaine.

La duchesse\*\* fut l'amante la plus importante de sa jeunesse, et nous la considérons comme la vraie protagoniste du récit, car elle est présente du début à la fin de l'histoire, parfois en tant que maîtresse, parfois en tant qu'amie. Le duc la connut à la Cour, il la courtisa longtemps, mais elle avait de principes très stricts, elle respectait l'honneur de son mari, donc il eut de la peine à la séduire. Quand son mari partit pour le Languedoc, la duchesse alla passer un peu de temps dans sa maison de campagne. Le duc saisit l'occasion et la rejoindra. Il fut bien reçu mais la duchesse évitait de se trouver toute seule avec lui. Cependant, il n'avait aucune intention de se rendre : « *Je ne voulais pas quitter la campagne sans avoir eu des preuves certaines de sa tendresse, et je me promettais bien de ne pas laisser échapper la moindre occasion qui se présenterait* »<sup>197</sup>. Une nuit, il eut l'idée d'aller dans la chambre de la duchesse, de se cacher dans son lit en attendant qu'elle se couche. Quand elle s'aperçut de sa présence, elle s'effraya beaucoup, mais quelques instants après, elle ne put pas résister à la tentation et elle se laissa séduire : « *Nuit délicieuse, et dont je me rappelle encore le souvenir plus que trente ans après avec grand plaisir ! Une femme honnête qui s'égare, est plus tendre*

---

<sup>194</sup> *Ivi*, pp. 48-9.

<sup>195</sup> *Ivi*, p. 50.

<sup>196</sup> *Ivi*, p. 57.

<sup>197</sup> *Ivi*, p. 59.

qu'une autre »<sup>198</sup>. Le duc lui disait qu'il l'aimait et, dans ce moment-là, il en était convaincu, mais il s'agissait seulement d'une illusion provoquée par l'émotion, et il se passa la même chose avec toutes les autres femmes qu'il séduisait : « *je pensais alors tout ce que je disais, mais l'homme est trop faible pour tenir une parole donnée au moment où ses sens égarés lui empêchent d'en connaître la valeur* »<sup>199</sup>. Après cette nuit, il aurait voulu raconter à tout le monde son aventure, mais il garda le secret pour garder son propre honneur et l'honneur de la femme : « *J'étais fier de sa possession, et j'avouerai que le secret que l'honneur m'imposait me pesait furieusement. Je ne pouvais parler, mais j'aurais voulu faire deviner les détails de la nuit* »<sup>200</sup>. Nous avons reporté cette citation car cette affirmation peut être considérée comme un contresens, dans le sens où le duc ne se préoccupe pas de respecter les bienséances, il le dira clairement ensuite, mais il tient à son honneur. Nous avons interprété cette incongruence comme un signe du fait que le maréchal n'était pas si libre des conventions sociales, comme il le croyait, et parfois, comme dans cet exemple, il se soumettait à elles même s'il n'aurait pas voulu.

Quand il retourna à Paris, il oublia la duchesse\*\* et il se lança dans des nouvelles aventures : « *Si j'étais resté longtemps à la campagne, je crois que je lui aurais été fidèle tout ce temps ; mais la vue d'un nouvel objet faisait bien tort dans ma tête à celui que je ne voyais plus* »<sup>201</sup>. Ces aventures convainquirent son père, d'accord avec sa femme et Madame de Maintenon, de le marier à mademoiselle de Noailles, qui était la fille de sa belle-mère. Ils espéraient que le mariage aurait mis fin à son libertinage, mais ils avaient tort : « *Il [son père] crut qu'en me donnant une femme, c'était un motif pour renoncer aux autres* »<sup>202</sup>. De plus, il ne voulait pas accepter les conseils de son père car, à son avis, son père ne peut pas être considéré comme un exemple à suivre du moment que sa conduite n'a pas été exemplaire : « *Les sermons de mon père sur ma conduite me paraissaient d'autant plus déplacés que la sienne n'avait pas été très régulière* »<sup>203</sup>. Son libertinage était devenu insupportable aussi au roi : « *Madame de Maintenon [...] m'exhortait aussi à changer de conduite. Elle me représentait que la mienne irritait le roi, qui n'aimait pas qu'on affichât des mœurs dissolues ; que l'on me passait quelques légèretés à cause de mon âge, mais que bientôt elles deviendraient un libertinage insoutenable* »<sup>204</sup>.

Le souverain avait raison et, peu de temps après, le duc fut le protagoniste d'un scandale qui se conclut avec son embastillement. Comme nous l'avons anticipé, le duc était sûr que madame la duchesse de Bourgogne était tombée amoureuse de lui, même si elle ne lui en avait jamais donné une raison d'y

---

<sup>198</sup> *Ivi*, p. 62.

<sup>199</sup> *Ivi*, p. 63.

<sup>200</sup> *Ivi*, p. 66.

<sup>201</sup> *Ivi*, p. 68.

<sup>202</sup> *Ivi*, pp. 68-9.

<sup>203</sup> *Ivi*, p. 69.

<sup>204</sup> *Ibidem*.

croire. Elle était seulement très gentille avec lui et elle parlait bien de lui à tout le monde. La Cour était de plus en plus convaincue de leur liaison. Comme il n’y avait pas des preuves, le roi ne put pas condamner le duc pour avoir eu une intrigue avec elle, mais il décida quand même de le punir car « *il crut de son honneur de punir un sujet capable de fixer l’opinion publique sur une matière aussi délicate, qui compromettait la réputation de sa petite-fille* »<sup>205</sup>.

La duchesse ne confirma jamais d’aimer le duc et ils n’eurent jamais une liaison. Cependant, dans ce récit, le duc avoue qu’après sa mort, il raconta d’avoir eu une intrigue avec elle même si ce n’était pas vrai, seulement pour satisfaire son amour-propre et sa vanité.

Pendant son embalement, il vécut une période très difficile, surtout à cause de la solitude, jusqu’au moment où, par l’intercession de Madame de Maintenon, on lui accorda de partager sa réclusion avec l’abbé de Saint-Remy, qui lui donna des bons conseils et qui le fit étudier.

Après plusieurs mois, il reçut la visite de sa femme, et il comprit que sa liberté dépendait de son changement : « *traiter ma femme en bon mari, et c’était de cette réconciliation que dépendait ma liberté* »<sup>206</sup>. Les femmes étaient très intelligentes selon lui, et elles étaient capable d’utiliser la ruse pour rejoindre leurs buts : « *On dirait que les femmes naissent toutes avec un fond d’adresse et de ruse qui se développe à propos dans l’occasion* »<sup>207</sup>. Cependant, il préféra ne pas se réconcilier avec elle, car elle était la seule femme qui le dégoûtait, il resta emprisonné encore pour plusieurs mois et il fut traité encore moins bien qu’auparavant. Il ne fut libéré qu’après un an d’emprisonnement à condition qu’il quittait Paris pour se joindre à l’armée commandée par le maréchal de Villars. On pensait qu’en l’éloignant de la Cour, il aurait rompu toutes les liaisons qu’il avait eu avant son embalement, mais on se trompait. En effet, avant de partir pour l’armée il rencontra la duchesse\*\*, que, à la suite de ses réflexions à la Bastille, il considérait comme la meilleure de ses amants : « *dans ma prison j’avais su rendre à la duchesse\*\* la justice qu’elle méritait, et la raison m’avait fait voir combien elle l’emportait sur les autres femmes que j’avais connues* »<sup>208</sup>. Toutefois, pendant cette rencontre, qui avait été organisée par la duchesse, elle lui communiqua sa décision de ne plus vouloir être sa maîtresse. Elle craignait de perdre définitivement le duc si elle avait continué à être son amant, car elle était consciente que le duc se fatiguait vite de ses amants et elle pensait qu’en restant son fidèle ami et confidente, il ne l’avait jamais quittée. Le duc reporte dans son récit les mots précis de la duchesse, dont nous avons décidé de reporter les plus significatifs, qui nous aident aussi à mieux comprendre la personnalité du maréchal :

Si je suis votre maîtresse, je vous perdrai, c’est un fait incontestable [...] Ce qui vous paraît charmant pour quelques heures, nous deviendra ennuyeux par une longue possession ; votre tendresse finira, et la mienne, je le sais, me suivra jusqu’au tombeau ; je serai malheureuse. Voilà quelle sera la fin du

---

<sup>205</sup> *Ivi*, p. 71.

<sup>206</sup> *Ivi*, p. 74.

<sup>207</sup> *Ivi*, p. 76.

<sup>208</sup> *Ivi*, p. 79.

roman qui vous paraît maintenant si séduisant. Soyez raisonnable, et pour prix de l'estime que vous dites avoir pour moi, tenez-vous-en à l'amitié, elle est plus indulgente [...] Mon cher duc, il importe à mon repos de vous voir toujours, et c'est le seul moyen que vous ne m'échappiez pas. [...] C'est l'excès de mon attachement qui m'a fait prendre ce parti qui vous paraît étrange, mais que la réflexion m'a montré comme celui qui devait assurer ma tranquillité<sup>209</sup>.

Toutefois, la duchesse céda à la tentation, en mettant de côté toutes ses bonnes intentions. Après qu'ils se saluèrent le duc éprouva une sensation de vide et de tristesse : « *Cette rencontre qui d'abord m'avait fait un si grand plaisir, me laissa, après son départ, un vide qui m'ôta toute ma belle humeur* »<sup>210</sup>.

La duchesse\*\*, à l'exception du rendez-vous que nous venons de raconter, fut capable de respecter ses bonnes intentions et elle devint la meilleure amie et confidente du duc : « *La duchesse\*\* avait suivi le parti qu'elle m'avait proposé de prendre ; elle me parlait peu d'amour, ne s'occupait que d'amitié, me demandait d'être sans réserve avec elle, et il était impossible d'avoir une occasion de quitter une femme comme celle-là* »<sup>211</sup>. Louis-François commença à la considérer comme une amie et il se lança dans d'autres intrigues.

Le maréchal commença une intrigue avec la femme d'un miroitier, madame Michelin. Cependant, il ne fut pas facile de la séduire, car elle était une femme dévote, elle avait peur de pêcher et se damner. De plus, elle avait peur de perdre son honneur, donc le duc décida de créer un nid d'amour secret où elle pouvait se sentir plus tranquille. Il loua un petit appartement avec l'argent qu'il avait emprunté à la duchesse\*\*, vu que son père ne lui donnait pas assez d'argent, et il chargea le mari de Madame Michelin de le meubler. Quand l'appartement fut prêt, il réussit finalement à séduire cette femme.

Il parla de cette liaison à la duchesse\*\*, qui avait été capable de mettre de côté son amour pour le duc pour ne pas le perdre, et qui le pria de lui raconter toutes ses aventures, même si elle en souffrait :

Elle me pria de la traiter toujours en amie, de ne jamais avoir de secret pour elle ; mais j'aperçus cependant que ma confiance lui faisait de la peine. La duchesse avait renoncé à tout intimité avec moi ; c'était, comme je l'ai dit, la crainte de me perdre qui l'avait déterminée à se restreindre à l'amitié ; elle avait jugé que mon naturel volage ne pouvait pas être captivé, et qu'en exigeant beaucoup de moi, elle finirait par ne rien avoir<sup>212</sup>.

Le duc confirme la pensée de la duchesse, s'ils sont restés amis si longtemps c'est grâce à la conduite et aux privations de la duchesse : « *jusqu'à sa mort je n'ai pas cessé d'être son véritable ami. Si elle se fût conduite autrement, il y a toute apparence qu'elle aurait augmenté le nombre de celles que j'abandonnais entièrement* »<sup>213</sup>.

---

<sup>209</sup> *Ivi*, pp. 80-1.

<sup>210</sup> *Ivi*, p. 83.

<sup>211</sup> *Ivi*, p. 85.

<sup>212</sup> *Ivi*, pp. 92-3.

<sup>213</sup> *Ivi*, p. 93.

Quand la duchesse écouta l'histoire entre le duc et madame Michelin, elle se préoccupa pour cette femme qui était destinée à souffrir à cause du *naturel volage* de son amant : « *Voilà donc, me dit-elle, une nouvelle victime de vos égarements. La pauvre femme ! Que je la plains si elle vous aime autant que votre récit me le confirme. Elle payera bien cher quelques instants d'ivresse ; et si j'en juge par moi, elle a bien des pleurs à répandre* »<sup>214</sup>.

Toutefois, il n'était pas satisfait d'avoir seulement un amant, et il décida de séduire aussi l'ami de madame Michelin, madame Renaud, qui était veuve. Cette femme était l'opposé de la dévote, elle n'avait pas peur de la damnation et elle était prête à vivre cette aventure. Comme madame Michelin était toujours assaillie par le remords, et elle n'acceptait pas d'avoir rompu la règle de bienséance, elle commençait à ennuyer le duc, qui n'avait plus envie de la supplier. En conséquence, il voulait se reconforter avec madame Renaud : « *je crus qu'il me serait peut-être facile de trouver dans la brune [madame Renaud] ce qui venait de m'échapper dans la blonde [madame Michelin]* »<sup>215</sup>. Nous déduisons de la comparaison des attitudes des deux femmes qu'il préférait la brune : « *Madame de Michelin, avec ses avantages, avait besoin que le plaisir l'animât : il fallait le faire naître chez elle. Madame Renaud, au contraire, l'inspirait ; elle le provoquait en vous ; on n'avait pas besoin d'efforts, c'était elle qui faisait tous les frais* »<sup>216</sup>. En tous cas, le duc précise qu'aucune de ces deux femmes pouvait être considérée comme libertine : « *Toutes deux faibles sans libertinage, elles avaient cédé au penchant irrésistible de l'amour* »<sup>217</sup>.

Le maréchal raconte un épisode en particulier qui marqua le début d'un nouveau type de relation avec ces deux femmes. Il décida de passer une nuit avec toutes les deux, en passant la première partie de la nuit chez la blonde, et la deuxième partie chez la brune : « *Je formai aussitôt le projet de ne faire qu'une nuit pour les deux voisines, puisqu'elles demeuraient dans la même maison* »<sup>218</sup>. En ce qui concerne la blonde, il profita de l'absence de son mari, qui était souvent absent à cause de son travail et, en particulier, depuis quand il avait commencé à travailler pour la duchesse\*\*. Comme madame Michelin ne voulait pas faire dormir le maréchal chez elle de crainte que la fille de boutique, qui couchait dans une chambre près de la sienne, puisse les découvrir, le duc proposa à sa maîtresse de lui donner une « *potion dormitive* »<sup>219</sup> à l'opium dans le but de la faire dormir profondément, après quelques hésitations initiales, madame Michelin accepta.

Le duc passa la nuit avec ses deux maîtresses, mais le lendemain matin il dut gérer une situation désagréable car madame Michelin alla chez madame Renaud et elle découvrit leur intrigue. Il expliqua aux deux femmes qu'il ne voulait pas renoncer à aucune des deux car il les aimait toutes les

---

<sup>214</sup> *Ivi*, p. 92.

<sup>215</sup> *Ivi*, p. 97.

<sup>216</sup> *Ivi*, p. 102.

<sup>217</sup> *Ivi*, p. 95.

<sup>218</sup> *Ivi*, p. 103.

<sup>219</sup> *Ivi*, p. 102.

deux, et qu'elles devaient accepter d'être ses amantes et continuer à être l'une l'amie de l'autre : « *mon dessein était de profiter de l'occasion qui s'offrait pour que notre intrigue réciproque ne fût plus cachée, et pouvoir agir librement avec ces deux femmes* »<sup>220</sup>. Elles n'étaient pas heureuses de partager leur amant et, en particulier, cette situation augmenta les remords de la dévote, qui se sentit blessée dans son amour-propre. En tous cas, elles acceptèrent la proposition du duc car elles avaient peur de le perdre, et elles formèrent ensemble à lui un « *trio d'intimité* »<sup>221</sup>.

Toutefois, même s'il avait deux amants, il continuait à être particulièrement attaché à la duchesse\*\*, qu'il allait voir souvent : « *ce n'était point la contrainte ni les procédés qui me conduisaient chez elle, mais un véritable attachement* »<sup>222</sup>. En outre, il se sentait plus proche d'elle après qu'il avait eu des liaisons avec d'autres femmes parce que, selon lui, seulement en connaissant d'autres femmes il pouvait vraiment comprendre la valeur de la duchesse\*\* :

dans le fond de mon âme, je savais distinguer une femme qui méritait une véritable tendresse ; qu'elle, par exemple, était la femme par excellence pour moi ; que j'y revenais toujours avec un nouvel empressement, et que les infidélités que les circonstances m'entraînaient à lui faire, me donnaient occasion de la regretter d'avantage, quand ce premier moment était passé ; que je connaissais ensuite mieux le prix de ce qu'elle valait, et que mon amour qui s'était ralenti pendant quelques temps, n'en devenait alors que plus vif<sup>223</sup>.

La duchesse continuait à aimer le duc mais elle était fidèle à sa bonne proposition d'être seulement sa meilleure amie. La plupart de fois, il acceptait ce choix, mais certaines fois il essaya de la séduire sans y réussir, et cela l'énervait beaucoup. En tout cas, il était conscient que la duchesse avait raison puisqu'il n'était pas capable d'être fidèle : « *aucune femme sur la terre n'aurait eu le pouvoir de me fixer. J'étais né pour voltiger, et il fallait me garder infidèle, ou me quitter le jour même que l'on m'avait connu* »<sup>224</sup>. Et la duchesse\*\* avait préféré le *garder infidèle*, et elle était toujours prête à tout lui pardonner : « *Cette femme était un ange, mes torts disparaissaient promptement à ses yeux et c'était toujours l'indulgence qui recevait la folie* »<sup>225</sup>.

Pendant qu'il était occupé avec ces trois femmes, il reçut la nouvelle de la mort de son père, mais il n'en souffrit pas, vu qu'il n'avait jamais eu une bonne relation avec lui : « *le chagrin que j'eus fut si faible qu'il n'eut pas de peine à être effacé par le plaisir que je ressentis d'être plus riche* »<sup>226</sup>. Il s'occupa de réorganiser les affaires de son père puisqu'ils étaient très embrouillés. Quand il termina, il retourna chez ses amants, mais il trouva madame Michelin très changée. Elle lui dit qu'elle était malade et qu'elle ne voulait plus être son amant car elle devait occuper tout son temps en expiant ses

---

<sup>220</sup> *Ivi*, p. 121.

<sup>221</sup> *Ivi*, p. 122.

<sup>222</sup> *Ivi*, p. 106.

<sup>223</sup> *Ivi*, p. 107.

<sup>224</sup> *Ivi*, p. 127.

<sup>225</sup> *Ivi*, p. 138.

<sup>226</sup> *Ivi*, p. 134.

pêchés. Il reçut peu de temps après la nouvelle de sa mort par madame Renaud, qu'il avait quitté car il s'était lassé d'elle et aussi parce qu'elle avait perdu l'esprit qui la caractérisait au début de leur relation et elle se lamentait toujours.

Maintenant, il était temps pour le duc de chercher de nouvelles maîtresses. En effet, il tomba amoureux de la princesse de \*\*\*, dont nous ne connaissons pas l'identité. Il la connut chez la duchesse\*\*, et il apprit qu'elle était une femme très malheureuse car son mari ne l'aimait pas, et il avait une liaison avec une autre femme. Le duc la courtisa sans grand résultat, et finalement il la séduisit quand ils se retrouvèrent ensemble dans la maison de campagne de madame la maréchale de Villars. Le duc courtisa la maréchale car il savait que la princesse était souvent son hôte et, de cette façon il pensait d'avoir plus d'occasions de voir la princesse. Louis-François prépara un plan stratégique afin de séduire la princesse, quand il était désormais sûr qu'elle aussi était tombée amoureuse de lui : quand ils étaient dans la maison de campagne de madame la maréchale, il se fit passer pour malade avec la complicité de son valet de chambre, de sorte qu'il puisse éloigner les autres hôtes de sa chambre, y compris la maréchale. Quand la princesse vint pour avoir des nouvelles sur son état de santé, il la séduisit :

Je l'assurai que ma maladie était imaginaire et que tout ce que j'avais fait n'avait d'autre but que de l'attirer dans ma chambre. Je la priais de m'accorder de passer la nuit avec elle. Le temps que nous venions de passer ensemble, quoique très court, lui avait fait voir qu'il y avait une grande différence entre son mari et moi et, après quelques légères objections, la permission que je demandais me fut accordée<sup>227</sup>.

À la suite de cette rencontre, ils commencèrent une intrigue grâce à laquelle la princesse retrouva son bonheur. La princesse tenait beaucoup à son honneur et à sa réputation, en effet leur liaison resta secrète : « *C'est, je crois, la seule qui n'a point été connue ; mais, pendant huit mois qu'elle dura, elle échappa à la malignité du public* »<sup>228</sup>. Cependant, leur histoire d'amour devint très difficile à cause du mari de la princesse, qui soudainement avait commencé à aimer sa femme, après que son amant l'avait quitté. Le mari devint très jaloux et il voulait toujours rester proche de la princesse. Toutefois, elle ne l'aimait plus, car son cœur était au duc, et elle ne voulait pas trahir son amant avec son mari : « *Rien ne lui parut plus affreux que d'être infidèle à l'amant qu'elle adorait* »<sup>229</sup>, en effet « *elle me jura en m'embrassant de mourir plutôt que d'accorder aucun droit à son mari, ils devaient être tous pour moi* »<sup>230</sup>. Au début, le mari de la princesse n'avait pas des soupçons sur la liaison entre sa femme et le duc, de plus, il demanda de l'aide pour se réconcilier avec elle à la duchesse\*\* et au duc-même. Ensuite, il commença à avoir des soupçons, donc il se battit à duel avec le duc et il le blessa au point qu'il le crut mort. Il alla le dire à la princesse, qui eut des convulsions très violentes

---

<sup>227</sup> *Ivi*, p. 163.

<sup>228</sup> *Ivi*, p. 171.

<sup>229</sup> *Ibidem*.

<sup>230</sup> *Ivi*, p. 172.

en croyant la mort de son amant. Elle mourut peu après. Le duc découvrira ensuite, grâce à la femme de chambre de la princesse, qu'elle avait eu des convulsions, car son mari l'avait empoisonnée, mais on ne trouva jamais de preuves.

Le duc souffrit beaucoup à cause de cette perte, mais il se consola vite avec d'autres femmes qu'il avait connu dans la même période de la princesse : « *je menai de front six intrigues qui me donnèrent de l'occupation. C'était à peu près ce qu'il y avait de mieux à la cour* »<sup>231</sup>. La meilleure intrigue fut celle qu'il avait recommencé, avant la mort de la princesse, avec la duchesse\*\*, qui céda à la tentation après beaucoup de temps. Le duc la séduisit grâce au même escamotage qu'il avait utilisé la première fois :

Ce fut là que ses projets s'évanouirent : ils contrariaient trop son cœur et, si la raison avait pris pendant longtemps l'empire sur lui, il en triompha bien complètement dans ce moment. J'éprouvais aussi un plaisir aussi vif que les premières fois [...] Elle s'étonna d'avoir sacrifié à la raison des moments aussi délicieux. La duchesse de \*\*, d'amie réservée qu'elle était pour moi, devint l'amante la plus tendre, tout entière au bonheur présent<sup>232</sup>.

Toutefois, elle était consciente des dangers de cette liaison, en effet elle dit au duc : « *Ah ! mon ami, voilà une nuit qui va me rendre malheureuse pour longtemps* »<sup>233</sup>. Il la rassura en le promettant « *d'être le plus fidèle qu'il me serait possible* »<sup>234</sup>, mais il le dit aussi que, si elle l'aimait, elle devait accepter ses petits défauts, elle lui répondit en soupirant que « *Il faut bien aimer ses amis avec leurs défauts* »<sup>235</sup>.

Dans ce récit le duc a raconté ses aventures amoureuses à madame la marquise de M\*\*\* et, dans la dernière page il avoue qu'il s'est étonné lui-même du nombre de ces intrigues : « *Je suis étonné moi-même de tout ce que je fis alors* »<sup>236</sup>. Enfin, il donne sa parole à son destinataire de continuer à raconter sa vie dans un autre récit, où il parlera surtout de son gouvernement.

#### 4.2.2 Réflexions et vision du monde du duc

Le récit de la *Vie Privée du Maréchal de Richelieu* s'articule autour des aventures amoureuses du duc de Richelieu pendant sa jeunesse, mais l'auteur écrit aussi ses réflexions sur plusieurs sujets, qui nous aident à comprendre sa vision du monde.

Le duc exprime, à plusieurs reprises, sa pensée sur les femmes. Il pense qu'elles ont une conduite bizarre, car elles ont la tendance à s'éloigner des hommes qui les courtisent respectueusement et, en revanche, elles tombent amoureuses des hommes qui les traitent avec

---

<sup>231</sup> *Ivi*, p. 183.

<sup>232</sup> *Ivi*, p. 175.

<sup>233</sup> *Ibidem*.

<sup>234</sup> *Ibidem*.

<sup>235</sup> *Ibidem*.

<sup>236</sup> *Ivi*, p. 184.

indifférence. À son avis, la raison de cette conduite réside dans leur amour-propre, qui guide leurs choix : « *il semble que leur amour-propre blessé soit la plus forte passion qui puisse les occuper. Elle leur fera faire plus de folies et d'avances que l'amour même ne peut leur en inspirer. Une femme guidée par l'amour-propre est capable de tout* »<sup>237</sup>, par exemple, il y a des femmes qui ne se laissent pas séduire par un homme séduisant, mais qui se laissent séduire par l'homme qui avait blessé leur orgueil en mettant en doute leur beauté, en effet : « *le désir de justifier qu'on est belle en a fait rendre plus d'une ; et l'homme adroit, qui sait saisir le faible d'une femme, quel qu'il soit, est sûr d'en triompher* »<sup>238</sup>. En somme, la pire offense qu'on peut faire à une femme est de blesser son amour-propre : « *J'avais déjà observé bien de fois que ce qui fâchait le plus une femme était son amour-propre blessé* »<sup>239</sup>.

Il a une vision machiste du sexe féminin, il pense que les femmes sont nées seulement pour servir les hommes : « *la plus grande preuve d'amour qu'une femme pouvait donner était de se soumettre à tous les désirs de son amant* »<sup>240</sup>. Cependant, il n'est pas intéressé à dominer les femmes, sinon du point de vue sexuel, il veut plutôt les protéger et les rendre heureuses, en récompense du bonheur qu'elles sont capables de donner aux hommes : « *les femmes, faibles par elles-mêmes, ne devaient inspirer aux hommes que l'envie de leur rendre hommage ; que ce sexe timide et charmant avait été fait pour le bonheur du notre et qu'en reconnaissance, nous devons chercher à le rendre heureux* »<sup>241</sup>.

Les femmes sont capables de rendre heureux le maréchal mais il confond souvent le bonheur et le plaisir sexuel avec l'amour, il leur dit toujours qu'il les aime, mais il ne s'agit que d'un amour superficiel et illusoire : « *L'homme est fier, il veut triompher, et se trompe lui-même en prenant pour de l'amour l'envie de soumettre une femme qui ose lui résister* »<sup>242</sup>. En outre, le duc se lasse de ses amants après peu de temps, ce qui prouve qu'il ne s'agissait pas de véritable amour. Il justifie son attitude en disant que « *L'habitude de jouir d'une femme nous rend sa possession indifférente. On n'en connaît plus la valeur [...] L'habitude tue le désir* »<sup>243</sup>. Selon lui l'homme doit toujours varier car « *l'uniformité la plus belle devient monotone, fastidieuse, et l'homme n'a pas été fait pour être fixé sans cesse auprès du même objet* »<sup>244</sup>.

Toutefois, même si « *la nature bienfaisante veut que tout ce qui nous environne varie* »<sup>245</sup>, les bienséances sont contraires à la variété, et elles imposent de faire des choix et de le garder à jamais,

---

<sup>237</sup> *Ivi*, p. 99.

<sup>238</sup> *Ivi*, p. 100.

<sup>239</sup> *Ivi*, p. 126.

<sup>240</sup> *Ivi*, p. 98.

<sup>241</sup> *Ivi*, p. 87.

<sup>242</sup> *Ivi*, pp. 111-2.

<sup>243</sup> *Ivi*, pp. 110.

<sup>244</sup> *Ibidem*.

<sup>245</sup> *Ibidem*.

la seule solution est celle de ne pas respecter la règle de bienséance, comme le duc a fait tout au long de sa vie, car « *Les conventions de la société contrarient la nature* »<sup>246</sup>. La passion la plus limitée par les conventions sociales est l'amour, qui ne peut pas être vécu librement.

Le duc ne n'est pas intéressé au bonheur des autres, il ne pense qu'à lui-même. Selon lui, l'égoïsme est la seule façon d'être heureux, car on ne peut pas atteindre son propre bonheur si on se préoccupe du bonheur des autres, et on en trouve l'exemple aussi dans la nature :

Les gens qui regardent l'égoïsme comme un mal, ne voient pas qu'il est dans la nature. L'animal est égoïste, il ne pense et n'agit que pour lui ; il défend sa pâture, il combat pour posséder exclusivement la femelle dont il a besoin. L'homme n'est pas mieux organisé [...] Tous les hommes agissent pour eux, et font bien [...] Ceux qui [...] mettent leur bonheur à faire celui des autres, sont toujours dupes de ce système dont ils reconnaissent bientôt la fausseté [...] On peut aimer les autres, mais il est bien juste de se préférer à tout<sup>247</sup>.

En conséquence, il ne croit pas à l'amitié, qui se fonde sur l'altruisme, et il la considère même dangereuse : « *L'amitié, telle qu'elle existe dans le monde, a plus fait de malheureux que la haine* »<sup>248</sup>. De plus, il ne faut pas se charger des malheurs des autres, car en aidant les autres à retrouver leur bonheur, on risque de perdre le sien : « *c'est une folie de se mettre à la place de ses amis malheureux. Qu'en revient-t-il ? Du chagrin* »<sup>249</sup>.

Afin de ne pas être malheureux, l'homme doit éviter de s'entourer de personnes trop différentes de lui car : « *La contrariété est un tourment, et rien ne déplaît autant que d'être avec des gens qui éprouvent un sentiment que vous n'avez pas* »<sup>250</sup>. En effet, selon lui, on ne peut pas renoncer au bonheur, car si on est heureux on vit mieux et longtemps : « *Je crois que pour vivre longtemps, il faut éviter de donner à ses sens des écousses qui les fatiguent trop. Les gens qui s'affectent souvent durent peu* »<sup>251</sup>, il faut « *bannir surtout la tristesse : le chagrin abrège ses jours à la moitié* »<sup>252</sup>. À son avis, ceux qui ont la capacité de s'isoler de tout ce qui se passe dans le monde sont beaucoup plus heureux : « *Heureux celui qui voit tout sans s'émouvoir, qui s'accoutume à regarder de bonne heure ce qui l'entourne comme étranger pour lui* »<sup>253</sup>. En outre, le bonheur et la sérénité sont importants car notre perception du monde dépend de notre état d'âme : « *est-elle gaie ? tout rit autour de nous ; est-elle triste ? la nature se rembrunit et nous voyons tous les objets couverts de cette teinte de mélancolie qui nous affecte* »<sup>254</sup>.

---

<sup>246</sup> *Ibidem.*

<sup>247</sup> *Ivi*, pp. 117-8.

<sup>248</sup> *Ivi*, p. 118.

<sup>249</sup> *Ivi*, p. 117.

<sup>250</sup> *Ivi*, p. 116.

<sup>251</sup> *Ibidem.*

<sup>252</sup> *Ivi*, p. 117.

<sup>253</sup> *Ibidem.*

<sup>254</sup> *Ivi*, p. 116.

Une autre source de bonheur est la gloire. Les hommes doivent aspirer à la gloire car elle a le pouvoir d'accroître leur honneur. Le duc y tenait beaucoup et il était très intéressé à la rejoindre à travers ses aptitudes militaires : « *je ne pensais qu'à la gloire et j'espérais, en me distinguant, faire tomber sur moi un des rayons de celle qui environnait le maréchal de Villars* »<sup>255</sup>.

Le maréchal réserve quelques pages de son récit à ses réflexions politiques. En particulier, il réfléchit sur le règne de Louis XIV et sur ce qui se passa à sa mort. Quand le Roi Soleil mourut, le peuple ne cacha pas son bonheur et son espérance d'être gouverné par un souverain meilleur, et il oublia tout ce que Louis XIV avait fait de bien. Le peuple se laissait transporter par la joie et l'espérance chaque fois qu'un roi mourait, mais l'espérance était toujours déçue et le peuple commençait vite à haïr le nouveau souverain. Selon le duc, qui était un défenseur de la monarchie absolue, le peuple espérait dans une existence meilleure avec le nouveau souverain, mais les rois, ni le vieux roi ni le nouveau roi, ne pouvaient pas la lui concéder car « *Il serait même très impolitique de le [le peuple] mettre en état de n'être pas toujours fort occupé pour vivre : trop d'aisance lui donneraient le temps de raisonner* »<sup>256</sup>.

Le duc estimait Louis XIV et il ne pouvait pas supporter que le peuple eût oublié toutes ses bonnes actions, et qu'il insulta son cercueil le jour de son enterrement.

Après cette réflexion, le maréchal dédie quelques lignes à Madame de Maintenon, qu'il tenait en très haute estime et qu'il considérait comme sa deuxième mère. Il pensait qu'elle était la femme parfaite pour Louis XIV : « *c'était une femme complaisante, instruite, dont la conversation faisait plaisir* »<sup>257</sup>. Cependant, même si elle avait toujours eu des bonnes intentions, selon le duc, elle est la responsable de la dévotion du roi, qui causa beaucoup de problèmes, surtout parce que le souverain se laissa influencer par les prêtres. Le point de vue du duc coïncide avec celui de l'opinion publique de son époque, mais pas avec celui des chercheurs, que nous avons déjà reporté dans le deuxième chapitre, selon lesquels Madame de Maintenon fut injustement accusée d'être la responsable des persécutions des protestants.

Le duc réfléchit aussi sur l'importance de la fortune pour avoir une place dans la société et pour rejoindre la gloire : « *la grande fortune est d'une nécessité indispensable à l'homme de naissance ou qui jouit d'une grande place. L'aîné d'une famille qui recueille une succession considérable en perpétue le lustre et la gloire* »<sup>258</sup>. En effet, il fut très heureux d'hériter la fortune de son père et de son oncle, le Cardinal de Richelieu. Il réfléchit sur le fait que son père avait beaucoup de dettes à sa mort et son patrimoine avait été préservé grâce à la substitution, qui avait été voulu par le Cardinal

---

<sup>255</sup> *Ivi*, p. 85.

<sup>256</sup> *Ivi*, p. 84.

<sup>257</sup> *Ivi*, p. 151.

<sup>258</sup> *Ivi*, p. 136.

de Richelieu. Sans la substitution le maréchal n'avait hérité presque rien. Benedetta Craveri, dans les notes du texte, donne la définition de substitution, qui a été tiré du Dictionnaire de Trévoux, et que nous avons décidé de reporter pour clarifier ce concept. La substitution est la « *disposition d'un testateur, par laquelle il substitue un héritier à un autre, qui n'a que l'usufruit, et non point la propriété du bien qui lui est laissé. [...] Les substitutions sont pour conserver les biens et les terres dans les familles* »<sup>259</sup>. Le duc loue les substitutions car elles lui ont donné la possibilité d'hériter les terres du Cardinal sans qu'il ait été obligé de les donner aux créanciers de son père pour payer ses dettes. Benedetta Craveri nous explique que les substitutions furent supprimées deux ans après la mort du duc de façon que les créanciers puissent avoir ce qui leur est dû, aussi après la mort de leur débiteur. De plus, ne pouvant plus compter sur la fortune, les héritiers des bonnes familles seront obligés de construire leur propre fortune sur leur mérite, et pas seulement sur l'argent.

En conclusion, dans la *Vie privée du Maréchal de Richelieu*, l'auteur alterne le récit de ses aventures amoureuses pendant sa jeunesse, et ses réflexions sur plusieurs sujets, qui nous aident à comprendre sa vision du monde. Ce récit peut être considéré comme un symbole de la transgression des bienséances, car le protagoniste ne respecte pas les conventions sociales ni dans ses actions ni dans ses pensées. Il est parfaitement conscient de ses transgressions et il en est fier, puisqu'il ne partage pas la vision de l'honnête homme qui domine la société où il vit. Le duc de Richelieu se rebelle à la règle de bienséance et il devient le symbole de la transgression du XVIII<sup>e</sup> siècle.

### 4.3 *Vie privée, littérature libertine et libertinage*

Le troisième volume de la *Vie privée du Maréchal de Richelieu* se rattache, selon Benedetta Craveri, « *à la tradition du roman-liste* »<sup>260</sup>, qui est liée à la littérature libertine de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. En particulier, on peut parler de *roman-liste* car l'auteur raconte ses aventures amoureuses de façon désordonnée, ne respectant aucun ordre particulier, ne donnant aucune construction narrative au récit. De plus, les personnages ne sont pas du tout définis et, la plupart de fois, les noms sont censurés. Le lecteur a l'impression de lire un texte qui a été écrit rapidement, et que l'auteur n'a même-pas relu. Si on accepte l'hypothèse que ce texte a été inventé après la mort du protagoniste, cette rapidité peut être attribué à l'envie de l'auteur de publier son œuvre aussi près que possible de celle de Soulavie.

Le lecteur a l'impression que, dans certains passages, l'auteur vise à justifier son libertinage, en démontrant qu'il est conscient que ses actions sont en contraste avec l'idéal de l'honnête homme de son siècle. Toutefois, certaines de ses réflexions peuvent être lues comme un acte de provocation,

---

<sup>259</sup> *Ivi*, p. 186.

<sup>260</sup> *Ivi*, p. 31.

ayant pour but de scandaliser le lecteur, par exemple, son amour pour la monarchie absolue, sa défense des substitutions, sa fierté d'être aristocrate, les louanges qu'il fait de l'égoïsme et de l'instabilité.

#### 4.3.1 La littérature libertine

Nous avons décidé d'approfondir le sujet de la littérature libertine dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, parce que, mieux connaître ses caractéristiques peut être utile pour mieux comprendre le troisième volume de la *Vie privée du Maréchal de Richelieu*, vu que ce récit possède plusieurs traits du roman libertin, même s'il ne peut pas être considéré comme un roman. Pour réaliser cet approfondissement, nous nous sommes notamment inspirés de l'essai critique de Alis-Elena Bucur, *La réception du roman libertin*<sup>261</sup>.

La littérature libertine éclata dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, même si les premières œuvres remontent à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Cette littérature donna l'occasion à la véritable essence humaine d'éclater enfin au grand jour, en faisant preuve que l'être et le paraître ne coïncident pas. Elle décrit l'homme en tant qu'être humaine, avec ses défauts, ses besoins, ses désirs et ses passions, qui sont propres aux êtres humains. Elle fut condamnée par la société de l'époque car les auteurs démontraient de plus en plus de ne pas respecter la règle de bienséance. Le protagoniste du roman libertin est, avant tout, un homme, pas un héros. En conséquence, on peut parler de « *littérature-miroir* »<sup>262</sup>, puisque l'œuvre « *devient l'image écrite de la réalité, une description dure mais en même temps allusive* »<sup>263</sup>, en effet l'homme peut finalement se montrer au monde tel qu'il est. Cependant, le style est décent, car on évite d'utiliser des termes vulgaires ou de raconter de façon trop explicite des situations à caractère sexuel, donc l'implicite et le non-dit jouent un rôle essentiel. Les protagonistes de la littérature libertin sont toujours des aristocrates, alors que les bourgeois et le peuple jouent un rôle secondaire.

La critique du XVIII<sup>e</sup> siècle fut très dure avec les romans libertins, et elle ne critiquait pas seulement les romans mais aussi les auteurs, leur conduite et leur pensée débauchée. En outre, comme la religion avait un rôle essentiel dans la société, elle constitua un obstacle pour la diffusion de ces romans. Les critiques continuèrent aussi au XIX<sup>e</sup> siècle. Les chercheurs se sont demandé pourquoi il y eut une telle aversion contre la littérature du libertinage, la réponse se trouve sans doute dans les valeurs de la société où cette littérature se développe, c'est-à-dire une société qui se fonde sur la pudeur, l'honnêteté, la dignité et la discrétion : ce n'était pas convenable de divulguer sa vie privée, il fallait la tenir cachée.

---

<sup>261</sup> BUCUR, Alis-Elena, *La réception du roman libertin*, Studii Si Cercetari Filologice : Seria Limbi Romanice 1, no. 22, 2017.

<sup>262</sup> *Ivi*, p. 2.

<sup>263</sup> *Ibidem*.

De nos jours, la vision de la littérature libertine a changé, car elle est considérée comme un miroir de la société du XVIII<sup>e</sup> : « *un sujet d'étude, un corpus riche et succulent avec des sujets et personnages à analyser, des problématiques spécifiques au XVIII<sup>e</sup> siècle, des vraies photographies de la vie cachée de la deuxième moitié de ce siècle bouleversé* »<sup>264</sup>. De plus, on reconnaît le mérite à la littérature du libertinage d'avoir « *ouvert la porte vers la littérature moderne* »<sup>265</sup>, où la sexualité est désormais considérée comme naturelle. Les effets positifs de la littérature du libertinage peuvent être remarqués dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, car on commença à donner plus d'espace au corps et à ses sensations dans les ouvrages. Aujourd'hui, nous sommes capables de reconnaître le mérite principal de la littérature libertine qui « *représente un ancêtre de la littérature moderne qui lui a laissé comme héritage le plus important des trésors – le caractère libre et ouvert* »<sup>266</sup>.

#### 4.3.2 Libertins versus dévots

Quand on parle de littérature libertine et, plus en général de libertinage, on se demande pourquoi ils ont reçu des critiques aussi dures. Didier Foucault a essayé de donner une réponse à cette question dans son essai critique *Entre contre-Réforme et libertinage : les médecins du XVII<sup>e</sup> siècle face plaisir sexuel*<sup>267</sup>. Selon Foucault, la réponse à cette question se trouve dans l'influence du catholicisme dans la société française de l'époque, où les principes du catholicisme réglaient la conduite morale. En particulier, la religion n'acceptait pas la sexualité des hommes et, en s'appuyant sur le sixième commandement du Décalogue, qui interdit l'adultère, elle considérait le plaisir sexuel comme un péché mortel. En conséquence, le seul but de la sexualité devait être celui de la procréation, et tout plaisir sexuel était condamné : « *L'œuvre de nature se résume à sa fin : engendrer un enfant* »<sup>268</sup>.

Les libertins ne partageaient pas du tout la pensée que nous venons d'exposer, en effet, on peut les définir comme « *ceux qui rejettent en totalité ou partie les valeurs du christianisme, qu'il s'agisse des fondements philosophiques et ontologiques de sa doctrine ou bien des prescriptions morales qui prônent une vie austère, fuyant les plaisirs terrestres pour préparer la vie éternelle* »<sup>269</sup>. Toutefois, même si cette définition s'adapte à tous les libertins, il faut préciser qu'ils ne sont pas tous égaux, et qu'il y a des types de libertinage qui diffèrent entre eux. Pour approfondir cette distinction nous sommes inspirés de l'essai critique de Sophie Houdard, *Vie de scandale et écriture de l'obscène* :

---

<sup>264</sup> *Ivi*, p. 5.

<sup>265</sup> *Ibidem*.

<sup>266</sup> *Ivi*, p. 6.

<sup>267</sup> FOUCAULT, Didier, *Entre contre-Réforme et libertinage : les médecins du XVII<sup>e</sup> siècle face plaisir sexuel*. La médecine dissidente : hétérodoxie et modernité dans l'Europe des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. 1. Philosophie et religion, May 2013, Bâle, Suisse.

<sup>268</sup> *Ivi*, p. 2.

<sup>269</sup> *Ivi*, p. 3.

*hypothèses sur le libertinage de mœurs au XVII<sup>e</sup> siècle*<sup>270</sup>, grâce auquel nous avons appris que la critique historique et littéraire a commencé, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, à identifier deux types de libertinage, en distinguant « un libertinage extravagant d'un libertinage subtil et secret », où le premier est un « libertinage de mœurs », alors que le deuxième est un « libertinage érudit », donc philosophique. Les libertins érudits « répugnent aux excès trop voyants [...] pour se livrer dans la juste mesure à la critique sérieuse de l'orthodoxie morale »<sup>271</sup>. En tous cas, les deux avaient un point en commun : ils utilisaient la nature comme point de référence, et ils y cherchaient des exemples qui pouvaient guider leur comportement, ils pensaient que l'homme peut être heureux seulement s'il vit en harmonie avec la nature. Donc on peut affirmer que la nature « sert de socle commun à tous les courants de la pensée libertine »<sup>272</sup>.

En ce qui concerne le protagoniste de la *Vie Privée*, selon notre analyse, il s'inscrit dans le premier type, car il donne l'exemple d'un libertinage des mœurs, par exemple, quand on découvre ses liaisons il ne se préoccupe pas, et il la voit comme une opportunité de se vanter. De plus, il ne peut pas appartenir au deuxième type car le but de son libertinage est le plaisir sexuel, et pas la réflexion et la critique de la morale chrétienne. Il est vrai qu'il réfléchit sur plusieurs sujets dans son récit, mais il s'agit des réflexions désordonnées, pas articulées, et qui ne représentent pas le but de son récit.

En outre, il montre dans plusieurs passages de son récit qu'il considère la nature comme un point de repère et un exemple à suivre. Dans un passage en particulier il affirme que les conventions sociales et les principes de la religion sont contre ceux de la nature. Nous avons décidé de reporter le passage en question car nous pensons qu'il constitue une preuve supplémentaire du libertinage du protagoniste, et il fait preuve du rôle qu'il accorde à la nature :

La **nature bienfaisante** veut que tout ce qui nous environne varie ; elle est toujours nouvelle pour nous, et ne nous plaît tant que par cette variété ; l'uniformité la plus belle devient monotone, fastidieuse, et l'homme n'a pas été fait pour être fixé sans cesse auprès du même objet. **Les conventions de la société contrarient la nature** ; par elles, l'homme devient plus malheureux que les animaux qui lui sont subordonnés, on le force de manquer à sa parole en lui faisant prendre des liens qu'il ne peut rompre de sa vie ; son choix fait, la **religion** lui prescrit de s'y tenir jusqu'à la mort<sup>273</sup>.

Le Maréchal de Richelieu fait preuve d'une certaine intolérance envers les contraintes de la religion catholique, qui lui empêche de vivre comme il le voudrait.

---

<sup>270</sup> HOUDARD, Sophie, *Vie de scandale et écriture de l'obscène : hypothèses sur le libertinage de mœurs au XVII<sup>e</sup> siècle*, Tangence, no. 66, 2001.

<sup>271</sup> *Ivi*, p. 49.

<sup>272</sup> FOUCAULT, Didier, *Entre contre-Réforme et libertinage : les médecins du XVII<sup>e</sup> siècle face plaisir sexuel*, cit., p. 3.

<sup>273</sup> *Vie Privée Du Maréchal De Richelieu*. Édition préfacée et annotée par Benedetta Craveri, cit., p. 110.

Il était presque impossible que les libertins et les dévots trouvaient un équilibre entre leurs visions du monde. Cependant, la science et la médecine permirent de faire des pas en avant à partir du XVII<sup>e</sup> siècle. En effet, les médecins s'occupèrent d'étudier les organes reproducteurs en essayant de comprendre ce qu'il y a la base du plaisir sexuel. Il est important de souligner que les médecines conduisirent leurs recherches de façon la plus neutrale possible, sans se laisser influencer ni des dévots ni des libertins. Les résultats de ces études furent en faveur des libertins, car les médecins tendaient à « *naturaliser – et non à diaboliser – le plaisir sexuel* »<sup>274</sup>, en le considérant souvent comme une partie essentielle de la reproduction, à la fois des hommes et des animaux, qui ne dépend pas de la volonté de l'homme. En général, la médecine de cette période affirmait que « *L'acte sexuel est une donnée de nature, nécessaire pour perpétuer l'espèce humaine [...] Désir et plaisir trouvent ainsi une justification naturelle* »<sup>275</sup> et aussi que « *la sexualité fait partie des appétits naturels qui concourent au bon équilibre de la santé* »<sup>276</sup>. Cependant, pour concourir au bon équilibre de la santé, il faut éviter les excès dans les deux sens et trouver un équilibre, en effet, les médecins se détachaient à la fois de l'attitude des dévots et des libertins.

En somme, la religion et le libertinage se sont toujours opposés, sans jamais trouver un point de rencontre, et la religion a conditionné la vision du libertinage, qui a été perçu de façon négative. Toutefois, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, les études des médecins sur la sexualité ont aidé à mieux comprendre la vision des libertins et à la justifier, autant que possible, scientifiquement.

#### **4.4 Des Avis de Madame de Lambert à la Vie Privée : points de vue contradictoires**

Le Maréchal de Richelieu est devenu le symbole de la transgression de la règle de bienséance à cause de son libertinage des mœurs et de son manque de valeurs. Ce personnage s'oppose à la figure de Madame de Lambert qui, en revanche, est considérée comme le symbole du respect de la règle de bienséance. Dans les *Avis d'une mère à son fils et à sa fille*, Madame de Lambert donne des conseils à ses enfants sur les règles à suivre et sur les valeurs dont il faut donner preuve pour être considérés des honnêtes gens. Le Maréchal de Richelieu ne respecte pas la majorité de règles que la marquise donne à ses enfants, et il démontre de ne pas avoir les valeurs qui sont nécessaire pour être considéré comme un honnête homme, en effet, il n'est qu'un libertin.

Tout d'abord, il accorde beaucoup d'importance à l'amour-propre, et le seul but de sa conduite est celui de satisfaire son amour-propre et sa vanité. En conséquence, il s'occupe seulement de soi-même et il ne s'intéresse pas aux autres car il n'est pas disposé à mettre de côté son amour-propre pour cultiver l'amour pour les autres. Il fait l'éloge de l'égoïsme, selon lui l'homme ne peut pas

---

<sup>274</sup> FOUCAULT, Didier, *Entre contre-Réforme et libertinage : les médecins du XVIIe siècle face plaisir sexuel*, cit., p. 6.

<sup>275</sup> *Ivi*, p. 8.

<sup>276</sup> *Ivi*, p. 9.

rejoindre le vrai bonheur en aidant les autres, mais seulement en s'occupant de soigner sa propre personne et son âme, donc il ne faut jamais être altruiste. Par conséquent, il ne croit pas dans l'amitié, qu'il considère comme une cause du malheur car on est obligé de partager le malheur et les souffrances de ses amis.

Tous les aspects que nous venons de mettre en évidence contrastent avec les conseils que Madame de Lambert donne à ses enfants, car elle leur dit qu'il faut mettre de côté l'amour-propre et se concentrer sur celui pour les autres, donc il faut toujours être altruistes et aider ceux qui en ont besoin. Elle considère l'amitié comme étant essentiel pour être des honnêtes gens, et elle est aussi source de bonheur, car on ne peut pas être heureux si on reste tout seul.

Ensuite, il accorde plus d'importance aux richesses qu'aux vertus. Il est très avare et il arrive même à être heureux de la mort de son père car elle lui permet de devenir très riche. Selon lui, la richesse est essentielle pour rejoindre la gloire et pour avoir une place dans la société. En revanche, selon Madame de Lambert, la richesse s'oppose aux vertus et elle amène au vice, il faudrait l'utiliser seulement pour aider les pauvres. Selon la marquise, pour avoir une place dans la société, il faut avoir des mérites, pas des richesses.

Enfin, le duc mène une existence débauchée, il rejette les normes de la religion, son seul objectif est le plaisir sexuel, qu'il obtient en déshonorant des honnêtes femmes. Après qu'il les a séduites, il n'est pas sincère, il leur dit qu'il les aime mais ce n'est pas vrai, donc chez lui l'être et le paraître ne coïncident pas ; il n'est pas fidèle, il est capable d'avoir six intrigues simultanément. Quand il n'est plus intéressé à certaines liaisons, car l'habitude l'ennuie, il quitte ses amantes sans explications. En revanche, Madame de Lambert conseille à ses enfants de suivre les règles de la religion et de les utiliser comme un point de repère pour leur conduite. De plus, elle conseil à son fils de ne jamais déshonorer les femmes, il doit plutôt les respecter. Madame de Lambert tient en haute estime les femmes, et sa vision contraste avec celle du duc qui les traite comme objets de plaisir à soumettre et à dominer, dont le seul but est celui de satisfaire les hommes. La marquise met en garde ses enfants des plaisirs, qu'il faut absolument éviter et craindre car ils mènent au déshonneur et ils contrastent avec l'honnêteté.

Toutefois, nous avons remarqué aussi deux points en commun entre la *Vie privée du Maréchal de Richelieu* et les *Avis* : le duc aspire à la gloire militaire, tout comme la marquise conseille à son fils ; selon le maréchal les conseils doivent être soutenus par l'exemple sinon ils n'ont pas de valeur, en effet il ne tient pas compte des sermons de son père à propos de sa vie débauché, car son père aussi avait commis des erreurs. Celle-ci est la même pensée que Madame de Lambert exprime dans la conclusion des *Avis d'une mère à sa fille*.

En somme, après avoir analysé les *Avis d'une mère à son fils et à sa fille*, et la *Vie privée du Maréchal de Richelieu*, nous soutenons que Madame de Lambert et le Maréchal de Richelieu avaient

des points de vue contradictoires et des visions opposées du monde et de la vie de société, l'une liée aux valeurs de l'honnêteté, et l'autre liée à la transgression de ces valeurs et au libertinage. À notre avis, ces deux visions si opposées reflètent la réelle situation de la société française du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec toutes ses contradictions.

#### **4.5 Conclusions : le rejet d'une vision préétablie du monde**

Le Maréchal de Richelieu est devenu le symbole du libertinage à cause de sa vie débauchée et de la transgression de la règle de bienséance. Il était conscient de ses transgressions et il en était fier, puisqu'il ne partageait pas les valeurs de la société à laquelle il appartenait, qui était fondée sur les idéaux de la religion chrétienne. Le seul but de sa vie privée était le plaisir sexuel, qu'il recherchait sans cesse dans les femmes. Il n'avait pas une très haute considération d'elles et il les voyait comme des êtres inférieurs dont le seul objectif était de satisfaire les hommes. Il n'était pas intéressé à être fidèle, en effet, il avait plus d'une liaison à la fois. Il ne connaissait pas le véritable amour, il pensait qu'il était tombé amoureux, mais ce n'était pas de l'amour. Même s'il n'était ni fidèle ni sincère, toutes les femmes qu'il séduisit tombaient amoureuses de lui et, peu de temps après, elles souffraient à cause de son abandon. Même s'il est devenu célèbre à cause de son style de vie, il mena aussi une vie militaire qui fut couronnée de succès.

En analysant la *Vie Privée Du Maréchal De Richelieu* nous avons eu la possibilité de mieux connaître ce personnage qui fit autant de scandale à son époque. Même si le doute sur la paternité de cet ouvrage demeure, elle nous donne des informations importantes sur la vie et sur la vision du monde du duc de Richelieu, qui sont sans doute véridiques puisqu'elles coïncident avec les données des pièces justificatives.

La conduite libertine du duc fit scandale à son époque parce qu'elle allait contre tous les principes de sa société, et donc, contre les principes de Madame de Lambert.

Les figures du Maréchal de Richelieu et de Madame de Lambert s'opposent : il est devenu le symbole de la transgression et elle est devenue le symbole de la règle de bienséance. Cependant, ils représentent deux visions du monde qui étaient toutes les deux présentes dans la société de l'époque : l'une, celle de la marquise, donne l'illusion que l'être et le paraître coïncident et qu'on peut atteindre la perfection morale en suivant la règle de bienséance et en opprimant sa véritable nature ; l'autre, celle du duc, montre l'homme tel qu'il est, avec ses défauts, ses passions, ses besoins, un homme qui ne respecte pas les conventions sociales et qui prend ses propres décisions tout seul, sans se laisser influencer par des règles qu'il ne partage pas. Ces deux figures sont le symbole des contradictions du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec une société qui était en train de changer son état d'esprit, et où on n'était plus disposé à suivre des normes qui sacrifiait l'essence même des êtres humains, en les obligeant à se

conduire d'une façon préétablie. C'est aussi grâce au libertinage de gens comme le maréchal que la littérature a évolué et qu'aujourd'hui on peut traiter certains thèmes sans plus les considérer un tabou.

En conclusion, il serait réducteur de considérer le Maréchal de Richelieu seulement comme le symbole du libertinage, il a été bien plus que cela : il est aussi le symbole d'une société qui était en train de changer, et qui n'était plus disposée à accepter une vision préétablie du monde.

## Conclusions

Les bienséances ont représenté le fil conducteur de ce mémoire, en tant que thème majeur de la société des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Nous nous sommes occupés d'étudier la société de l'Ancien Régime du point de vue des conventions sociales, à la fois dans la vie de société et dans la vie de cour. Nous nous sommes appuyés sur les faits historiques mais aussi sur la littérature de l'époque ; les deux nous ont permis de découvrir toutes les facettes de la règle de bienséance. En effet, le respect des bienséances pendant l'Ancien Régime n'était pas si évident comme nous aimons à le croire car les conventions sociales n'étaient pas toujours respectées. Cependant, il y avait plusieurs degrés de transgression, plus ou moins graves.

Le thème des bienséances est strictement lié à la figure de la femme, c'est précisément pour cette raison que nous avons décidé d'approfondir le rôle de la femme à la fois dans la société mondaine et à la Cour, en particulier à la Cour du Roi Soleil.

La première partie de ce mémoire visait à fournir un cadre général de la société française du XVII<sup>e</sup> siècle, qui est fondamental pour comprendre les événements et l'esprit du siècle suivant. En ce qui concerne la société du XVII<sup>e</sup> siècle, nous avons mis en évidence les deux mondes dans laquelle elle était divisée : la société mondaine et la cour. La société mondaine doit sa naissance aux femmes, qui peuvent être considérées comme les fondatrices des salons, à savoir les centres de la société mondaine, autour desquels la vie de société mondaine prit forme. Le modèle des salons fut lancé par Madame de Rambouillet, et sa Chambre bleue sera imitée par la postérité. Les salons étaient le lieu de rencontre des nobles qui ressentaient le besoin de fuir la vie de cour pour passer quelques heures de loisir, sous le signe du divertissement et de la culture. En ce sens, les salons étaient conçus comme des lieux utopiques qui garantissaient le bonheur.

Par conséquent, les nobles menaient une double vie, à mi-chemin entre la cour et les salons. Nous avons jugé important de mettre en évidence ce qui se passait à la Cour du Roi Soleil dans cette même période. L'histoire nous enseigne que les femmes ne jouaient un rôle essentiel pas seulement dans la vie de société mais aussi à la Cour. Cependant, il s'agissait d'une influence insoupçonnée, car elles n'avaient aucun pouvoir juridique. Nous avons examiné deux figures en particulier, c'est-à-dire, celles de Madame de Montespan et Madame de Maintenon, qui étaient les favorites de Louis XIV. Elles n'eurent un rôle important pas seulement dans sa vie privée mais aussi dans les questions politiques, ce qui prouve, encore une fois, le pouvoir des femmes dans la France de l'Ancien Régime.

Le passage du XVII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle fut un passage progressif, et il fut marqué par la mort de Louis XIV. Comme il avait concentré toutes les attentions sur lui-même, la vie de société s'était presque éteinte, mais, à sa mort, l'esprit de société se ralluma. Sa mort fut suivie d'un climat de joie

pour le retour à la mondanité. Toutefois, même si la majorité de valeurs du XVII<sup>e</sup> siècle étaient restées presque les mêmes, tels que l'honnêteté, la politesse et le respect de la règle de bienséance, la société était en train de changer. Il fut un changement progressif qui intéressa surtout la vision du monde et la perception de sa propre intériorité, qui allaient désormais vers les valeurs des Lumières.

Notre excursus théorique visait à contextualiser l'étude des figures de Madame de Lambert et du Maréchal de Richelieu, qui représentent le cœur de ce mémoire. Notre objet d'étude était d'étudier la règle de bienséance dans la société des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, en mettant en évidence les différentes façons de la percevoir et de l'adapter à ses propres exigences. Notre but a été celui d'étudier deux façons opposées de la percevoir : la respecter et la transgresser. Le respect et la transgression des bienséances étaient tous les deux présents dans la société de l'Ancien Régime, et nous avons essayé de comprendre pourquoi et comment deux visions si opposées du monde ont pu coexister. Afin de comprendre pleinement ce thème nous avons étudié deux œuvres littéraires en particulier, qui font preuve de cette opposition, c'est-à-dire, les *Avis d'une mère à son fils et à sa fille* de Madame de Lambert, et la *Vie Privée du Maréchal de Richelieu*. Ces deux œuvres, et leurs auteurs, peuvent être considérées comme l'une le symbole du respect des bienséances, et l'autre le symbole de la transgression des bienséances.

Nous avons remarqué que le respect ou la transgression des conventions sociales n'étaient jamais fin en soi, mais qu'ils étaient toujours le symptôme de quelque chose de plus compliqué. En particulier, ils étaient toujours reliés à la vision du monde, à l'attitude, aux croyances religieuses et politiques de la personne concernée, mais aussi à son sexe.

Grâce aux *Avis* de Madame de Lambert, en comparant les conseils qu'elle donne à son fils et à sa fille, mais aussi en étudiant les *Réflexions nouvelles sur les femmes*, nous avons remarqué que la femme continuait à vivre dans une condition d'infériorité par rapport à l'homme, même si, paradoxalement, elle avait un rôle central dans la société mondaine et dans la Cour depuis plus d'un siècle. La condition d'infériorité de la femme était déterminante dans sa façon d'affronter la vie et dans son comportement. Les femmes vivaient dans la crainte du déshonneur et elles devaient respecter des règles bien plus strictes que celles des hommes. Madame de Lambert s'engagea dans cette cause qui la concernait directement et elle essaya de trouver des solutions pour contraster l'inégalité des sexes.

La condition d'infériorité des femmes ressort aussi de la *Vie Privée du Maréchal de Richelieu*, qui avait une vision machiste des femmes et qui les considérait seulement comme des instruments pour le bonheur des hommes.

En ce qui concerne les bienséances, Madame de Lambert fait preuve de respecter l'attitude de son époque et d'être en harmonie avec la conduite morale qu'il fallait avoir. En revanche, le maréchal se rebelle contre la bienséance et il donne la priorité à son bonheur, en le suivant même s'il est conscient de ne pas respecter les normes. Le maréchal n'est pas intéressé à cacher sa vraie essence

pour faire semblant d'être quelqu'un d'autre, il se montre tel qu'il est, avec ses défauts, ses passions et ses attitudes, et il n'accepte pas de se soumettre à des règles qu'il ne partage pas.

Étant donné que la marquise et le duc avaient deux visions du monde opposées, nous nous sommes interrogés sur laquelle reflète mieux la société du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous sommes arrivés à la conclusion que la société qui ressort de l'histoire du duc est plus véridique par rapport à celle des *Avis*, car elle n'est pas conditionnée par une vision préétablie du monde. En revanche, la marquise est obsédée par le respect des bienséances, ce qui conditionne sa vision du monde et son comportement. En effet, la règle de bienséance cachait la vraie essence de ceux qui la respectait, donc l'être et le paraître ne coïncidaient plus.

En outre, nous avons réfléchi sur la raison d'une différence si grande entre la pensée de deux personnes qui ont vécu dans la même époque. À notre avis, les deux sont deux résultats différents d'une période de transition, d'un monde qui était en train de changer. Cependant, Madame de Lambert reste ancrée aux valeurs de l'honnêteté, même si elle démontre d'être innovatrice sous d'autres points de vue, alors que le Maréchal de Richelieu n'est plus disposé à accepter des valeurs et de normes qu'il ne comprend et qu'il n'accepte pas. Ces deux visions du monde étaient toutes les deux répandues dans la société du XVIII<sup>e</sup>, mais avec la différence que le libertinage n'était pas encore accepté et donc les libertins tendaient à se cacher.

De plus, il faut souligner que le libertinage n'était pas une caractéristique de la société mondaine, mais il était répandu aussi à la Cour de Louis XIV, qui n'avait jamais caché sa double vie avec ses maîtresses, et de Louis XV qui avait été un exemple et un ami pour le Maréchal de Richelieu. Par conséquent, nous pouvons affirmer que la vie débauchée du maréchal ne constituait pas une exception à son époque, mais il n'était qu'un des nombreux libertins de la France de l'Ancien Régime.

En conclusion, dans la société des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, le respect et la transgression des bienséances coexistaient, ce qui fait preuve de la présence de deux visions du monde opposées dans la même société : l'une ancrée au passé et conditionnée par les valeurs religieuses et culturelles de son époque ; l'autre tournée vers l'avenir et pas plus disposée à accepter une vision préétablie du monde qu'elle ne partage pas, et qui a envie d'avoir une véritable liberté de choix. La présence de deux visions du monde si éloignées est le miroir de toutes les contradictions de la société française de cette époque et de la période de transition qu'elle était en train de vivre.



# Bibliographie

## Œuvres

- Madame de LAMBERT : *Œuvres*. Texte établi et présenté par Robert Granderoute. Paris : Champion, 1990,

*qui comprend :*

LAMBERT, Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, *Avis d'une mère à son fils*, pp. 43-93

–, *Avis d'une mère à sa fille*, pp. 95-150.

–, *Réflexions nouvelles sur les femmes*, pp. 213-253.

- *Vie Privée Du Maréchal De Richelieu*. Édition préfacée et annotée par Benedetta Craveri, trad. par Pietro Mondolfo, Paris : Desjonquères, 1993 (original italien de la préface : Adelphi Edizioni, 1989).

## Essais critiques

- BUCUR, Alis-Elena, *La réception du roman libertin*, Studii Si Cercetari Filoligice : Seria Limbi Romanice 1, no. 22, 2017.
- CHANDERNAGOR, Françoise, POISSON, Georges, *Maintenon*, Paris : Norma, 2001 (photographies de Jean de Calan).
- CRAVERI, Benedetta, *L'âge de la conversation*, trad. par Éliane Deschamps-Pria, Paris : Gallimard, 2005 (original italien : *La civiltà della conversazione*, Milano, Adelphi, 2001).
- CRAVERI, Benedetta, *Reines et favorites : Le pouvoir des femmes*, trad. par Éliane Deschamps-Pria, Paris : Gallimard, 2007 (original italien : *Amanti e regine: Il potere delle donne*, Milano, Adelphi, 2005).
- FIGEAC, Michel, *La place du gouverneur dans la ville au XVIII<sup>e</sup> siècle : l'exemple du Maréchal de Richelieu*, dans *Des hommes et des pouvoirs dans la ville : XIV<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècles*, textes réunis par PONTET, Josette, et Centre d'études des espaces urbains, Talence : Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3, 1999.
- FOUCAULT, Didier, *Entre contre-Réforme et libertinage : les médecins du XVII<sup>e</sup> siècle face plaisir sexuel*. La médecine dissidente : hétérodoxie et modernité dans l'Europe des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. 1. Philosophie et religion, May 2013, Bâle, Suisse.
- GRANDEROUTE, Robert, *De « L'Éducation des filles » aux « Avis d'une mère à sa fille » : Fénelon et Madame de Lambert*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France* 87, no. 1, 1987.

- HAMERTON, Katharine J., *A feminist voice in the enlightenment salon: Madame de Lambert on taste, sensibility, and the feminine mind*, *Modern Intellectual History* 7, n°2, août 2010.
- HOUDARD, Sophie, *Vie de scandale et écriture de l'obscène : hypothèses sur le libertinage de mœurs au XVII<sup>e</sup> siècle*, *Tangence*, no. 66, 2001.
- LEGAY, Marie-Laure, BAURY, Roger, *L'invention de la décentralisation : noblesse et pouvoirs intermédiaires en France et en Europe, XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, *Histoire et civilisations*, v. 87. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2009.
- MERRICK, Jeffrey, *Louis XV's Deathbed Apology*, *European History Quarterly* 38, no. 2, 2008.
- OFFEN, Karen, *The woman question in France, 1400-1870*, Cambridge: Cambridge University Press, 2017.

## Riassunto in italiano

L'oggetto di studio di questa tesi consiste nell'analisi letteraria e storica delle convenzioni sociali nella società francese del XVII e del XVIII secolo. In particolare, l'analisi si concentra sull'opposizione tra il rispetto e la trasgressione delle convenzioni sociali. Questi due aspetti sono analizzati a partire da due opere letterarie, ovvero gli *Avis d'une mère à son fils et à sa fille* di Madame de Lambert e la *Vie Privée du Maréchal de Richelieu*, che sono rispettivamente l'una il simbolo del rispetto delle convenzioni sociali, e l'altra il simbolo della loro trasgressione. Nella prima, l'autrice dà dei consigli ai suoi figli, un maschio e una femmina, su come affrontare la vita di società nel rispetto delle convenzioni sociali. Invece, la seconda è un'autobiografia libertina che racconta la gioventù del Maresciallo di Richelieu, pronipote del noto Cardinale, che visse una vita sregolata e all'insegna del libertinaggio. Come si evince, queste due figure avevano due visioni opposte del mondo, e il nostro obiettivo è proprio quello di capire come fosse possibile che due concezioni così diverse potessero esistere e coesistere all'interno della stessa società e della stessa classe sociale. Ci chiediamo quali fossero le possibili motivazioni che portavano i diretti interessati a scegliere il rispetto o la trasgressione delle convenzioni sociali, e quali fossero le conseguenze di tali scelte. Inoltre, è fondamentale soffermarsi sul ruolo della donna in questa epoca, con particolare riferimento alla disparità di genere, con l'obiettivo di trovare dei possibili collegamenti tra il genere e il rispetto delle convenzioni sociali.

Al fine di fornire uno studio che sia il più completo possibile, prima di passare all'analisi delle due opere sopracitate, dedichiamo i primi due capitoli allo studio della società francese di quel periodo, in modo da contestualizzare le opere e poter comprendere al meglio le loro dinamiche, in relazione al periodo in cui sono state scritte. In particolare, l'oggetto di studio del primo capitolo sarà la nascita della società mondana francese e il ruolo delle donne nella gestione delle sue dinamiche. Siccome il passaggio dal XVII al XVIII secolo fu progressivo, conoscere gli sviluppi e la mentalità della società del 1600 è fondamentale per capire le sue evoluzioni nel secolo successivo, che è quello a cui appartengono le opere che analizzeremo. Nel secondo capitolo, invece, ci concentreremo sulla vita di corte e, più precisamente, sulla Corte di Luigi XIV e sul ruolo che vi ebbero le sue amanti. Analizzeremo le figure di Madame de Montespan e Madame de Maintenon, al fine di dimostrare che, a corte, il ruolo delle donne fu tutt'altro che marginale, benché la loro influenza rimase sconosciuta ai più. Dopo aver chiarito questi aspetti, passeremo all'analisi degli *Avis* e della *Vie Privée*.

## 1. I salotti, fulcro della società mondana

Il XVII secolo vide la nascita e lo sviluppo della società mondana, interamente gestita dalle donne appartenenti alla nobiltà e all'alta borghesia. Le donne si occupavano infatti di gestire i salotti, che erano il fulcro della mondanità. I salotti erano il luogo di incontro dei nobili, che vi si riunivano per conversare su varie tematiche, dalla letteratura alla storia, dalla filosofia alla scienza. Il motivo principale di queste riunioni era la voglia di evadere dalla vita quotidiana o dalla vita di corte, ed è proprio per questo che i salotti venivano percepiti come dei luoghi utopici in cui si aveva la possibilità di ritrovare la felicità per qualche ora, dimenticandosi dei propri problemi.

D'altronde, non è un caso che i nobili sentissero la necessità di evadere. Infatti, la nascita dei salotti coincise con la crisi d'identità della nobiltà e con la formazione della loro nuova identità, associata a un nuovo stile di vita. La crisi d'identità dei nobili ebbe luogo tra il 1560 e il 1640 e vide la sua causa principale nell'esclusione dei nobili dalla vita politica e pubblica della corte, motivata dalla perdita di valore dei loro privilegi che vennero soppiantati dal merito. Di conseguenza, non potevano più pretendere determinati diritti solo in quanto nobili, ma dovevano dimostrare di meritarseli. Le loro precedenti cariche iniziarono ad essere occupate dai borghesi, i cosiddetti nuovi arricchiti, che dimostravano di avere le competenze necessarie. I nobili non si ribellarono, perché loro stessi erano consapevoli sia di non avere dei meriti particolari sia di non essersi guadagnati i loro privilegi passati. Decisero dunque di andare avanti e di costruirsi una nuova identità, e scelsero lo stile come segno distintivo del loro sangue nobile, ovvero il rispetto delle convenzioni sociali: erano convinti di essere superiori agli altri perché conoscevano le buone maniere. Le donne ebbero un ruolo fondamentale nella nuova identità dei nobili e nel loro nuovo stile di vita.

La vita mondana venne inaugurata da Madame de Rambouillet, che fu capace di distinguersi grazie alla sua ossessione per le buone maniere e per l'educazione, che erano quindi delle costanti del suo salotto. È proprio grazie a lei che questi divennero i valori caratterizzanti dell'identità culturale francese, e che le donne iniziarono ad essere viste come le educatrici della società, diventando le personalità più importanti della società mondana.

A partire dal 1618, Madame de Rambouillet iniziò ad accogliere i suoi ospiti a casa sua, più precisamente nella sua camera da letto, che venne ribattezzata come *Chambre bleue* (Camera blu). Si trattava soprattutto di nobili in cerca di qualche ora di svago, e che iniziarono dunque a vivere una doppia vita tra la corte e i salotti. Tuttavia, i nobili non erano gli unici ospiti, infatti non erano ammesse discriminazioni sulla classe sociale di appartenenza, e tutti venivano considerati alla pari. Nobili e borghesi vivevano insieme questa esperienza, per questo si può parlare della società mondana come di una società mista.

A partire dal 1650, il salotto della marchesa di Sablé divenne uno dei luoghi di ritrovo più importanti della società mondana. Questo salotto aveva una caratteristica particolare in quanto si

trovava all'interno di un convento giansenista, religione alla quale la marchesa si era convertita in tarda età, dopo la Fronda. È importante precisare che la Fronda aveva segnato profondamente la società mondana, infatti, alla fine delle rivolte, il sovrano aveva proibito gli incontri nei salotti. Di conseguenza, i nobili si divisero in due categorie: quelli che accettarono questo provvedimento rinunciando alla loro doppia vita, e quelli che si rifugiarono nella religione. La marchesa faceva parte di quest'ultimo gruppo.

La religione giansenista prevedeva la rinuncia a tutti i piaceri, ma lei non era disposta a rinunciare ai piaceri della conversazione, dunque decise di adibire a salotto la sua casa, costruita nel giardino di un convento giansenista. I principali argomenti di conversazione erano l'amicizia e l'amore.

Inoltre, la marchesa partecipò a un progetto insieme a La Rochefoucauld, che consisteva nella scrittura delle massime, ognuno per conto proprio, e poi nel loro confronto. L'obiettivo delle massime era quello di portare l'uomo a riflettere su stesso e sulla sua natura.

La Fronda non sconvolse solo la vita dei nobili, ma anche quella della famiglia reale, e in particolare quella di Mademoiselle de Montpensier, principessa di sangue, e meglio nota come la *Grande Mademoiselle*. Pagò cara la sua scelta di opporsi alla famiglia reale e di stare dalla parte dei nobili, ritenuti più deboli. Suo cugino Luigi XIV la cacciò dal palazzo reale e lei andò a vivere nel castello di Saint-Fargeau, ma nonostante questo non si pentì mai della sua scelta. Tuttavia, la principessa soffriva molto a causa della solitudine, dunque decise di organizzare delle riunioni seguendo il modello della *Chambre bleue*, ormai chiusa, e di cui era stata un'ospite fissa. Il suo salotto venne riconosciuto come degno erede di quello di Madame de Rambouillet.

Alla *Grande Mademoiselle* si deve l'innovazione del gioco dei ritratti, lanciato in precedenza da mademoiselle de Scudéry. Inizialmente, lo scopo del gioco era quello di descrivere gli altri membri della società affinché ciascuno sapesse quali delle sue caratteristiche venivano apprezzate e quali invece no, così aveva anche la possibilità di migliorarsi. Secondo Mademoiselle, lo scopo del gioco doveva essere il divertimento, pertanto tutti potevano scrivere dei ritratti degli altri o di se stessi, senza bisogno di essere degli scrittori di professione. La nascita dell'autoritratto fu significativa in quanto rompeva la convenzione sociale secondo la quale non era concesso parlare di se stessi. Nel salotto di Mademoiselle de Montpensier, il gioco dei ritratti divenne uno dei maggiori passatempi ma, anche se le conversazioni erano all'insegna del divertimento, era sempre necessario far attenzione a non offendere gli altri.

L'innovazione del gioco dei ritratti fu l'ultimo successo della principessa che poco tempo dopo si ritirò dalla vita mondana. Ad ogni modo, portò comunque avanti il progetto che venne denominato *Arcadie de Mademoiselle*, che consisteva in degli incontri nei quali si discuteva del ruolo della donna, che doveva sempre far valere i suoi diritti, combattere per ottenerli e non sottomettersi mai agli uomini.

Anche Mademoiselle de Scudéry, ideatrice del gioco dei ritratti, gestiva un salotto di notevole importanza, aperto a partire dagli anni '50. Il suo salotto era diverso dagli altri perché l'unico tema di conversazione era la letteratura e i suoi ospiti erano tutti dei letterati. Mademoiselle de Scudéry era una scrittrice che lottò affinché le donne potessero essere scrittrici con gli stessi diritti degli uomini e senza essere mai discriminate o considerate inferiori.

In conclusione, le donne furono le vere protagoniste della nascita e dello sviluppo della società mondana e questo ebbe delle conseguenze sugli sviluppi del secolo successivo.

## **2. L'influenza delle amanti del Re Sole, un ruolo che rimase nell'ombra**

Nell'*Ancien Régime*, le donne non ebbero un ruolo importante solo nella società mondana, ma anche a corte, benché il loro contributo sia rimasto nell'ombra. Le donne, infatti, non avevano nessun potere giuridico che permettesse loro di governare, a causa della legge salica non potevano nemmeno ereditare il trono. Ciononostante, riuscirono a influenzare le scelte politiche, economiche e sociali dei sovrani diventando delle fedeli consigliere. In particolare, questo ruolo era riservato alle amanti del re, che spesso avevano più potere della regina stessa. Questa dinamica trova un esempio concreto nelle figure e nelle vicende di Madame de Montespan e Madame de Maintenon, amanti di Luigi XIV, che riuscirono ad influenzare il sovrano sulle decisioni politiche, nonostante egli fosse una persona autoritaria che non amava condividere il suo potere con altre persone, tantomeno con delle donne.

Madame de Montespan si rifugiò a corte per sfuggire al marito violento e al suo matrimonio infelice. Era solita partecipare alle riunioni dei salotti parigini e il suo arrivo a corte portò una ventata di aria fresca perché, grazie a lei, i valori della società mondana entrarono a far parte della vita di corte. Il re la notò subito e, anche se inizialmente lei non avrebbero voluto cedere alla tentazione visti i suoi valori cristiani, riuscì a sedurla. Così, Madame de Montespan divenne l'amante ufficiale del Re Sole. La marchesa non si sentiva inferiore al re, era consapevole di essere bella e intelligente e questo le permise di avere col suo amante un rapporto da pari a pari. Il re apprezzava molto questa sua caratteristica, e infatti le affidò il ruolo di rappresentante della corte, che avrebbe dovuto essere della regina. La marchesa si occupava soprattutto delle scelte architettoniche del castello di Versailles, che all'epoca era in costruzione, e del mecenatismo. A causa della sua enorme influenza, questo periodo è stato soprannominato *âge Montespan* (epoca Montespan).

Madame de Montespan diede a Luigi XIV sette figli, che egli legittimò come era solito fare con i figli avuti dalle sue amanti. Tuttavia, questo suo comportamento era ritenuto immorale dai religiosi, che giudicavano duramente la condotta del re. L'obiettivo dei religiosi era quello di convincere il re a lasciare Madame de Montespan in modo da tornare sulla retta via, senza più commettere adulterio. Spinto dal suo prete confessore, Luigi XIV lasciò la sua amata prima di partire in guerra. I due amanti restarono separati per un anno e mezzo ma, al ritorno del re, la loro storia d'amore ricominciò. Ma il

loro idillio era destinato a durare ben poco, perché il sovrano aveva bisogno di vivere nuove avventure e di provare nuove emozioni che la marchesa non era più in grado di dargli. Il re iniziò un'altra fase della sua vita, passando dall'amore passionale che aveva vissuto con Madame de Montespan, a quello virtuoso che visse con Madame de Maintenon.

Questo passaggio fu segnato anche dal cosiddetto affare dei veleni, uno scandalo che vide coinvolta Madame de Montespan. Venne scoperta una fitta rete di veggenti che producevano veleni e filtri d'amore con lo scopo di venderli a chi ne faceva richiesta. Tra gli altri nomi delle personalità influenti della corte che si ritrovarono coinvolte venne fatto il nome della marchesa. Venne accusata di essersi rivolta a una veggente per comprare un filtro d'amore per tenere il re legato a sé, e un veleno per uccidere il re e Mademoiselle de Fontanges, che era la sua nuova amante, e di aver partecipato a delle messe nere. Il re decise di non continuare a indagare su Madame de Montespan, e tutti coloro che l'avevano accusata vennero condannati all'ergastolo senza nemmeno aver avuto il diritto al processo. L'obiettivo del re era sia quello di evitare uno scandalo, ma anche quello di proteggere la sua amante. Purtroppo, non ci sono pervenute delle testimonianze sullo stato d'animo del re in questo periodo e non è noto se egli chiese delle spiegazioni alla diretta interessata. Nel XIX secolo, i ricercatori sono tornati sull'affare dei veleni e si sono soffermati sulla colpevolezza dell'amante del re. La maggior parte degli studiosi ha scagionato Madame de Montespan dalle accuse più gravi basandosi sul fatto che le confessioni dei criminali venivano estorte sotto tortura e, in più, gli accusati avevano l'abitudine di mentire al fine di depistare le indagini. Anche se la marchesa non tentò di uccidere il re, è probabile che abbia commesso gli altri reati di cui fu accusata, come comprare dei filtri d'amore e partecipare a delle messe nere, perché era ossessionata dalla paura di perdere il suo amato.

Benché Luigi XIV decise di proteggere la madre dei suoi figli, egli restò segnato dall'affare dei veleni. Questo scandalo amplificò il suo senso di colpa per la sua vita sregolata e adultera e contribuì alla sua decisione di cambiare vita. La sua nuova vita vissuta nel rispetto della religione e della virtù vide al suo fianco Madame de Maintenon, l'altra grande donna di quest'epoca.

Madame de Maintenon apparteneva alla nobiltà in rovina, era nata in una prigione e la sua infanzia non era stata semplice. Era stata cresciuta da degli zii paterni, di religione protestante, fino a quando una sua parente lontana, la contessa di Neuillan, aveva deciso di prenderla in custodia, con il solo scopo di evitare che gli zii la convertissero al protestantesimo. Fu proprio la contessa a introdurla nella società mondana, dove conobbe Madame de Montespan. Fu proprio quest'ultima a introdurla nella vita di corte, nominandola istitutrice dei suoi figli, ovvero i figli illegittimi che aveva avuto da Luigi XIV. Il re rimase affascinato dalle amorevoli cure che riservava ai suoi figli e decise di premiarla con delle ingenti somme di denaro, che l'istitutrice utilizzò per acquistare il castello di Maintenon, di cui il re la nominò in seguito marchesa. Tuttavia, la marchesa era una donna pia e devota, e non aveva nessuna intenzione di mettere a repentaglio la sua reputazione e la sua castità diventando l'amante

del sovrano. La situazione cambiò alla morte della regina. Il re avrebbe voluto sposarla ma la differenza di rango sociale glielo impediva. Allora, l'unica soluzione per evitare lo scandalo, era il matrimonio morganatico, un matrimonio valido sul piano religioso ma non valido sul piano legale. Purtroppo, non ci sono giunti i documenti di questo matrimonio, che fu celebrato e mantenuto in gran segreto. L'ipotesi di una sua effettiva celebrazione si basa su tutta una serie di indizi, tra i quali le voci dell'opinione pubblica. Proprio l'opinione pubblica giudicò duramente il comportamento della marchesa, accusandola di ipocrisia. A causa della sua grande fede cattolica, fu anche accusata di aver spinto il re alla persecuzione dei protestanti, ma questo è stato smentito dagli storici per varie ragioni: il re aveva iniziato le persecuzioni ben prima che lei entrasse a far parte della sua vita; tutta la sua famiglia, tranne suo fratello, era protestante, dunque le persecuzioni mettevano in pericolo tutti i suoi parenti; nella sua corrispondenza non sono mai state trovate delle prove in merito. Tuttavia, non difese mai la religione protestante, probabilmente per paura di essere accusata di essere ancora legata alle sue origini.

Per quanto riguarda l'influenza che ebbe sul Re Sole, essa fu pressoché nulla durante i primi anni, ma fu notevole durante la guerra di successione spagnola, durante la quale il re le chiese esplicitamente consiglio per le sue decisioni politiche. Inoltre, il potere di Madame de Maintenon è testimoniato dal fatto che lei inaugurò e gestì personalmente il primo collegio francese dedicato all'educazione delle giovani donne appartenenti alla nobiltà in rovina, dall'infanzia all'età adulta, garantendo a queste ragazze l'educazione che lei stessa non aveva potuto avere. Nel suo trattato *De l'éducation des filles* diede vita a un nuovo modello pedagogico che venne utilizzato anche dai suoi successori. Il suo obiettivo principale era l'emancipazione delle donne, la marchesa era convinta che le donne potessero essere libere soltanto grazie all'educazione. Fu proprio in questo collegio che Madame de Maintenon si trasferì per trascorrere i suoi ultimi giorni dopo la morte del suo sposo.

In conclusione, Madame de Montespan e Madame de Maintenon erano due donne rivali e tanto diverse l'una dall'altra ma con un obiettivo in comune: governare al fianco del re. Sono state in grado di raggiungere il loro scopo in silenzio, restando nell'ombra, ma dando prova del grande potere e della grande forza delle donne.

### **3. Madame de Lambert: il rispetto delle convenzioni sociali e la disparità di genere**

L'opera di Madame de Lambert è il risultato di un periodo di transizione, ovvero del passaggio dal XVII al XVIII secolo. Non ci fu una cesura tra questi due secoli e il passaggio fu graduale. Infatti, nel XVIII secolo le convenzioni sociali e le regole che erano state istituite nei saloni del secolo precedente rimasero pressoché invariati. Tuttavia, ci furono anche alcuni cambiamenti, in particolare, si iniziò a prestare molta più attenzione alla propria interiorità e la visione del mondo iniziò a cambiare gradualmente, includendo i nuovi valori dell'Illuminismo.

Madame de Lambert ebbe un ruolo importante in questo periodo di transizione grazie al suo salone e alle sue opere. Il suo è ritenuto il salone più importante di Parigi, a partire dal 1698 e per i trent'anni successivi, fino alla morte della marchesa. Il suo salone seguiva il modello della *Chambre bleue* ed era visto come un luogo utopico che dava la possibilità di evadere dalla realtà quotidiana. Inoltre, la marchesa trasmetteva ai suoi ospiti, letterati e persone di rilievo della società, i suoi valori, quali: l'importanza dell'educazione per le donne; il dovere di mostrarsi per quello che si è veramente; l'altruismo come unica fonte di felicità; il terrore dell'opinione degli altri che la portò a non voler pubblicare le sue opere, che infatti vennero pubblicate senza il suo consenso, ed erano probabilmente destinate a un uso personale.

Malgrado la sua reticenza a pubblicare i suoi scritti, essi ebbero molto successo anche nel secolo successivo. Le sue opere riflettono i temi trattati nel suo salone e il loro tema principale è il rispetto delle convenzioni sociali e il valore dell'*honnêteté*, ovvero l'importanza di seguire determinate regole al fine di essere considerati delle persone perbene. Le opere di Madame de Lambert su cui ci soffermeremo sono gli *Avis d'une mère à son fils*, gli *Avis d'une mère à sa fille* e le *Réflexions nouvelles sur les femmes*. Abbiamo scelto di fare uno studio comparativo degli *Avis* in quanto essi mettono in evidenza sia la totalità delle convenzioni sociali che era necessario rispettare per essere delle persone perbene, sia la disparità di genere, a discapito delle donne. Al fine di approfondire la visione della marchesa sulla donna, e la condizione della donna in quest'epoca, abbiamo deciso di soffermarci anche le *Réflexions nouvelles sur les femmes*.

Gli *Avis* sono dei consigli che Madame de Lambert diede a suo figlio, Henri-François, e a sua figlia, Monique-Thérèse, prima che facessero il loro ingresso in società. L'obiettivo della madre era quello di insegnare loro ad essere delle persone perbene, nel rispetto delle convenzioni sociali imposte dalla società.

Dal nostro studio comparativo tra gli *Avis d'une mère à son fils* e gli *Avis d'une mère à sa fille*, è emerso che buona parte delle convenzioni sociali erano comuni all'uomo e alla donna. Infatti, entrambi i sessi dovevano rispettare determinati valori e avere dei comportamenti ben precisi al fine di essere considerati delle persone perbene. In particolare, la madre consiglia ad entrambi i figli di essere modesti, dal momento che la vanità è un vizio da evitare. Di conseguenza, bisogna trascurare l'amor proprio e concentrarsi solo sull'amore per gli altri, aiutando chi ne ha bisogno senza pretendere nulla in cambio. Per diventare delle persone migliori, bisogna sempre concentrarsi sul miglioramento delle proprie qualità, e mai sui difetti degli altri. Imparare a convivere con gli altri è fondamentale, infatti l'amicizia è un valore aggiunto, ma prima di stare con gli altri bisogna imparare a stare bene con se stessi e a riflettere in solitudine. Inoltre, la sincerità è fondamentale, e le menzogne sono assolutamente da abolire, così come la vendetta. La pazienza è un valore tipico delle persone perbene. La religione e la cultura sono dei buoni alleati, e sono ritenuti dei punti di riferimento. L'onore è un

valore imprescindibile, ed è messo in pericolo dalla lussuria e dal desiderio, perdere l'onore significa rovinare la propria reputazione. In particolare, è più facile che siano le donne ad essere disonorate perché il loro onore non dipende solo dal loro comportamento ma anche da come gli uomini si comportano nei loro confronti. In più, una persona perbene deve essere in grado di gestire le relazioni con i suoi superiori, con i suoi pari e con coloro che sono inferiori, senza mai mettere a disagio gli inferiori.

Tuttavia, la nostra analisi comparativa ha messo in evidenza anche una notevole disparità tra i due sessi, a discapito della donna, che doveva rispettare delle regole molto più rigide rispetto a quelle imposte agli uomini. Questa divergenza è dovuta alla condizione di inferiorità della donna, che l'uomo ha sempre cercato di escludere dal potere per paura che gli venisse usurpato. Paradossalmente, benché le donne avessero assunto un ruolo centrale sia nella società mondana che a corte, rimasero escluse dal potere che rimase invece concentrato nelle mani degli uomini, condannandole a una posizione marginale. In particolare, Madame de Lambert si è soffermata sull'importanza dell'educazione sia per gli uomini che per le donne, sottolineando che le donne non ricevevano una buona educazione e venivano abbandonate a se stesse. Questa era una tematica di grande rilievo nel XVIII secolo, in quanto si discuteva sull'inferiorità della donna e si era arrivati alla conclusione che la donna non era biologicamente inferiore all'uomo, ma aveva meno conoscenze soltanto perché nessuno si era occupato della sua istruzione. Questa nuova consapevolezza andò di pari passo con il ruolo sempre più importante che le donne stavano assumendo nella società. Tuttavia, le donne si occupavano prevalentemente del buoncostume e della morale, mentre il potere era ancora in mano agli uomini. Nonostante la condizione della donna stesse migliorando, c'erano ancora molti aspetti che erano indice della sua condizione di inferiorità, quali, l'importanza della sua bellezza, che è ciò che attira per prima l'attenzione, che si sposta solo successivamente sui meriti. Madame de Lambert ha messo in evidenza l'importanza dell'aspetto esteriore della donna, che deve però essere sempre sostenuto dal merito e dall'onore.

Per quanto riguarda i principi da seguire, benché la marchesa metta in guardia entrambi i suoi figli sui rischi dell'avarizia, quando si rivolge alla figlia, si sofferma sul pericolo di restare senza soldi: una donna che sperpera la sua fortuna ha perso tutto, e questo è l'inizio del suo disonore.

Come abbiamo appena detto, le donne dovevano rispettare delle regole più rigide, infatti, Madame de Lambert redarguisce sua figlia riguardo a delle tematiche di cui non si occupa con suo figlio. In particolar modo, le passioni e soprattutto l'amore, sono molto pericolose e rischiano di far perdere l'onore. Inoltre, la madre consiglia alla figlia di non farsi vedere troppo spesso in pubblico perché partecipare a troppi eventi mondani è segno di mancanza di dignità, e questo potrebbe mettere in pericolo il suo pudore e la sua reputazione. A proposito della reputazione, essa è determinata dal giudizio degli altri, che si basa su criteri diversi per l'uomo e la donna: la reputazione dell'uomo

dipende dalla sua gloria e dalla sua carriera, mentre quella della donna dipende dal rispetto delle convenzioni sociali e dal suo pudore, un valore che l'uomo non deve necessariamente possedere.

Madame de Lambert si è occupata della condizione della donna anche nelle *Réflexions nouvelles sur les femmes*, che è ritenuta l'opera più personale della marchesa in quanto il suo obiettivo era proprio quello di difendere le donne dalle accuse misogine di alcuni suoi contemporanei. Infatti, in questo trattato la marchesa denuncia apertamente la condizione di inferiorità alla quale è costretta la donna e l'ingiustizia di questa disparità; denuncia, inoltre, la tirannia degli uomini che non permette alle donne di essere libere e che non riconosce la loro intelligenza. Consiglia alle donne di sfruttare la loro bellezza per conquistare il potere, ma combinandola sempre alla virtù e al pudore. Elogia il gusto del bello che è tipico delle donne e che ha permesso loro di sviluppare il loro pensiero critico e di diventare le guide della società mondana. Anche l'immaginazione, l'intelligenza, i sentimenti e la sensibilità hanno contribuito a far assumere alle donne questo ruolo, essendo sintomo della loro superiorità cognitiva, ma devono sempre essere accompagnate da una buona istruzione. Le donne prendono le loro decisioni più attraverso i sentimenti che attraverso la ragione, ma ciò non significa che le loro decisioni siano sbagliate. *Le Réflexions nouvelles sur les femmes* sono dunque un elogio delle donne in cui la marchesa si impegna a dimostrare che le donne non sono inferiori agli uomini, anzi, possiedono delle qualità che gli uomini non hanno.

In conclusione, l'opera di Madame de Lambert rispecchia i valori del periodo di transizione in cui è stata scritta e mette in evidenza, da un lato, l'importanza del rispetto delle convenzioni sociali, e dall'altro la disparità di genere e la condizione di inferiorità della donna. La marchesa non si limitò a denunciare questa situazione ma diede il suo contributo concreto per il raggiungimento della parità dei sessi mediante le sue opere.

#### **4. Il Maresciallo di Richelieu: trasgressione delle convenzioni sociali e libertinaggio**

Il Maresciallo di Richelieu aveva una visione del mondo opposta a quella di Madame de Lambert, visse una vita sregolata e libertina, trasgredendo continuamente le convenzioni sociali che la società gli imponeva. Anche lui, come Madame de Lambert, visse il periodo di transizione tra il XVII e il XVIII secolo e i suoi comportamenti libertini vennero probabilmente incoraggiati dal clima di libertà e di gioia che si diffuse alla morte di Luigi XIV, che durante il suo regno aveva quasi fatto spegnere la vita mondana concentrando tutte le attenzioni sulla sua persona. Alla morte del re vi fu una notevole ripresa della vita di società, e le convenzioni sociali non vennero rispettate dai più. Tuttavia, questo periodo di festa finì presto, ma il Maresciallo continuò ad essere libertino per tutta la sua vita.

Il suo libertinaggio cominciò durante il regno di Luigi XIV e continuò durante quello di Luigi XV, con il quale strinse un'amicizia fondata sulle loro comuni aspirazioni libertine. Luigi XV si rispecchiava nel carattere egoista e cinico del suo amico, e aveva un'altissima considerazione del Richelieu libertino, ma non si curava delle sue altre doti, prima fra tutte quella militare. Richelieu era infatti un valoroso militare, e fu nominato Maresciallo di Francia nel 1748.

Il Maresciallo è il protagonista di numerose biografie che raccontano la sua storia, alcune sono state attribuite ad altri autori, altre a lui, ma non si ha la certezza che egli sia veramente l'autore. È il caso del terzo volume della *Vie privée du Maréchal de Richelieu*, l'opera di cui ci occupiamo in questa sede, che vede due ipotesi contrapposte: si tratterebbe di un'autobiografia scritta dal Maresciallo stesso o dettata a una persona di fiducia al fine di riabilitare il suo personaggio sul quale erano state ricamate storie non vere, oppure, potrebbe essere un racconto scritto da delle persone a lui vicine che conoscevano la sua storia.

Il terzo volume della *Vie privée du Maréchal de Richelieu* racconta in prima persona le avventure amorose di Louis-François de Richelieu durante la sua prima giovinezza. Il racconto, come lo stesso protagonista scrive, è destinato alla marchesa di M\*\*\* (la maggior parte dei nomi di persone nobili sono stati censurati) che gli ha chiesto di raccontarle quel periodo della sua vita, a distanza di trent'anni. Il racconto è dedicato alla sua presentazione alla Corte del Re Sole e al periodo successivo. Fu proprio in questo periodo che scoprì i piaceri di Versailles e che conobbe la duchessa\*\*, che può essere considerata come la coprotagonista di questa storia in quanto restò al suo fianco per tutta la sua vita, prima nelle vesti di amante e poi di amica e fedele consigliera. La duchessa decise di intrattenere soltanto un rapporto di amicizia con il Maresciallo per timore di perderlo, infatti, era consapevole che lui si stancava molto facilmente delle sue amanti e si sarebbe stancato presto anche di lei. La duchessa riuscì nel suo intento e conquistò la fiducia di Richelieu, ricoprendo il ruolo di confidente. Richelieu infatti la rendeva partecipe di tutti i suoi intrighi amorosi, primo fra tutti quello tra due giovani donne, amiche tra di loro, l'una moglie di un vetraio e l'altra vedova. Riuscì a intrattenere una relazione con entrambe contemporaneamente e le convinse a restare le sue amanti anche dopo che scoprirono di far parte di un triangolo amoroso. Al fine di poterle incontrare senza problemi, e di mettere a suo agio la moglie del vetraio che era una donna devota e timorosa di Dio, affittò e fece arredare (dal vetraio stesso) un appartamento che diventò il suo nido d'amore.

Quando si stancò di questo trio amoroso andò alla ricerca di altre amanti, e iniziò una relazione con la principessa di \*\*\*. Era donna intrappolata in un matrimonio infelice che ritrovò la felicità grazie a Richelieu, fino a quando suo marito riscoprì improvvisamente il suo interesse per lei. Si mostrò molto geloso quando iniziò a sospettare che la moglie lo tradiva, fino ad arrivare ad avvelenarla.

Quelle che abbiamo appena riportato sono le avventure principali che il protagonista racconta, ma non sono l'unico argomento della *Vie privée*, dove Richelieu riflette anche su tematiche di vario

ordine. Innanzitutto, esprime il suo pensiero maschilista sulla donna, che secondo lui è nata solo per rendere felice l'uomo. Tuttavia, egli non maltratta le donne, anzi, si impegna a renderle felici, confondendo spesso il piacere sessuale con l'amore. Egli sostiene di avere sempre bisogno di cambiare donna perché l'abitudine lo stanca e, secondo lui, le convenzioni sociali condannano alla monotonia e sono per questo contronatura. Inoltre, secondo lui l'egoismo è l'unico modo di essere felici perché permette di non condividere le pene degli altri, infatti ritiene l'amicizia pericolosa e malsana. Un'altra fonte di felicità è la gloria, a cui lui teneva molto vista la sua attitudine militare. Oltre a queste riflessioni personali, il Maresciallo scrive anche delle riflessioni politiche. In particolare, riflette sulla gioia del popolo alla morte di ogni sovrano, che è speranzoso che il sovrano successivo sia migliore, ma le cui speranze restano sempre deluse. Egli, in quanto sostenitore accanito della monarchia assoluta, difende le scelte di Luigi XIV che erano state molto criticate dai suoi contemporanei. Spende anche delle buone parole a favore di Madame de Maintenon che considerava come una seconda madre. Infine, riflette sull'importanza del patrimonio, che ritiene fondamentale per un uomo di alto rango.

Dal punto di vista narrativo, il terzo volume della *Vie Privée* è strettamente collegato alla letteratura libertina e, in particolare, alla tradizione del *roman-liste* (romanzo-lista), in quanto le avventure sono raccontate in modo disordinato e i personaggi non sono descritti in modo approfondito, per di più, i loro nomi sono quasi sempre censurati. Quest'opera possiede varie caratteristiche del romanzo libertino della seconda metà del XVIII secolo, pur trattandosi di un racconto e non di un romanzo. Innanzitutto, il protagonista non è un eroe ma un essere umano, con tutti i suoi pregi e i suoi difetti. Infatti, il romanzo libertino mostra l'uomo in quanto essere umano, riflettendo così la realtà e dimostrando che l'apparenza inganna. Nonostante i temi trattati, il linguaggio è decoroso, non presenta termini volgari ma solo allusioni a sfondo sessuale.

La letteratura libertina fu criticata molto duramente, e la ragione di queste critiche è da ricercarsi, da un lato, nei valori della società in cui si sviluppa, ovvero la dignità, la discrezione e il pudore, e dall'altro, nella forte influenza della religione cristiana cattolica. In particolare, il cattolicesimo non accettava la sessualità degli uomini e l'unico scopo dell'atto sessuale doveva essere quello di procreare. Benché fosse quasi impossibile che i cattolici e i libertini trovassero un punto di incontro, la scienza e la medicina del XVII secolo hanno permesso di fare dei passi in avanti. Infatti, i medici hanno studiato gli apparati riproduttivi cercando di capire l'origine del piacere sessuale, e sono arrivati alla conclusione che il piacere sessuale è qualcosa di naturale, poiché è parte integrante dell'atto di riproduzione, sia nell'uomo che nell'animale. Questi risultati furono a favore dei libertini e diedero una spiegazione scientifica alla loro posizione, ma è doveroso precisare che i medici sconsigliavano gli eccessi, sia l'astinenza voluta dai cristiani che la vita dissipata voluta dai libertini.

Le due opere che sono state il nostro oggetto di studio, gli *Avis* di Madame de Lambert e la *Vie Privée du Maréchal de Richelieu*, presentano due visioni del mondo totalmente opposte, l'una altruista, l'altra egoista; l'una virtuosa e l'altra dominata dal piacere sessuale e dal Dio denaro; l'una religiosa, l'altra dissipata; l'una che si batte in difesa delle donne, l'altra che le considera come mere fonti di piacere. Tuttavia, queste due opere presentano due punti in comune: sia il figlio della marchesa che il Maresciallo aspirano alla gloria militare che è considerata positivamente; secondo entrambi, i consigli devono sempre essere sostenuti dal buon esempio, pena, la perdita di valore.

In conclusione, il Maresciallo di Richelieu ha condotto una vita dissipata e nel solo interesse del piacere sessuale, che l'ha portato a diventare il simbolo della trasgressione delle convenzioni sociali. Tuttavia, il suo libertinaggio rispecchia la vera essenza dell'essere umano, senza che essa venga filtrata dalle convenzioni sociali ed è per questo riduttivo considerarlo soltanto come il simbolo della trasgressione poiché è stato ben di più: è il simbolo di una società che stava cambiando e che non era più disposta ad accettare una visione prestabilita del mondo.

## 5. Conclusioni

Le convenzioni sociali nell'*Ancien Régime* sono state il filo conduttore di questa tesi. Il nostro scopo è stato quello di analizzare i differenti modi in cui esse venivano percepite ed elaborate, e in particolar modo, il loro rispetto e la loro trasgressione. Questo studio è stato possibile grazie all'analisi dell'opera di Madame de Lambert e di quella del Maresciallo di Richelieu. Abbiamo cercato di capire come fosse possibile che due visioni del mondo così opposte potessero coesistere nella stessa società e all'interno della stessa classe sociale. Abbiamo compreso che il rispetto o la trasgressione delle convenzioni sociali non erano mai fini a se stessi, ma erano sempre il sintomo di una situazione più complessa. Infatti, queste due attitudini così diverse sono il risultato del periodo di transizione che la società francese visse tra il XVII e il XVIII secolo, e quindi di un mondo che stava cambiando. Questo cambiamento veniva affrontato in modo differente da chi lo viveva: Madame de Lambert risponde restando legata al rispetto delle convenzioni sociali, mentre il Maresciallo di Richelieu reagisce ribellandosi a dei valori e a delle regole che non comprende e non condivide, e dimostra di non essere più disposto a nascondere la sua vera essenza accettando una visione del mondo prestabilita. La visione libertina del maresciallo rispecchia meglio la società francese del XVIII secolo, è più veritiera in quanto permette di vederla senza i filtri delle convenzioni sociali. Tuttavia, era anche la visione più scomoda in quanto il libertinaggio non era ancora accettato dai contemporanei e i libertini erano costretti a nascondersi.

In conclusione, la marchesa e il maresciallo sono la prova che il rispetto e la trasgressione delle convenzioni sociali coesistevano nella stessa società. Due visioni del mondo così opposte rispecchiano tutte le contraddizioni della società francese in questo periodo di transizione.